



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

L'ART
DU
MANEGE.



J. H. Bernoulli.

L'ART

D U

MANEGE

70
11A

PRIS DANS SES VRAIS PRINCIPES;

SUIVI D'UNE

NOUVELLE MÉTHODE

POUR L'EMBOUCHURE DES CHEVAUX,

Et d'une Connoissance abrégée des principales
Maladies auxquelles ils sont sujets, ainsi
que du traitement qui leur est propre.

Par M. le Baron DE SIND, Colonel d'un Régiment
de Cavalerie, premier Ecuyer de S. A. E. de Co-
logne, Prince de Munster, Membre de plusieurs
Sociétés des Sciences.

Troisième Edition revue par l'Auteur, augmentée d'une Table
alphabétique, en François, Latin & Allemand, des Termes du
Manege, & Remedes pour la conservation du Cheval.

Avec Figures en Taille-douce.



A VIENNE,

Et se trouve A PARIS,

Chez G. DESPREZ, Imprimeur du Roi & du
Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIV.



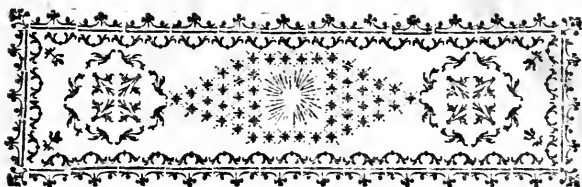
SF

285

.55A

1774

COLL SPEC.



P R É F A C E.

LE Cheval, né pour l'utilité de l'homme, a reçu de la nature l'intelligence, la docilité & la force. De si heureuses dispositions donnent à l'homme la facilité de mettre le cheval à toutes sortes d'usages pour la commodité & pour l'agrément.

Ces dispositions demandent des soins & des ménagements. Le cheval a de l'intelligence ; mais elle est bornée. Il convient de lui éviter l'embarras des avertissements incertains & des signes équivoques. Il a de la docilité ; mais il est sensible : les caresses le flattent, les châtimens l'irritent. Il faut un juste mélange de douceur & de sévérité pour le réduire à l'obéissance ponctuelle. Il a des forces ; mais elles sont sujettes à s'altérer par différens

accidents. Il importe de bien en connoître les causes, & de n'ignorer aucun des remèdes qui peuvent, ou les prévenir, ou y remédier. En un mot, le cheval est un élève qu'il faut dresser avec patience, & un domestique qu'il faut soigner avec amour.

Les observations que j'ai eu occasion de faire, depuis ma plus tendre jeunesse, sur les différentes pratiques des Écuyers & des Maréchaux, m'ont convaincu qu'il y avoit beaucoup de choses à réformer dans les usages reçus. Engagé par état, & porté d'inclination à perfectionner mes connoissances sur cette partie, j'ai essayé de sortir de la route ordinaire; j'ai fait des fautes comme tous les autres : mais le bonheur que j'ai eu de les appercevoir, & la résolution où j'étois de ne m'en pardonner aucune, m'ont fait imaginer des expédients pour ne plus retomber dans les mêmes erreurs.

Ce n'est qu'à force d'épreuves tentées avec circonspection & en combinant leurs différents résultats, que j'ai déchiré le

voile du préjugé, & que je me suis affranchi de l'esclavage de l'habitude. J'ai cherché le vrai, sans me rebuter des difficultés; & si j'ai eu le bonheur d'en approcher plus que beaucoup d'autres, communiquer mes découvertes au Public, est un hommage que je lui dois.

Je ne fus jamais sensible au plaisir de m'écarter des idées communes, par un vain amour de la nouveauté. Je ne cherche point à m'attribuer exclusivement la gloire d'un succès que d'autres avant moi ont préparé, & que d'autres après moi peuvent encore étendre. Mon unique but est de me rendre utile, de faire recueillir les fruits de mon expérience à tous ceux qui entrent dans la carrière que j'ai fournie, & de leur épargner la peine de chercher des moyens dont la découverte m'a coûté un travail & des soins infinis.

Cet Ouvrage est divisé en deux Parties. Dans la première, je considère le cheval comme un élève qu'il faut dresser. J'entre dans le détail des leçons qui doivent conduire à l'exécution simple & naturelle de

rous les airs du Manège. Je rends compte de la méthode dont je me sers, pour dégager cette exécution de toute contrainte, & pour que l'animal, instruit de ses devoirs, s'y prête avec facilité, & y emploie ses forces de maniere à opérer leur plus grand effet sans les détruire. Le succès de ces leçons dépend principalement de l'embouchure du cheval. Je fais sentir les défauts & les inconvénients des embouchures les plus usitées chez les différentes Nations, & j'établis les regles de la véritable embouchure, sur la connoissance physique des organes & de la structure de l'animal.

Dans la seconde Partie, je considere le cheval comme un domestique qu'il faut soigner. J'expose les diverses maladies auxquelles il devient sujet, par le peu d'attention qu'on apporte au choix de ses aliments, au ménagement de ses travaux, & à la nécessité de le garantir des injures de l'air. Je parcours la plupart des maladies aiguës & chroniques. Je développe leurs causes, j'indique leurs signes, je

détaille leurs accidents, je montre l'abus du traitement ordinaire, je donne les meilleurs remèdes pour leur guérison.

Je ne prétends pas dire toujours des choses qui n'aient jamais été dites; je fais que plusieurs Auteurs célèbres ont déjà traité la même matière. Je fais volontiers l'aveu que j'ai profité de leurs lumières, & qu'ils m'ont été d'un grand secours. Mais je crois pouvoir me flatter qu'on trouvera dans cet Abrégé plus d'instruction que dans une quantité de Volumes écrits sans connoissance.

On verra dans ce Livre des expériences sur la morve, cette peste dont on a cru jusqu'à présent ne pouvoir préserver les chevaux, qu'en interdisant toute communication entre eux; on y verra, dis-je, que j'ai trouvé un moyen de les en préserver efficacement, en laissant le cheval sain manger avec le cheval malade dans la même mangeoire, & boire dans le même seau; j'ai inventé pour cela un Électuaire, qui a été annoncé dans les papiers publics, & dont il seroit à désirer que l'usage devînt universel.

J'ai rendu cet Ouvrage très-court, afin d'être assuré qu'il sera lu; il renferme toutes les connoissances nécessaires. Le Lecteur intelligent leur donnera facilement l'étendue, que la précision que je me suis prescrite ne me permettoit pas d'y mettre. J'attends de son indulgence qu'il me pardonnera les fautes de style, qui me seront sans doute échappées en grand nombre. Je suis Allemand, & j'écris en François.



AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage de M. le Baron de Sind, que nous présentons au Public par une nouvelle Edition, a été imprimé à Bonn en 1762. Les fautes de cette impression, ainsi que les Planches mal exécutées, & la forme disproportionnée du Livre, ont engagé l'Auteur à le refondre, à le corriger, à l'augmenter & à le reproduire par une deuxieme Edition.

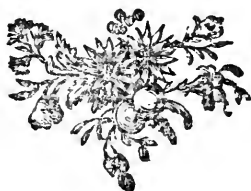
Le suffrage qui avoit été accordé à ce Livre, malgré ses défauts, & l'approbation qu'il a eue des Connoisseurs de l'Art Equestre & de celui d'Hippiatrique, nous font espérer un accueil favorable à cette troisieme Edition, à laquelle rien n'a été négligé pour la faire paroître dans toute sa perfection.

L'Auteur s'est contenté de ne parler dans la seconde Partie de cet Ouvrage, que des maladies les plus fréquentes & les plus pressantes. Il n'a rien dit des opérations

xij AVERTISSEMENT.

chirurgicales & des cures de longue haleine , pour ne pas en grossir le Livre , destiné à être facile à tout le monde , de le porter dans la poche & de le consulter dans les occasions.

Si d'ailleurs le Lecteur , curieux de s'instruire dans l'art vétérinaire , souhaite en acquérir une connoissance plus vaste , il pourra se la procurer dans un Ouvrage Allemand du même Auteur , où il n'a rien laissé à desirer sur toute l'étendue de cette partie. On se flatte de faire paroître bientôt la Traduction de cet Ouvrage en François.



T A B L E

DES CHAPITRES ET DES ARTICLES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. <i>De la belle assiette de l'homme à cheval,</i>	page 4
Observation sur l'équitation, de M. du Par- ty de Clam,	6
CHAP. II. <i>Du trot & du pas,</i>	10
CHAP. III. <i>De l'épaule en dedans & de la crou- pe au mur,</i>	27
CHAP. IV. <i>De la galopade, des voltes, des de- mi-voltes & des passades,</i>	38
CHAP. V. <i>Des pirouettes & du terre-à-terre,</i>	51
CHAP. VI. <i>Du piaffer, du passage, & de l'uti- lité des piliers,</i>	56
CHAP. VII. <i>De la pesade & du mesair,</i>	64
CHAP. VIII. <i>Des courbettes communes, & des véritables courbettes,</i>	67
CHAP. IX. <i>De la croupade, de la balotade, de la capriole, du pas & le saut,</i>	70
CHAP. X. <i>Quelques réflexions sur les haras,</i>	73
VRAIE MÉTHODE pour l'Embouchure des chevaux,	77
ARTICLE I. <i>De la bouche des chevaux, & des diversités qui s'y rencontrent,</i>	81
ART. II. <i>Des branches, & de leurs fonctions,</i>	92
ART. III. <i>Des gourmettes, & de leurs fon- ctions,</i>	104

SECONDE PARTIE.

<i>Des principales maladies des chevaux, & du traitement qui leur est propre,</i>	109
CHAPITRE I. <i>De la saignée, & de son utilité,</i>	114
CHAP. II. <i>De la fièvre, & de son effet,</i>	123
CHAP. III. <i>Des fièvres intermittentes,</i>	137
<i>Des fièvres malignes & pestilentielles,</i>	139
<i>Leurs causes,</i>	140
CHAP. IV. <i>Des fièvres bilieuses, appelées par les Maréchaux maux de tête, mal de feu, mal d'Espagne & de la jaunisse,</i>	146
CHAP. V. <i>Du vertigo,</i>	151
CHAP. VI. <i>De la fourbure, de la courbature & du gras-fondu,</i>	153
CHAP. VII. <i>Du mal de cerf,</i>	163
CHAP. VIII. <i>De l'effort du muscle pectoral, vulgairement appelé avant-cœur, & de l'effort des muscles de l'aîne,</i>	168
CHAP. IX. <i>Des avives & de l'étranguillon,</i>	171
CHAP. X. <i>Des Tranchées,</i>	177
<i>Convulvulus, ou Miserere,</i>	182
<i>Tenesme,</i>	183
<i>Tranchée de rétention d'urine,</i>	185
<i>Tranchée bilieuse, ou tranchée rouge,</i>	189
<i>Tranchées de vers,</i>	190
CHAP. XI. <i>Du pissément de sang, & du flux d'urine, ou pissément froid,</i>	192
CHAP. XII. <i>Des chevaux frappés de la fumée,</i>	197
CHAP. XIII. <i>De la palpitation de cœur, & du vertigo de vapeur,</i>	200
CHAP. XIV. <i>Pour avoir avalé une plume, de la fiente de poule, ou quelque autre ordure,</i>	204

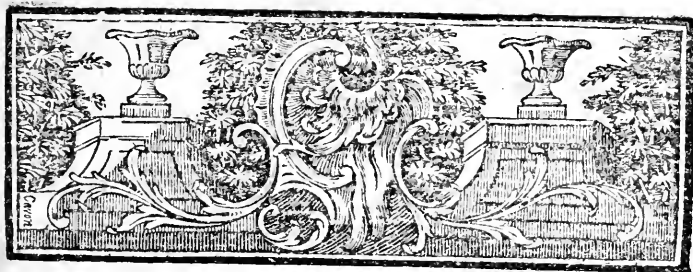
DES CHAPITRES, &c.	xv
CHAP. XV. <i>Des maladies chroniques, & de la fièvre lente,</i>	205
CHAP. XVI. <i>De la gourme,</i>	208
CHAP. XVII. <i>De la fausse gourme,</i>	214
CHAP. XVIII. <i>De la morve,</i>	217
CHAP. XIX. <i>De la morfondure & de la courbature simple,</i>	232
CHAP. XX. <i>De la pousse,</i>	234
CHAP. XXI. <i>De la toux,</i>	237
CHAP. XXII. <i>De la fatigue & fortrature,</i>	238
CHAP. XXIII. <i>Du dévoiement, & du flux dysentérique,</i>	240
<i>Dévoiement de crudité,</i>	241
<i>Dévoiement bilieux, & flux dysentérique,</i>	242
CHAP. XXIV. <i>Des dartres,</i>	244
CHAP. XXV. <i>Du farcin,</i>	248
CHAP. XXVI. <i>Des fluxions & enflures, des maux des yeux, & de la fluxion habituelle, appellée fluxion lunatique,</i>	251
<i>L'œil larmoyant,</i>	ibid.
<i>L'épanchement de sang dans l'œil,</i>	252
<i>Le chancre,</i>	ibid.
<i>Les verrues,</i>	253
<i>L'onglée,</i>	ibid.
<i>Le cul de verre,</i>	254
<i>Le dragon,</i>	ibid.
<i>Les taies,</i>	ibid.
<i>La fluxion lunatique,</i>	255
DES MALADIES qui surviennent aux parties extérieures du cheval,	258
ARTICLE I. <i>Des blessures des pieds,</i>	259
ART. II. <i>De la suppuration de la fourchette,</i>	262
ART. III. <i>Du chancre & de la perte du sabot,</i>	264
<i>Onguent pour conserver le pied & le sabot,</i>	265
ART. IV. <i>Des crevasses sur le sabot, appellées seimes, & des bleimes,</i>	ibid.

xvj TABLE DES CHAPITRES, &c.

<i>Des bleimes ,</i>	276
ART. V. <i>De la forme ,</i>	279
ART. VI. <i>Des coups de pied , & des jambes enflées ou engorgées ,</i>	280
ART. VII. <i>Des molettes ,</i>	281
ART. VIII. <i>Des entorses & dislocations du boulet , & des boulets enflés ou gorgés ,</i>	283
ART. IX. <i>Des javarts de toute espece ,</i>	287
ART. X. <i>Des pieds encastelés , & des fers qui leur conviennent ,</i>	290
ART. XI. <i>Des plaies des chevaux ,</i>	292
<i>Pilules contre la fièvre ,</i>	295
<i>Onguent excellent pour les plaies ,</i>	296
ART. XII. <i>Du cheval foulé sur le garrot , & des plaies sur le dos causées par la selle ,</i>	297
ART. XIII. <i>De la nerferure , & du gros nerf du jarret blessé ,</i>	300
<i>La varice ,</i>	302
<i>La courbe ,</i>	ibid.
ART. XIV. <i>Baume excellent pour effort de jarret ; cheval époinié ; nerferure , contusion & nerf-foulé ,</i>	305
<i>Remede pour les efforts à la hanche & écarts , quelque vieux qu'ils soient ,</i>	307
ART. XV. <i>Du cheval épaulé , ou de l'écart à l'épaule ,</i>	308
ART. XVI. <i>Des efforts des reins ,</i>	310
ART. XVII. <i>De la jambe cassée ,</i>	311
<i>Description de la fomentation pour premier appareil ,</i>	315
ART. XVIII. <i>De l'éparvin ,</i>	324

Fin de la Table des Chapitres & des Articles.


INTRODUCTION



INTRODUCTION

A L'ART DU MANEGE

PRIS DANS SES VRAIS PRINCIPES.

 N a publié un grand nombre d'Ouvrages sur l'art de monter à cheval. Chaque Auteur a donné son opinion comme la plus certaine ; & les uns & les autres ont établi des principes si différents, qu'il n'en est résulté que des embarras pour la théorie & des inconvénients dans la pratique.

Les anciens, prévenus la plupart contre les forces & la vivacité d'un cheval sensible, ne nous ont prescrit que des regles violentes pour le dompter. Le peu de connoissance qu'ils avoient des talents de l'animal, & des moyens de le rendre souple & docile, a donné lieu à une infinité d'abus.

Une étude plus profonde des organes du

cheval & de leurs fonctions, a produit dans ces derniers temps d'heureuses découvertes sur la façon de le manier. Nous devons les principales à MM. le Comte de Paar & le Baron de Regental à Vienne. Ces deux hommes célèbres nous ont mis sur la voie, & leurs leçons ont débrouillé le cahos d'une multitude de regles données au hasard. La reconnoissance m'oblige à parler ici de ces grands hommes. Leurs talents pour l'exercice équestre ont été très-connus, & je dois à la bonté qu'ils ont eue de me communiquer leurs lumieres, les principes qui m'ont dirigé dans la pratique de cet art. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui au Public, n'est proprement que le résultat de leurs leçons confirmées par une longue expérience.

Dans un Ouvrage que j'ai publié en Allemand, j'ai donné mon opinion sur la qualité des Etalons & des Juments que l'on doit employer dans les haras, pour en tirer de bons poulains & des chevaux propres à toute sorte d'usage. J'ai détaillé les devoirs & les fonctions de tous les Officiers & Domestiques qui servent dans l'écurie d'un Prince. Je me suis étendu sur la connoissance de toutes les parties extérieures du cheval, pour juger de la destination qu'on

peut en faire; & j'ai relevé divers abus introduits par une foule de jeunes gens, qui ont voulu se faire une méthode d'imagination, & opposée aux vrais principes.

Mon objet aujourd'hui est de montrer les voies les plus naturelles, les plus douces & les plus fines pour rendre le cheval souple & obéissant, & pour l'affermir dans la main; de maniere que dans tous les airs, son attention se trouve bornée au mouvement de la main seule. Je suppose qu'on a déjà les notions générales de l'art de monter à cheval. Je renvoie pour toutes les autres connoissances aux Ecrivains qui en ont traité. C'est la sublimité de l'art que je veux dévoiler. Elle est connue de peu de gens. C'est le fruit de plus de quarante années d'observation que je présente aux Écuyers; & je me flatte que les plus habiles & les plus expérimentés, seront ceux qui sentiront plus vivement les avantages attachés à la simplicité de ma méthode.



CHAPITRE PREMIER.

De la belle assiette de l'homme à cheval.

LA premiere application du Cavalier doit être d'acquérir une belle assiette, &, comme il est ordinaire à tous les Arts, la perfection en ce genre consiste dans la position la plus simple & la plus naturelle.

L'homme qui est à cheval, doit s'asseoir juste dans le milieu de la selle, la ceinture en avant, les reins fermes & un peu pliés. La tête du Cavalier doit être droite & libre, en regardant entre les oreilles du cheval. Les épaules doivent être basses, libres, un peu renversées en arriere, les bras pliés aux coudes, joints au corps sans aucune contrainte, & tombant naturellement sur les hanches.

La vraie position des jambes est d'être placées sur la ligne du corps du Cavalier, & suivant la ligne droite du genou au talon. Le plat des cuisses doit être tourné contre le quartier de la selle, en sorte que les jambes soient près du cheval sans le toucher. Il faut que le talon soit un peu plus bas que la pointe du pied, & que les jarrets soient bien tendus.

Les mains doivent être placées directement l'une vis-à-vis de l'autre, deux doigts au-dessus du pommeau de la selle, & un peu détachées du ventre, avec les poings tant soit peu arrondis.

Cette position donnera l'assiette la plus belle & la plus parfaite; & on doit la garder dans tous les airs du manege.

Je renvoie le Lecteur aux instructions renfermées dans les divers éléments de Cavalerie qui ont parus, pour apprendre la façon de monter à cheval, de prendre les rênes en main & d'en faire l'usage nécessaire. Je n'ai parlé de l'assiette que parce que les Auteurs, peu d'accord entre eux, en ont publié des descriptions tout-à-fait différentes, & que plusieurs ont donné dans le faux, en ne s'attachant pas assez au naturel. On trouvera ici-bas l'observation à l'égard d'une dissertation sur l'assiette de l'homme à cheval, mise au jour nouvellement par un Auteur moderne; nous ne pouvons pas nous dispenser d'en communiquer notre opinion.



Observation sur l'équitation, de M. du Paty de Clam.

LA pratique de l'équitation de M. du Paty de Clam paroît être précise & juste, en ce qu'elle est fondée sur de bons principes. M. de Clam doit avoir beaucoup étudié la position de l'homme à cheval, pour avoir tellement écrit sur ce seul article, qu'il semble s'y être borné, & que (ce même article excepté,) son Livre ne renferme presque plus rien d'essentiel à l'art de l'équitation.

Il est décidé que la bonne & vraie position de l'homme à cheval, non-seulement lui fournit à lui-même toutes sortes d'avantages pour être hors de danger & pour sentir sous lui les mouvements du cheval, auxquels il peut subvenir par ses aides, mais qu'elle procure aussi à l'animal plus d'aisance pour se déterminer à différents mouvements. Tout le discours de M. de Clam sur la position de l'homme à cheval n'aboutit enfin qu'à une assiette libre & naturelle qui tient de la fermeté, de la tenue & de la bonne grace. Toutes ces qualités qui caractérisent la bonne & belle assiette, ne se communiquent aux élèves que par un placement de

leurs corps, tel que la situation d'un bel homme à cheval l'exige, & quoique contraint au commencement, devient successivement naturel, libre & familier par l'habitude, & moyennant une application fréquente.

L'opinion de nos Écuyers sur la vraie position de l'homme à cheval est beaucoup partagée, à la vérité; mais les connoisseurs préfèrent toujours l'assiette naturelle & belle à celle qui est gênée, ou qui n'a pour principe qu'une habitude sans règle, propre à tous les Postillons.

Nous devons, sans contredit, rendre justice à la théorie des François, & au raisonnement élégant avec lequel ils développent l'art de monter à cheval; mais il s'en faut beaucoup qu'ils mettent eux-mêmes en exécution la précision & la justesse des principes qu'ils vantent avec prodigalité: je n'ai garde de comprendre sous cette expression les grands hommes de cheval que la France a eus, & qu'elle a encore, & dont je ne prononcerai le nom qu'avec cette vénération que la postérité doit à leurs lumières & à leurs talents.

M. de Clam dit à l'ouverture de son Livre, page 7. » Les Allemands, au moins

» aussi amateurs des chevaux que nous, les
» dressent avec force & sans agrément; on
» fait peu de cas de leur travail. « M. de
Clam ignore sans doute les hommes de che-
val signalés que l'Allemagne avoit en M. le
Comte de Paar, M. de Regental, le Prince
de Dietrichstein, le Comte de Trautmanns-
dorff, M. d'Eisenberg, &c. dont les Eleves,
quoiqu'en petit nombre, continuent encore
de marcher sur les traces de ces excellents
Maîtres, & de pousser, d'après leurs princi-
pes, l'art de l'équitation à un point qui n'est
peut-être pas encore connu en France. Il se-
roit inutile de combattre l'opinion de M. de
Clam sur cette partie, parce qu'il seroit dif-
ficile de le persuader d'une chose qu'il n'a pas
vue, & contre laquelle le préjugé pour sa
Nation l'a totalement captivé. Il y a sans
doute des gens sans discernement, sans con-
noissance & sans principes en Allemagne
comme en France & par-tout; & parce
qu'ils ne regardent le cheval que comme une
bête dont on doit tirer les mouvements par
force, & non comme un individu sensible à
la recherche, prompt à répondre, ami d'un
traitement, raisonnable & ennemi des com-
mandements rudes, incertains quelquefois,
même opposés à la raison, il n'est pas éton-

nant que leur travail n'ait point d'agrément, & que l'on n'en fasse pas de cas ; & c'est probablement sur cette espece de gens que M. de Clam décide avec peu d'équité de tous les Écuyers Allemands.

M. de Clam, au reste, juge très-bien de l'accord de la main du Cavalier d'avec celui de ses jambes. Il n'est rien au monde qui rassure & qui détermine mieux le cheval à la souplesse, que l'exécution précise de cette observation ; & il seroit à desirer que tous les Écuyers l'étudiaffent assidument avant d'en recommander la pratique. J'entends ici l'accord de la main avec les jambes, quant à l'instruction qu'on donne à un cheval dès le commencement, & avant qu'il connoisse le mouvement de la main seule ; car un cheval parfaitement dressé n'a plus besoin des aides des jambes ; & telle objection qu'on voulût me faire à cet égard, elle sera toujours désavouée par mes chevaux, qui certainement n'operent point de routine.

M. de Clam se borne enfin au galop & à la pirouette dans la description de son équitation. J'aurois desiré l'entendre parler sur différents mouvements à méfais & à tous relevés, ainsi que de terre-à-terre & sur les changements de ferme-à-ferme.

CHAPITRE SECOND.

Du Trot & du Pas.

JE commence par un cheval qui a l'âge convenable pour être monté. Je lui suppose assez d'intelligence pour qu'il n'y ait avec lui d'autre précaution à prendre, que d'éviter qu'il ne confonde les leçons qu'il doit recevoir.

Je lui donne pour première embouchure un bridon avec un caveçon plus ou moins mordant, selon que la sensibilité de son nez m'en fait connoître la nécessité. Je me sers du caveçon, contre la fausse opinion de ceux qui prétendent que son usage rend la main rude & déplacée. J'ai dressé une quantité prodigieuse de jeunes chevaux avec la bride seule sans caveçon; cependant l'expérience m'a fait connoître que l'usage de ce dernier instrument n'est rien moins qu'à rejeter: je parlerai dans la suite des raisons qui m'ont assuré de son effet.

Je ne dirai pas la même chose de l'usage de la martingale & de la plate-longe; je les regarde l'une & l'autre comme une invention d'un embarras dérivé du peu de méthode pour empêcher le cheval de secouer la tête. Il

n'y a certainement que la main bonne qui affermit la tête du cheval; & toutes les défenses qu'il fait de la tête, ne proviennent que d'une main mauvaise. Quant à la platelonge, quand on en use avec connoissance dans certains cas, où les épaules du cheval ont besoin d'être assouplies, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours; mais elle doit être traitée avec jugement & avec prudence.

Après avoir ajusté mon cheval de la façon que je viens de dire, je le monte dans le manege sur un terrain égal, à l'aide du caveçon & du bridon que je tiens séparément & bien égaux dans ma main; je lui fais décrire un quarré partagé régulièrement par sa piste: pour empêcher que le cheval ne s'arrête, je fais aller à côté de lui un homme avec la chambrière, qui en cas de besoin le fait avancer: un autre homme le tient aussi à la longe, quand la nécessité le demande, pour ne pas laisser échapper le cheval hors du terrain dans lequel je me suis proposé de me renfermer.

Mon soin principal est alors de placer insensiblement la tête du cheval, en n'y employant que beaucoup de douceur & de patience, & de lui faire connoître sa piste, qu'il doit suivre avec précision sans en sortir d'au-

cun côté. Je lui laisse l'entiere liberté de sa marche & de ses mouvements, pourvu qu'il ne coure point, & qu'il reste sur les lignes de son quarré. Je ne le contrains pas à d'autres souplesses & obéissances, si ce n'est à celle de porter la tête & le col dans une bonne position. Je continue pendant quelque temps cet exercice d'une main à l'autre, sans changer de méthode. J'use de récompense pour toutes les marques d'obéissance que le cheval me donne : je le caresse, je l'arrête de temps à autre, je descends & je le renvoie à l'écurie.

Les chevaux, quelque méchants qu'ils soient, aiment les caresses : ils sont naturellement attentifs à ce qu'on leur demande, & dès qu'ils comprennent la volonté du Cavalier, ils se portent sans peine à lui obéir. Les Écuyers qui, par impatience ou par vivacité, châtient rudement un cheval à la moindre opposition qu'ils rencontrent dans ses mouvements, commettent une imprudence qui tient de l'injustice. Il est rare que le cheval refuse l'obéissance par un entêtement de malice ou de méchanceté. Pour l'ordinaire, ce n'est de sa part que foiblesse, ignorance ou défaut d'habitude. Un Ecuyer expérimenté fait aisément cette différence, & réserve la punition pour le cas où la désobéissance vient

certainement de malice ou d'opiniâtreté. Alors il châtie rigoureusement le cheval, & le châtiment employé à propos, opere l'obéissance.

Lorsque mon cheval commence à avoir la tête bien placée, & à la porter du côté où je la tire par les rênes du caveçon & du bridon, lorsqu'il suit avec justesse les traces de sa piste sur le quarré ou sur le cercle que je lui fais décrire à droite & à gauche, je continue de le monter dans le manege, & de le mener dans les coins autant qu'il m'est possible. Je l'anime par le sifflement de la gaule pour le mettre au petit trot, sans le toucher de l'éperon, ni du gras de la jambe; à mesure qu'il incline à avancer, en l'animant de la langue & par le sifflement de la gaule, & en l'obligeant à tenir la tête & le col bien placés, il se trouve dans la nécessité de lever & de plier les bras & de suivre régulièrement de l'arrière main, de plier tant soit peu les hanches, de se délier de devant & de derrière, & de prendre la bonne position de son corps.

Il me faut peu de temps avec cette méthode pour assouplir mon cheval au trot, pour lui donner le mouvement délié, déterminé & étendu, & pour l'habituer à distri-

buer ses pas avec égalité sur le terrain, & à marquer les temps dans la mesure la plus exacte.

C'est certainement beaucoup obtenir pour le peu de temps que j'y emploie. Cependant je ne m'y suis jamais trompé, & mon objet a toujours été rempli, lorsque je me suis attaché à former d'abord les jeunes chevaux à la bonne position avec douceur & patience, & à les y exercer selon que je leur voyois de vigueur & d'haleine.

J'observe scrupuleusement de ne pas mener le cheval par une autre rêne que par celle du côté où il doit aller; & cela, dans tous les mouvements & dans tous les airs du manege sans exception. Je suis d'une opinion tout-à-fait contraire à ceux qui prétendent que la rêne de dehors porte l'épaule en dedans, & détermine le cheval à aller de ce côté.

J'avois été de ce sentiment, lorsque je ne connoissois pas encore l'espece d'intelligence dont le cheval est susceptible, & l'ordre méchanique de ses mouvements; mais depuis que la pratique m'a ouvert les yeux, je ne puis regarder que comme une grande erreur l'idée qu'on a que la rêne de dehors mene en dedans : elle le mene en dedans, à la vérité, mais ce n'est que par une fausse routine que

L'on fait prendre au cheval , lorsqu'on tire la rêne de dehors au-dessus du col , pour tourner en dedans ; ce qui ne produit qu'un mouvement forcé & désagréable.

Pour mettre mon cheval à la perfection de son trot , je lui donne des reprises médiocres & réitérées ; je lui continue la justesse & la fermeté de la tête en le chassant vigoureusement , & en même-temps en le retenant sur la mesure & la cadence ; je lui fais faire des changements d'une main à l'autre ; je l'arrête & je le tire deux ou trois pas en arrière.

Tous ceux qui prétendent assouplir & dénouer les chevaux par le trot sans leur préparer toutes les parties du corps à cette souplesse , en commençant par l'exacte position de la tête , ne font que les affoiblir & les énerver. Des chevaux ainsi dressés ne sauront jamais bien délier les épaules , ni se servir de leurs hanches ; parce qu'il est certain , & j'en donnerai toutes les preuves qu'on voudra , que toutes les parties du corps du cheval s'accoutument à la position du col & de la tête. C'est parce que la plupart des chevaux n'accoutument pas le col & la tête à la position de leur corps , que le trot continué trop long-temps leur devient pernicieux , & les jette dans la lassitude & l'accablement. Au

contraire tout cheval dont la position du col & de la tête sera bien affermie, prendra des forces, quoiqu'il ait trotté des années entières.

Quand j'ai achevé ma leçon au trot, & après avoir fait reculer le cheval un ou deux pas, je le mene au mur sur la ligne droite, pour lui donner de l'haleine : je le fais aller doucement en avant, en lui pliant la tête & le col, & en appuyant le genou en dedans, derriere son épaule. Cet exercice le prépare petit à petit à la leçon de l'épaule en dedans & la croupe au mur.

La rêne de dehors ne doit servir que pour soutenir la croupe, pour empêcher que le cheval ne diminue le cercle, pour l'arrêter & pour le faire reculer, & on doit user de cette méthode à une main comme à l'autre. De plus, il est important de faire enforte que le cheval garde une parfaite union dans toutes les actions, dans tous les mouvements & dans tous les airs.

Plusieurs Auteurs ont déployé vainement toute leur imagination, pour définir ce que l'on doit entendre par le mot d'union; & il est certain que beaucoup de gens qui se croient maîtres dans l'art équestre, ignorent la vraie signification de ce mot. Pour moi, voici l'idée que je m'en suis faite. L'union
n'est

n'est autre chose que l'art de donner aux mouvements du cheval un ensemble où toutes les parties de son corps paroissent dans le plus haut degré de beauté que la nature lui a donné.

Le Cavalier doit donc s'appliquer sans relâche à maintenir son cheval dans une bonne union. Il doit l'animer, lorsqu'il remarque qu'il se ralentit; & si les aides de la langue & de la gâule n'y font pas assez d'effet, il est nécessaire d'appliquer une pointe de l'éperon pour réveiller le cheval, & pour lui faire sentir sa faute par le châtiment. Je n'aime point à user de l'éperon; mais je n'ai garde de l'épargner lorsque le cheval le mérite. Mon assiette immobile & ma main discrète le radoucissent ensuite; il devient attentif, sensible & obéissant.

Il y a des chevaux qui se défendent, & que le châtiment paroît aigrir. Si cette résistance vient d'un naturel courageux, fier & délicat, je n'en suis pas embarrassé. Mais si j'observe que le cheval est timide ou colere, insensible ou indolent, je crois que le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est de le renvoyer à ceux qui ont fait des volumes pour enseigner les moyens de corriger ces sortes de rosses.

La perfection de mon trot se manifestant

par les qualités qui caractérisent l'accomplissement du trot, alors je commence d'emboucher mon cheval avec un mors, que je fais ajuster à la structure de sa bouche, suivant les regles qu'on trouvera détaillées à la fin de la premiere partie de cet Ouvrage. Je choisis un mors qui ne surcharge point une partie plus que l'autre, qui ne gêne point le cheval dans le commencement qu'on lui fait essayer la bride, qui puisse devenir agréable dans sa bouche, & la lui conserver fraîche & écumante. Cela dépend beaucoup de l'effet des branches réglées sur l'observation des parties du corps du cheval, dont l'avant-main est l'objet principal à considérer, pour conserver la force & la liberté de la croupe.

Dès que le cheval est ainsi bridé, je lui adapte la gourmette, de maniere qu'elle se couche précisément dans le pli de la barbe. Je la veux souple, légère & plate, pour qu'elle n'offense, ou ne surcharge pas la barbe, comme font certaines gourmettes de la grosseur d'une chaîne à puits. Je continue l'usage du caveçon, à l'aide duquel je donne à mon cheval la connoissance de l'effet de son mors, dont je lui donne le juste appui, & de cette sorte je le rends obéissant au mouvement de la main.

Je monte mon cheval au pas raccourci le long de la muraille ou de la barrière. Je lui fais sentir la rêne droite de la bride, en lui appuyant le genou de dedans pour lui plier l'épaule. J'entre dans les coins, & par les mêmes moyens je les lui fais ouvrir régulièrement. Je l'oblige à embrasser justement le terrain, pour en sortir avec la même précision. Quand mon cheval n'obéit pas promptement au mouvement de la bride, ce qui arrive assez souvent dans les commencements, je l'aide avec la rêne du caveçon, de peur d'offenser les barres & de leur faire perdre le sentiment. Je tourne mon cheval d'une main à l'autre, en observant soigneusement la belle & parfaite union; je lui réitère son trot; je l'arrête; je le recule quelques pas; je le fais avancer & je le caresse.

Le cheval apprend à connoître le mouvement des rênes & à obéir à celle qui le mène. J'ai déjà dit qu'on ne doit jamais user de la rêne de dehors pour conduire en dedans: je n'ignore pas la règle contraire & presque générale dans les maneges; mais il en résulte deux défauts essentiels. Le premier est le faux pli du cheval, lorsqu'il doit aller la tête au mur, & qu'il y est mené par la rêne de dehors, ce qui détruit entièrement l'union. Le

second est, que le Cavalier ne peut pas de cette façon faire aller le cheval de côté sans lui appuyer la jambe; ce qui dérange la belle assiette. En un mot, le Cavalier & le cheval perdent par cette méthode l'agrément de l'attitude & la noblesse du mouvement.

On prétend que la leçon exécutée conformément à la règle générale, prend à juste titre le nom de fuir le talon; mais je n'en suis pas d'accord; car je soutiens que le cheval doit être mené de côté, au pas, au trot, au galop & sur tous les airs, sans qu'on remarque le moindre mouvement de la part du Cavalier. Il faut que le cheval opère sous lui dans la parfaite union & en pleine liberté, comme s'il faisoit son manege de lui-même.

C'est là, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'art. Je l'ai vu exécuter de cette sorte par le Comte de Paar & le Baron de Regental. Ils n'avoient pas d'autres principes pour dresser leurs chevaux à ce degré de perfection, que d'employer les rênes du côté où le cheval devoit aller. Cette manière fait que les chevaux se déterminent aisément de tout côté, & la rêne de dehors n'a d'autre fonction que de soutenir la croupe: au lieu que les chevaux dressés en dedans par la rêne de dehors, & de côté par l'appui du talon, ou du

moins par l'extension de la jambe sur l'étrier, quelque sensibles qu'ils soient, changent toujours leur position sur le mouvement de la rêne de dehors, & le Cavalier ne peut que déranger plus ou moins son assiette.

Je reviens à la continuation du pas raccourci que je fais exercer à mon cheval. Je l'affermis dans ce qu'on appelle entrer dans les coins, prendre le bon appui sur son mors, & obéir aux rênes de la bride. Je lui donne ensuite des changements au travers du manege d'un mur à l'autre, en le menant par la rêne de dedans, qui lui plie le col & la tête; & en appuyant le genou du dedans, ce qui le fait avancer, & lui plie l'épaule. Je retiens la rêne de dehors pour lui contraindre la croupe & pour le faire aller de côté: & voilà mon cheval qui exécute pour la première fois la leçon qu'on appelle fuir le talon, sans que je l'aie touché d'aucun mouvement de la jambe.

Telle est ma méthode. L'exposé sincère que je viens d'en faire, suffit pour persuader sa bonté à tout homme qui a quelque connoissance de l'art. Je la garantis infailible à l'égard de toute espèce de chevaux, qui s'y assouplissent sans résistance. J'avoue que dans les commencements ils ne sont pas tous éga-

lement prompts à exécuter cette leçon avec facilité : il y en a qui balancent à se résoudre d'obéir ; mais alors je ne leur laisse pas le temps de la réflexion : je leur appuie subitement une petite pointe d'éperon du côté opposé où ils doivent aller , & pour peu que cette correction soit répétée , ils sont bientôt au fait de ce qui leur est demandé par les rênes , & ils obéissent sans hésiter.

J'avertis que toutes les opérations de cette nature requierent une assiette ferme & immobile , pour ne pas donner un faux mouvement au cheval. Le dérangement de l'assiette semble indiquer au cheval quelque commandement du Cavalier ; il ne peut donc que le dérouter , ou du moins le jeter dans l'incertitude.

Ma méthode pour instruire les chevaux les rend obéissants & attentifs à un tel point , qu'ils n'ont point d'autre objet dans l'idée , que de remarquer les aides & les mouvements qu'on leur donne ; & dès qu'ils les aperçoivent , ils exécutent ce qu'on leur prescrit avec la dernière exactitude. On voit des chevaux , après avoir achevé quelques reprises à la satisfaction du Cavalier , qui les récompense de leur obéissance par quelques caresses , recommencer d'eux-mêmes la leçon

qu'ils viennent de finir. Ils paroissent prendre tant de gout au plaisir d'avoir réussi, qu'on est obligé de changer de leçon, & de les ramener sur les instructions précédentes, pour empêcher qu'ils ne travaillent de routine, & pour les contenir dans l'obéissance ponctuelle qui exige qu'ils se bornent à la seule action qui leur est demandée par le mouvement des rênes & des jarrets.

Lorsque le cheval est suffisamment affermi dans l'attention, dans l'obéissance & dans la souplesse; lorsqu'il a pris un appui sur le mors, & qu'il connoît les rênes & les jarrets, je le mets au galop le long du mur d'une main à l'autre sans changement; mais je l'arrête à chaque côté pour le reculer quelques pas, & je le mene au pas au travers du manège de l'autre côté, pour y prendre le galop à gauche.

En galopant ainsi le cheval avant que de le mettre à l'attitude de l'épaule en dedans; mon intention n'est pas de lui donner l'action du véritable galop: je ne mets cette action en pratique, que lorsque mon cheval est assoupli & délié des épaules & des hanches. Mais l'expérience de quelques chevaux qu'on avoit arrêtés long-temps dans l'assouplissement des épaules & des hanches, sans les

avoir galopés dans les intervalles, m'a appris que ces sortes de chevaux se prêtent au galop très-difficilement, à moins qu'ils ne soient rudement chassés. La raison en est bien simple ; car le grand mouvement des épaules & des bras qu'ils acquierent par *l'épaule en dedans* & par *fuir le talon*, leur ôte toute disposition au galop, qui de sa nature est une action libre & légère ; & il n'est pas extraordinaire que le cheval témoigne de l'aversion pour un mouvement opposé à celui dont il a contracté l'habitude. Ainsi l'opinion de ceux qui prétendent que le cheval dénote l'accomplissement des qualités de son trot par l'aisance avec laquelle il se prête au galop, est fautive & contraire à l'expérience. Nous voyons tous les jours que les chevaux d'un mouvement léger aiment mieux galoper que trotter, & que ceux qui ont l'action naturellement relevée, n'aiment point du tout le galop.

Je me suis toujours bien trouvé d'entremêler le galop avec le trot & le pas, sans cependant contraindre le cheval à des actions supérieures à ce qu'exige la gradation de son école. L'animal en est devenu plus léger, & j'ai trouvé dans cet exercice les occasions les plus favorables de lui donner le bon appui,

par des demi-arrêts qui venoient de temps en temps fort à propos.

Je finirai ce Chapitre par une observation au sujet des chevaux de chasse & de campagne. Ces chevaux, pour être bien à la main, & pour devenir souples aux usages qu'on en demande, soit au galop, soit à d'autres allures commodés, doivent être exercés précisément en conformité des regles que je viens de tracer. Je veux dire qu'ils doivent être montés dans le manege au trot, au pas & au galop. Il faut dans les commencements les dresser à l'aide du caveçon & du bridon, afin de leur placer le col & la tête; & dès qu'ils sont ajustés au trot, on doit les pourvoir d'un mors convenable à la structure de leur bouche, dont les branches seront réglées sur la proportion des autres parties du corps. Ensuite on continuera de les monter avec la bride sans caveçon : pour leur donner le bon appui, on leur pliera les épaules, pour ouvrir régulièrement les coins & pour s'y asseoir sur les hanches, autant que la nécessité le demande. On les menera au travers du manege sur une ligne oblique d'un mur à l'autre, & toujours par la rêne du côté où le cheval doit aller. On les mettra au galop en leur donnant de temps en temps des demi-

arrêts, selon la qualité de leur appui. On suivra en un mot tout ce que je viens de prescrire, comme s'il étoit question de chevaux destinés au manège.

Quand un cheval de chasse sera bien affermi dans toutes les leçons précédentes, vous le monterez alors en pleine campagne & vous lui donnerez le pas allongé, en le menant par des chemins raboteux & inégaux, afin de mieux assurer sa marche.

Vous trouverez une grande différence entre un cheval qui aura reçu les bons principes au manège, & celui qui n'aura pas eu cette instruction. Tous les deux seront chevaux de chasse & de campagne. Mais le premier conservera ses jambes, & usera de sa souplesse dans les occasions pour la sûreté du Cavalier, tandis que le second manquera d'obéissance, d'adresse & de force dans les occurrences; non pas simplement parce qu'il n'a pas été dressé dans le manège; car le lieu n'a aucune influence sur l'adresse & la bonté de l'animal; mais parce que faute de leçon, il n'aura pas acquis les qualités qui font le mérite du cheval.

Quant à l'exercice du feu, du tambour & de toute espèce de bruit, il ne faut que de la patience, & savoir faire connoître au cheval

ce que l'on desire , fans le brusquer & fans le presser ; avec cette douceur , on en obtient tout ce qu'on veut.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'épaule en dedans & de la croupe au mur.

Monsieur de la Guériniere a pensé très-juste , lorsqu'il a dit que l'action de la tête en dedans & la croupe en dehors est un exercice de plus pernicieux aux chevaux. Cependant tout le monde en use , parce que tout le monde ignore le mauvais effet de cette leçon. On se persuade qu'elle assouplit les épaules & qu'elle les rend libres ; & on ne prend pas garde que les épaules sont extrêmement contraintes par la croupe , qui embrasse le dehors du cercle , & qui par cette position charge les épaules de tout le poids du corps.

C'est vraiment au grand préjudice des chevaux qu'on a établi l'opinion , que cette façon de les faire tourner à l'entour du pilier la tête en dedans & la croupe en dehors , les contraint à l'obéissance , & les empêche de résister à la volonté du Cavalier. Il est certain qu'un cheval , quelque méchant qu'il

soit , n'a dans cette attitude , ni le temps , ni le pouvoir de se défendre ; & voilà pourquoi les ignorants tiennent fortement à cette leçon , & la regardent comme le point principal de leur habileté.

Si l'on connoissoit la vraie mécanique des mouvements du cheval , on verroit que lorsqu'il tourne sur un cercle la tête vers le centre , les épaules décrivent une très-petite circonférence , & les hanches en embrassent une très-grande. Ces dernières ont une liberté qui contraint les épaules de tout ce que le corps de l'animal a de poids & de force ; & delà il arrive que le cheval est usé des épaules , avant que le Cavalier ait le plaisir de le voir dressé. » La souplesse des épaules , dit M. de la Guérinière , consiste dans le libre passage des » jambes de devant l'une par-dessus l'autre. « Pour acquérir cette liberté , il s'agit de mettre le cheval dans une posture où il soit obligé de faire à chaque mouvement ce passage des jambes , & c'est ce qu'il exécute parfaitement dans la leçon qu'on appelle l'épaule en dedans.

L'épaule en dedans est ma leçon favorite , & je n'en connois point de meilleure , pour assouplir le devant & le derrière du cheval. Je le prends sur la ligne droite le long de la

muraille, & je lui porte la tête & le col vers le centre du manege par la rêne de dedans. Je lui plie les épaules du même côté par l'appui de mon genou de dedans. Je lui fais sentir la rêne de dehors, afin qu'il ne s'appuie pas de la croupe à la muraille. Dès que j'entre dans le coin, où le cheval se trouve la tête vis-à-vis de la croupe, je l'appelle de la langue, & il s'affied tellement sur les hanches, que la queue traîne par terre : je change ensuite d'un mur à l'autre sur une ligne oblique au travers du manege, toujours par la rêne de dedans, & l'épaule avec le col & la tête pliés du même côté. Je lui retiens un peu la rêne de dehors, pour accompagner son devant avec la croupe. Je l'appelle de la langue, & alors mon cheval fait l'action la plus charmante, qu'on appelle *fuir le talon* d'un mur à l'autre ; il la fait dans la plus belle union, & assis sur ses hanches la queue par terre.

On croira peut-être que dans cette manœuvre de guider par une rêne & de retenir par l'autre, je sépare les rênes & que j'en prends une dans chaque main. Point du tout. Je tiens les rênes ensemble dans la main gauche, comme c'est la coutume générale. Je porte les doigts en bas vers le ventre pour

raccourcir la rêne droite ; & pour retenir la rêne gauche , je ne fais que tourner tant soit peu le pouce en haut. Le cheval distingue à merveille ce mouvement. Si je veux aller à gauche , je porte ma main les doigts vis-à-vis de mon ventre , & le petit doigt en montant , c'est ce qui raccourcit la rêne gauche : & pour retenir la rêne droite , je fais descendre le petit doigt un peu vers le pommeau de la selle. Ainsi le cheval fait tout ce que je lui demande , sans que les spectateurs puissent jamais s'appercevoir de mes commandements.

L'essentiel à observer dans cette leçon , c'est que le Cavalier doit mener son cheval exactement le long de la muraille. les jambes de devant vers le centre du manège à la distance d'un pied & demi du mur , & les hanches sur la ligne de la muraille. Il doit faire attention à bien ferrer les genoux & à bien plier les épaules du cheval , afin qu'il croise bien les jambes l'une par-dessus l'autre , qu'il avance toujours & qu'il soit sur ses hanches.

La main au reste dépend du jugement du Cavalier. Quoiqu'on ait fait beaucoup de dissertations sur la bonne & la mauvaise main , nous n'en avons aucune définition exacte. La sensibilité des bouches est aussi dif-

férente que l'humeur & la forme des chevaux est inégale; & je pense qu'on ne peut rencontrer la précision de la main, que dans le bon jugement du Cavalier.

Dès que je sens mon cheval assez ferme de l'épaule en dedans sur la ligne droite le long de la muraille, à droite & à gauche, je le mène sur un cercle proportionné à sa force & à sa souplesse; je lui fais décrire ce cercle par deux pistes l'épaule en dedans, en lui donnant des changements réitérés d'une main à l'autre au travers du cercle; je lui mets ensuite la tête au mur, & je le fais marcher aussi en croisant les jambes de devant & derrière l'une sur l'autre, sur les quatre lignes droites qui forment le quarré du manege.

Lorsque mon cheval a atteint la justesse de ce mouvement, & qu'il l'exécute dans une belle union, c'est-à-dire, dans une position parfaite des parties de son corps, je le remène sur le cercle la tête en dehors. Je lui en fais parcourir la circonférence à demi-croupe avec des changements au travers du cercle. Je continue ce mouvement à gauche. Je change de main, j'arrête & je recule mon cheval, & alors il est en état d'aller en arrière, comme il va en avant.

Les personnes qui ont la connoissance du

manège, comprendront aisément que le mouvement par lequel le cheval faisant deux pistes sur le cercle, le traverse la tête en dehors & la croupe vers le centre en mettant les pieds de derriere à niveau de ceux du devant, que ce mouvement, dis-je, est différent de celui par lequel le cheval chemine les pieds de devant sur le cercle, & la croupe obliquement deux pieds & demi en dedans du cercle, ce que j'appelle à demi-croupe. Je fais exécuter ce dernier mouvement aux chevaux qui ne sont pas encore assez souples pour leur porter successivement les pieds de derriere vis-à-vis de ceux de devant.

On a vu dans le Chapitre précédent que je commençois à galoper mon cheval avant que de lui mettre l'épaule en dedans, & cela dans la vue de lui donner de la légéreté, & de l'accoutumer peu à peu à ce mouvement, afin qu'il s'y prête sans difficulté lorsqu'on le lui demande. Je suis ici le même principe ; & lorsque je sens que mon cheval est assez bien à la main, dans sa position sur le cercle la tête en dehors & à demi-croupe, je lui en fais exécuter un ou deux tours : je passe au travers du cercle au pas ; je réitere la même exécution à gauche, ensuite je le mene sur
les

les quatre lignes du quarré ; j'exerce l'épaule en dedans & les pieds de derrière sur la ligne droite, en galopant à l'entour du manege ; je change de main large à droite jusqu'au mur ; j'y entame le galop à gauche ; & au bout du tour je rechange de main large à gauche en serrant le cheval au mur ; j'y reprends le galop à droite ; j'arrête, je recule & je descends.

Je ne puis au sujet de mes aides rien ajouter à ce que j'en ai dit dans le Chapitre précédent. Ma méthode n'en admet pas d'autres que les rênes employées du côté où je veux aller, les genoux pour plier les épaules & les jarrets pour animer le cheval. Dans les commencements, lorsque le cheval ne connoît pas encore ces aides, je l'instruis des mouvements des rênes de la bride par le caveçon ; je lui fais connoître les aides du genou par le gras de la jambe, & ceux des jarrets par un mouvement de la jambe qui annonce l'éperon. Il faut même de temps en temps que la pointe de l'éperon suive pour animer le cheval, & afin qu'il en acquière le sentiment. Mais lorsque le cheval est réduit à l'obéissance, je n'use de l'éperon que dans le cas de nécessité, qui se présente rarement.

Le galop que le cheval doit exécuter sur

la ligne du cercle ou sur celle du quarré, uni des épaules & des hanches, est une action agréable & brillante, lorsque le cheval se tient dans sa vraie position sans écarter les pieds de derrière l'un de l'autre, étant bien assis sur ses hanches, & suivant avec diligence des pieds de derrière dans une attitude ferme & bien cadencée. On appelle ce mouvement le galop raccourci, & c'est le plus beau de tous les galops.

Il y a des chevaux qui dans cette allure portent l'un des pieds de derrière trop écarté de l'autre; mais ce défaut ne vient pas de ce qu'on les a galopés avant que de les dresser à l'épaule en dedans. Ce sont les rênes de dehors employées pour faire aller l'épaule en dedans, qui occasionnent cette irrégularité: les rênes de dehors contraignent la croupe, & empêchent qu'elle ne suive exactement la ligne droite. Le Cavalier s'efforce en vain d'y remédier par l'aide de sa jambe en dedans, pour soutenir la croupe sur la ligne; il a beau faire, le cheval étant forcé de garder la ligne, se trouve dans la nécessité d'écarter les jambes de derrière, afin de prendre un terrain suffisant qui lui donne la facilité de chasser son devant.

J'ai pratiqué l'une & l'autre de ces métho-

des; mais l'expérience m'a prouvé que celle que j'ai adoptée, est incontestablement la meilleure, parce que le succès en est infail-
liblé. Elle paroît difficile à ceux qui n'en ont pas l'habitude; cependant il est très-aisé de s'y faire, & elle est la seule qui donne la beauté & la perfection à l'attitude du Cavalier & du cheval.

Le Duc de Newcastle avoit certainement de grandes connoissances sur l'art de monter à cheval; mais il ignoroit le mauvais effet de la rêne en dehors, qui, selon ses principes, doit déterminer le cheval à se porter en dedans. Il fait mention du galop sur la ligne droite uni d'épaules & de hanches, & il dit que le secret de faire aller le cheval les jambes de derriere bien jointes, de manière que celle de dedans ne s'écarte pas de celle de dehors, n'est pas de peu de conséquence, & qu'on doit le compter au nombre des plus grandes difficultés de l'art.

Je respecte infiniment les talents de Monsieur de Newcastle: c'est lui qui a tiré les éléments de l'art de monter à cheval de leur cahos, & ce service mérite toute notre reconnaissance; mais je me permettrai de dire que, puisque d'après ses principes généralement adoptés par les Auteurs, la rêne de

dehors doit tantôt mener le cheval en dedans, & tantôt le tourner en dehors, je ne saurois me persuader que le cheval puisse discerner le différent commandement d'une rêne dans un même mouvement. Je soutiens que dans ce cas le cheval ne sauroit avoir un appui assuré sur son mors, parce que c'est la rêne fortement appuyée sur le col qui le fait tourner; au lieu que la rêne de dedans délicatement raccourcie devrait faire cette fonction. Cet abus est suivi d'un autre; c'est qu'on assujettit la bouche du cheval à la structure du mors, au lieu d'ajuster le mors à la configuration de la bouche. Je discuterai la chose plus particulièrement dans le traité de l'embouchure. L'occasion que j'ai eu de parler de l'aide de rênes, m'a entraîné dans cette digression.

Avant que de commencer le galop à deux pistes, je remène mon cheval sur le cercle, la tête en dehors & la croupe vis-à-vis du devant. Je le promène ainsi à droite & à gauche, avec les changements sur la ligne transversale qui coupe le cercle. Je renverse mon cheval la tête en dedans & la croupe sur le cercle, de manière que la croupe en décrive la circonférence, & que les épaules près du centre tournent autour par un cer-

ele très-étroit : dans cette position les épaules sont contraintes ; les hanches au contraire doivent tourner avec beaucoup de liberté. C'est ce qui m'oblige de retenir mon cheval & de le pousser en même-temps , afin de lui faire plier les hanches , & de donner aux épaules quelque liberté. Je change de main comme dans toutes les autres leçons ; & dès que le cheval obéit à tout ce que je lui demande dans cette attitude , je le conduis sur la ligne droite des quatre coins. Je l'opere la tête au mur & ensuite la croupe au mur , alternativement d'une main à l'autre , selon que le cheval se trouve d'humeur à exécuter la leçon ; je change de main large des deux côtés , & je finis par-là l'exercice de l'épaule en dedans & de la croupe au mur.

Résumons les caractères de ce mouvement & les bons effets qui en résultent. Il est certain que le cheval doit être plié de la tête, du col & de l'épaule dans la volte. Il doit porter la croupe vis-à-vis de la tête , ce qui l'oblige à plier aussi les reins & l'épine du dos. Il doit porter la tête selon une ligne perpendiculaire depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Il doit bien lever & plier les bras. Il doit trousser les jambes de devant

& chasser les hanches sous le ventre pour être bien assis. La queue doit s'éloigner tant soit peu de la croupe, elle doit être immobile, flottante & traînante jusqu'à terre. L'effet de cette position du cheval sera d'assouplir ses épaules & ses hanches, & qu'il croîsera les jambes de devant & de derrière l'une par-dessus l'autre avec aisance & liberté.

C'est au jugement de l'Ecuyer de déterminer le plus ou le moins que le cheval doit être plié & contraint, proportionnellement à la structure & à la force de l'animal, & relativement à l'air qu'il se propose d'exécuter. Il observera de tenir son cheval dans une position qui lui laisse de la liberté pour embrasser ses voltes. J'en traiterai plus au long dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRIEME.

De la Galopade, des Voltes, des demi-Voltes & des Passades.

ON doit convenir que généralement dans toutes les actions où la croupe doit accompagner les épaules, celles-ci doivent toujours devancer la croupe, parce que si la croupe alloit de niveau avec les épaules, le

cheval n'auroit pas la liberté de passer les jambes de devant ainsi que celles de derrière l'une par-dessus : il se croiseroit ; un pied marcheroit sur l'autre ; en un mot il seroit défuni , & hors d'état de produire une belle action.

Mon cheval vient d'être instruit de l'épaule en dedans & la croupe au mur. Il m'a satisfait dans le mouvement que je lui ai fait exécuter sur le cercle la tête en dehors , & sur la ligne droite la tête au mur. Il a obéi aux changements larges d'une main à l'autre , en les formant avec précision & justesse. Il a opéré exactement sur la volte renversée par les quatre coins. Il a gardé sa belle union dans tous ces mouvements à l'aide d'un appui agréable & attentif. Présentement il me propose de lui-même de le mettre au galop de deux pistes sur la volte.

Je le mène sur une volte au passage dans le milieu du manège. J'examine sa souplesse , & l'aisance qu'il a pour prendre de lui-même ce galop raccourci. Je l'essaie , s'il l'entame avec diligence & les hanches coulées ; je lui fais arrondir avec les épaules les coins du grand quarré , en faisant marcher ses épaules avant la croupe. J'observe si par le mouvement des pieds de derrière il marque au-

tant de temps que par celui des pieds de devant ; parce que c'est ce qui donne la perfection à l'attitude pour embrasser justement les coins du petit carré par les pieds de derriere.

La justesse de toutes ces opérations sur les voltes & demi-voltes dépend de la main & des jarrets de l'homme. Le cheval le plus souple, le plus adroit & le plus obéissant, quand il travaille sur les voltes d'une main à l'autre, a besoin d'être maintenu dans la docilité de n'obéir qu'à la main & aux jarrets, pour ne pas agir de sa propre volonté & par routine. Si on leur fait prendre la bonne habitude, les chevaux deviennent attentifs au mouvement de ces deux parties principales plus qu'on ne sauroit croire. Ils ne sont pas toujours de même humeur, & ne se prêtent pas toujours à la volonté du Cavalier avec le même agrément. Ils s'y opposent quelquefois ; ils tâchent de le prévenir, de rétrécir ou d'élargir les voltes, de fausser les demi-voltes, de s'abandonner, de traîner les hanches & de commettre toutes sortes d'irrégularités, dont le nombre est infini. Le Cavalier doit y remédier par les aides ou par les châtimens établis à cet effet ; & c'est à lui de corriger l'animal à proportion de sa faute.

Mes chevaux ne sont pas exempts de ces vices ; ils aimeroient bien à s'y livrer de temps en temps, & sur-tout lorsqu'ils sont montés par quelque étranger à qui ma méthode n'est pas familière. Quant à moi, il est bien rare que ceux qui n'ont eu d'autre leçon que de ma main, me témoignent quelque résistance ; ils reçoivent mes commandements avec tant de bonne volonté, qu'ils obéissent aux genoux & aux jarrets de la manière la plus ponctuelle.

J'ai été surpris moi-même bien des fois de les voir se soumettre à mes instructions & à mes corrections avec la plus grande tranquillité, tandis qu'avant qu'ils eussent reçu mes leçons, je les avois connu pour aussi méchants qu'un cheval puisse l'être.

Il est inutile que j'entre dans une description détaillée des voltes & demi-voltes, du procédé dont on doit user, de divers changements de main & de la manière de doubler les voltes. M. de la Guérinière nous en a dit assez sur ce sujet ; & ceux qui ne sont pas au fait de la chose, peuvent le consulter. Le Lecteur ne doit attendre ici de moi que les éclaircissements sur ce que ma méthode a de particulier.

Je commence par une volte médiocre,

que je fais décrire par une galopade à deux pistes, en changeant de main large & en fermant justement la volte. Je m'y prends de même à gauche en faisant un ou deux tours, & en rechangeant de main large jusqu'à la ligne extérieure de la volte. Je continue de galoper sur la volte, en faisant dans chaque coin une petite volte d'un seul tour. Lorsque j'ai achevé ce tour, je change de main par une demi-volte en dedans; j'agis de même de l'autre main. Je reviens à droite, & je redouble la petite volte au coin par un changement d'une demi-volte en dehors, d'une main comme à l'autre, & pour finir la reprise, je rechange à main droite & j'arrête.

Lorsque mon cheval a pris la bonne habitude de ces mouvements, je lui fais décrire toutes sortes de figures : je diminue successivement la course du cercle comme par une ligne spirale jusqu'au centre; (1) delà je me porte à la circonférence du cercle par un changement à gauche entre le centre & cette circonférence. Je reviens vers le centre sur les mêmes traces que la première fois, & par un changement à droite je retourne à la circonférence.

(1) Planche I, Fig. A.

J'appelle ce mouvement la volte en escar-got. J'imité un 8 de chiffre, en changeant sur la ligne par une demi-volte en dehors ou en dedans, (1) ou bien je fais un doublement de voltes, qui se suivent l'une dans l'autre pour former la figure ci-jointe. (2) En maniant mon cheval de cette façon, mon objet est de le rendre attentif à la main & obéissant aux jarrets. Je continue de temps en temps cet exercice, tantôt à deux pistes & tantôt l'épaule & la hanche en égalité, de sorte que le cheval galope avec les quatre-pieds sur la même ligne : ce qui ne laisse pas de l'arrondir pour avoir la tête, le col & l'épine du dos pliés dans la volte. Je viens à bout de le rendre par-là si assuré, si adroit & si souple, que désormais pour les actions de cette nature, il fera tout ce que je lui demanderai.

Je lui donne ensuite une galopade bien raccourcie, diligente des jambes de devant, & coulée des hanches sur une ligne droite dans le milieu du manège. C'est alors que je pousse l'épreuve aussi loin qu'elle peut aller. Après qu'il a fait six ou sept pas avec ordre

(1) Fig. B.

(2) Fig. C.

& justesse, je change la main pour le faire galoper à gauche sur la même ligne, sans s'en écarter de la distance d'un pouce. Je le remets à droite & ensuite à gauche, & moyennant ces changements alternatifs, après tous les six pas qu'il aura faits sur un pied, je fournis la longueur de la ligne jusqu'au bout. Là je lui donne le changement d'une demi-volte à deux pistes pour le remettre sur la ligne droite; je répète le même exercice jusqu'à l'autre bout, ou je finis par le changement de la demi-volte à droite jusqu'à la ligne. Si je reconnois que mon cheval s'est acquitté de cette reprise avec une action libre, unie, bien cadencée & selon mes desirs, je le caresse & je le renvoie.

Le plus beau de cette leçon, est de voir opérer le cheval sans qu'on remarque aucun aide & aucun mouvement de la part du Cavalier, qui, conservant toujours sa belle assiette, laisse flotter les rênes de temps en temps; de manière qu'on diroit que le cheval manœuvre de lui-même, & qu'il observe la justesse des changements & des demi-voltes, sans y être dirigé par le Cavalier.

Je ne doute pas que la plupart des hommes de cheval, en lisant cet article, ne soupçonnent qu'il y a de la charlatanerie dans

mon fait, & que l'exécution ne sauroit répondre à une théorie si séduisante. Ils ont pu voir en effet, & je m'en suis convaincu moi-même par plusieurs expériences, que beaucoup d'Auteurs qui ont écrit savamment sur l'art de monter à cheval, en ont donné des leçons brillantes, que la pratique n'a jamais justifiées.

Je n'ai garde de prononcer sur la capacité des autres; mais je suis en état de donner des preuves oculaires de ma méthode. Mes chevaux, & entre autres un soupe-de-lait, nommé *le Poupon*, & un autre isabelle doré à crins noirs, nommé *le Diligent*, confirmeront ce que je viens d'avancer. Quantité d'Etrangers qui avoient entendu parler de ma façon de manier les chevaux, & qui ne pouvoient la croire, m'ont fait l'honneur de venir à mon manège, & ont été persuadés par la justesse & la délicatesse des opérations de mes chevaux.

Présentement que j'ai dans la souplesse de mon cheval la certitude de l'exécution, je le conduis sur une ligne droite, au bout de laquelle je lui fais prendre le tour de passade au pas, en revenant sur la ligne pour former le même tour à l'autre extrémité. Après avoir continué cette promenade par plu-

sieurs reprises, je mets le cheval au galop raccourci, pour le faire passer en quart de volte à chaque extrémité de la ligne, & je lui témoigne ma satisfaction selon qu'il a marqué d'obéissance, & qu'il a exécuté les mouvements avec précision.

Les passades se font de différentes pratiques. On les fait en demi-volte à deux, à trois, à quatre temps & en quart de volte; je les fais souvent de ferme-à-ferme en un seul temps; mais je n'y contrains point le cheval, à moins qu'il ne soit parfaitement affermi dans la pirouette.

Le principal dans les passades, lorsque le cheval en est instruit, est de lui donner le partir, de manière qu'il ne se désunisse pas dans la course, de l'avertir à temps avant que de lui donner les demi-arrêts, & ensuite de le faire passer. Il faut que le cheval soit bien à la main, pour qu'on exige de lui les passades parfaites, & sur-tout celles qu'on appelle furieuses. Cette leçon avoit autrefois pour objet, l'avantage qu'on en tiroit dans les combats particuliers pour gagner la croupe de son ennemi. On s'en servoit dans les tournois, dans les courses de bague & de quintaine; exercices qui se pratiquent encore dans différentes cours. Il faut que le Cava-

lier donne toute son attention à la justesse de cette opération; parce que dans un carrousel ou dans toute autre course, si son cheval vient faux au commencement, au milieu ou à la fin du partir dans les demi-arrêts, ou dans les passades, il perdra infailliblement le prix.

L'exercice des passades affermit parfaitement le cheval dans le bon appui : il le rend léger à la main & il l'assouplit des hanches. J'entends, si la main est dirigée par un homme de bon jugement & d'un caractère discret. Car si le Cavalier ne songe qu'à exécuter simplement ce qu'on appelle passade, sans aider le cheval à prendre le temps pour se mettre en état de se servir de ses hanches & de bien fournir ses passades, il n'y aura pas de leçon plus pernicieuse pour le cheval; elle le ruinera de la bouche, des épaules & des hanches; elle l'éteindra & l'avilira tout-à-fait.

J'aime beaucoup à travailler mon cheval aux passades; je lui en fais faire sur la ligne droite, & aussi sur les voltes sans le faire partir sur le cercle. Je le chasse de temps en temps au galop plus étendu sur la volte; je lui marque des demi-arrêts, & je le fais passer. Je lui donne ensuite un partir sur la li-

gne droite , à l'extrémité de laquelle je le fais passer. Je le reprends au galop raccourci sur une volte à deux pistes. Je change par une demi-volte , & je reviens sur la ligne droite , ou je répète le mouvement précédent. Ainsi par cet exercice alternatif je m'assure de l'obéissance de mon cheval.

L'arrêt & le reculer sont , sans contredit , les deux points qui caractérisent la perfection du cheval & l'intelligence du Cavalier. On en fait mention dans beaucoup de Livres ; il n'y a cependant que très-peu de chevaux qui en sont parfaitement instruits : ni le penchant du terrain , ni l'arrêt précipité ne forment la bonne & belle parade. Si votre cheval n'a pas appris successivement les premiers principes ; s'il n'a pas été dressé selon les regles de l'épaule en dedans & à l'appui du mors sur l'une & l'autre partie des barres , connoissance qu'il doit acquérir par l'effet des rênes , vous vous donnerez beaucoup de peine pour l'assujettir au bon arrêt , & vous n'y parviendrez que très-difficilement.

Il est vrai que la proportion du cheval & la structure des parties de son corps contribuent beaucoup à la bonne & à la mauvaise parade. Prenez un cheval mal bâti , dont le garrot

garrot soit moins élevé que la croupe, qui ait le col court & les épaules fortes : ce cheval aura vraiment de la peine à se ramener, à cause des défauts naturels qui lui ôtent le contrepoids de la croupe, de sorte qu'il ne peut s'en servir pour faire un bon arrêt. Cependant il ne sera pas impossible que ce cheval défectueux apprenne à bien prendre l'arrêt, & il le prendra beaucoup plus agréable, s'il y est préparé conformément à la méthode que je pratique, que si on veut l'y contraindre par des moyens durs & précipités. L'animal s'habitue aux bons principes & se range aisément à la volonté de l'homme, lorsqu'il comprend ce qu'on lui demande. En profitant de cette docilité naturelle au cheval, on peut assouplir jusqu'à un certain point ses parties les plus défectueuses, selon l'étendue du mouvement que la nature leur permet.

Au reste, il est faux que des barres trop délicates ou trop dures, la langue épaisse, le canal étroit, la ganache serrée aient quelque part au mauvais arrêt, puisqu'en ajustant l'embouchure à la configuration de la bouche, on remédie à tous ces défauts.

Ce cheval, qui dès les commencements a acquis la bonne position de la tête & du col,

a été dans le cas d'affouplir les autres parties de son corps, & d'en proportionner le mouvement à ceux du col & de la tête, par la correspondance que la nature a mise entre les fonctions de ces parties. A mesure que la bouche est parvenue à connoître le mouvement du mors & qu'elle en a appris l'appui, le cheval a fléchi l'action de ses hanches & de ses épaules pour les rendre obéissantes à la main; par conséquent il a opéré dans une harmonie parfaite dont la bouche a conservé la direction. Comme il a été travaillé par degrés sur les avis les plus actifs, la bouche, les épaules & les hanches se dirigeant toujours les unes sur les autres, il est évident que toutes les parties de son corps dans une union égale se prêteront sans difficulté à toute sorte d'attitude.

Alors si vous demandez à votre cheval de reculer, il obéira sans résistance, en portant les épaules & les hanches en arrière dans la même union qu'il a observée pour aller en avant; & si vous lui donnez un arrêt simple, il le prendra juste sur les hanches & avec liberté des épaules, sans peser à la main & sans avoir d'autre défense.

Je parlerai en son lieu de la différence des parades. Je ne dirai ici qu'un mot sur la parade simple.

J'appelle parade simple, lorsque le cheval s'arrête sur les quatre pieds égaux l'un vis-à-vis de l'autre, assis sur ses hanches, la tête droite perpendiculairement en bas depuis le front jusqu'au nez, & le col bien élevé.

Pour bien reculer, le cheval doit aller en arriere la tête & le col bien placés, les bras de devant bien levés, les hanches pliées, & il doit prendre son pas en arriere aussi cadencé, que s'il vouloit marcher en avant. Voilà ce qui s'appelle bien reculer & marquer le bon arrêt.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Pirouettes & du terre-à-terre.

LA galopade sur la volte à deux pistes décrit quatre cercles concentriques. Le premier, qui embrasse la plus grande circonférence, est tracé par le pied droit de devant. Le pied gauche de devant parcourt le second cercle qui est plus étroit. Le troisième encore plus étroit, est tracé par le pied droit de derriere; & le pied gauche de derriere décrit le plus petit cercle. On pourroit nommer ce mouvement, la galopade sur la volte à quatre pistes. La chose arrive en effet ain-

si, lorsque vous faites avancer les épaules à moitié de la croupe. Par cet avancement des épaules, vous donnez à votre cheval meilleure grace, & beaucoup de légèreté pour embrasser la volte & pour marquer les temps à mesure égale.

Les pirouettes sont une volte à trois pistes, formée par trois jambes, & la quatrième servant de pivot, occupe le centre.

Tous les chevaux n'ont pas la disposition de manier à pirouette; principalement ceux qui sont d'un naturel impatient & d'un tempérament bilieux, parce que ces sortes de chevaux n'aiment point à se laisser contraindre. Ceux au contraire qui ont le tempérament froid & flegmatique, tourneront dix fois sur une place, au lieu qu'ils devroient fournir une action brillante & écoutée sur un cercle étendu.

Le mouvement de la pirouette est une attitude leste & agréable, à laquelle les chevaux eux-mêmes prennent gout lorsqu'ils en sont bien instruits. J'ai eu un cheval qui tournoit si diligemment, qu'il ne se donnoit pas le temps de poser à terre le pied de devant en dedans; il le tenoit la jambe trouffée en l'air & achevoit ses tours à trois jambes; de sorte qu'il changeoit de jambe en l'air, en changeant d'une main à l'autre.

Ce que la pirouette a de plus essentiel, c'est qu'il faut que le cheval la fournisse dans sa belle union, les hanches pliées & suivies, & qu'il ne se couche pas dans la volte. Ma pratique à l'égard de mes chevaux est de les conduire de la rêne de dedans sur la volte: je soutiens leurs hanches par la rêne de dehors, & par l'aide de mon genou en dedans que j'appuie bien fort, en étendant le pied dans l'étrier. Je pousse mon cheval toujours en avant, pour qu'il ne s'accule pas. Je change de ferme-à-ferme; j'avertis le cheval de ce changement par la main que je lui rends avant que de changer, & je finis à droite, où j'avois commencé.

La belle parade de la pirouette fera toujours celle d'une pesade bien soutenue. Les chevaux doivent y être dressés entre les piliers, pour la sûreté du fait. J'en parlerai dans le Chapitre des piliers, & je ferai connaître les utilités qui en résultent, quand la chose est exercée par des personnes prudentes & intelligentes.

On fait les pirouettes à quatre & à deux temps, selon les forces & la vitesse du cheval. J'en ai un qui les fait en un seul temps trois ou quatre fois de suite à chaque main. Il est vrai que pour parvenir à une vitesse &

à une adresse aussi rare, on doit laisser un peu plus de liberté à la croupe, parce que, si elle étoit trop contrainte, le cheval n'auroit pas les forces suffisantes pour tourner le devant avec tant de précision. Cependant la croupe ne doit pas échapper, & le cheval doit être assis sur ses hanches. Celui dont je viens de parler, finit ordinairement la pirouette par une pesade si soutenue, qu'il reste pendant une seconde en l'air, avant que de poser les pieds à terre.

Le terre-à-terre est précisément une galopade à deux pistes. Le cheval leve ses deux pieds de devant & les remet à terre, levant & reposant les pieds de derrière avec la même cadence & dans la même mesure. Il ne marque que deux pistes, l'une par les épaules, & l'autre par les hanches. C'est, sans contredit, un des plus beaux mouvements qu'un cheval puisse exécuter.

Je manie mon cheval terre-à-terre sur toutes sortes de figures. Il ne peut pas être plié dans la volte comme dans les autres airs, parce que la position des épaules pliées l'empêcheroit de poser les pieds au niveau les uns des autres, & que les hanches dirigées dans la volte feroient le même effet à l'égard des pieds de derrière, ce qui dérangerait

roit entièrement l'attitude qui caractérise le terre-à-terre.

Il suffit donc que le cheval porte la tête & le col un peu plié dans la volte, & qu'il soit d'autant plus dessous lui & sur ses hanches. Il en résulte une action très-raccourcie, basse, tride & cadencée, dont le cheval marque tous les temps par un frédon des hanches.

Je commence par une volte médiocre au terre-à-terre, en changeant en demi-volte pour aller à gauche, & de-là par une autre demi-volte pour revenir à droite. Je change ensuite par des demi-voltes en dehors, & puis de ferme-à-ferme. J'exerce le cheval de toute façon, afin de le rendre attentif au mouvement des rênes & des jambes.

En continuant de le mener terre-à-terre, je lui fais décrire la figure d'un 8; je le manie de temps en temps en volte renversée, avant que de changer à l'autre main. Je répète à gauche ce que je viens de faire à droite pour achever la reprise régulièrement, & pour revenir dans la même attitude à l'endroit où j'avois commencé.

Ce qui donne au cheval la facilité d'exécuter cette action avec justesse, c'est sur-tout la fermeté immobile du Cavalier; & la par-

tie la plus difficile de l'homme de cheval, est de se tenir ferme en selle sans remuer. Il y a des Écuyers qui font les braves, & qui prétendent posséder la fermeté à cheval au point de monter les sauteurs les plus rudes sans perdre un étrier; mais je suis persuadé qu'ils se trouveroient bien embarrassés au terre-à-terre sur un cheval sensible, qui leur marqueroit tout de suite l'effet de leur assiette mobile & inquiète. Autre chose est d'être ferme à cheval pour ne pas être ébranlé par un saut violent, & avoir cette espece de fermeté, qui consiste à tenir en selle sans remuer.

CHAPITRE SIXIEME.

Du Piaffer, du Passage, & de l'utilité des piliers.

LEs regles qu'on a établies pour dresser le cheval au piaffer & au passage, sont très-bonnes & très-utiles; mais si vous ne rencontrez pas dans l'animal la disposition naturelle, l'humeur gaie & patiente, avec un mouvement noble & relevé, vous aurez beau vous donner toutes les peines imaginables pour les dresser au passage: le cheval vous contentera par son obéissance; mais il

n'exécutera qu'une action affectée & désagréable. L'art se borne à tirer de la nature le parti le plus avantageux; il ne sauroit suppléer aux qualités que la nature ne donne pas.

Les piliers sont d'une grande ressource, & leur usage est plus essentiel que toute autre méthode relative à l'instruction des chevaux dans les grands airs du manege. Le Duc de Newcastle n'en faisoit pas de cas. Je suppose qu'un grand homme comme lui avoit ses raisons pour penser de la sorte. Je n'examinerai point si elles étoient bonnes ou mauvaises; mais je pense que pour l'ordinaire si on néglige l'usage des piliers, c'est qu'on ne connoît, ni leur effet, ni la maniere de s'en servir.

Les instruments qui résistent directement aux forces & à la liberté du cheval, exigent beaucoup de discrétion & de patience de la part de l'Écuyer qui les emploie. Un imprudent qui use avec excès du secours de ces instruments pour contraindre l'animal, & le forcer à ce qu'il a dessein de lui faire exécuter, a bientôt abymé son cheval & perdu sa réputation.

Si vous voulez apprendre l'air du passege à un cheval doué des qualités requises pour

ce mouvement, mettez-le entre les piliers, animez-le de la langue ou du sifflement de la gaule. Vous pouvez aussi le toucher à mesure qu'il se dispose à obéir, & à marquer un temps du pas du passage. Contentez-vous, pour peu qu'il vous témoigne de bonne volonté. Donnez-vous patience; récompensez le cheval de quelques caresses, & demandez-lui encore quelques pas. Il vous comprendra aisément, & vous ne l'aurez pas mis trois fois entre les piliers, qu'il se portera de bon gré à vous satisfaire.

Le passage est une action relevée, grave & raccourcie. Le cheval réussira dans cette attitude d'autant mieux qu'il levera & troussera les bras davantage, & qu'il soutiendra ses jambes en l'air plus long-temps. Un pied de devant & le pied de derrière du côté opposé doivent se lever en même-temps. Il faut que le pied de derrière qui doit accompagner celui de devant, ne leve pas si haut. Il ne doit arriver avec la pince du pied qu'au milieu du canon, tandis que le pied de devant troussé au-dessus du genou de l'autre jambe.

Pour dresser le cheval à ce mouvement, il est nécessaire de le mettre entre les piliers. Lorsqu'il leve les jambes, il faut lui toucher

les pieds au-dessus du sabot avec une gaule. Cette aide de la gaule lui fera bien lever le pied, & il le soutiendra aussi long-temps que la gaule y sera appuyée.

Dès que votre cheval aura compris le mouvement que vous lui demandez, & qu'il se présentera aisément au seul appel de la langue, vous pourrez alors le chasser plus vigoureusement dans les cordes, afin de l'assembler & de le mettre dessous lui. Si de temps en temps au lieu de passéger, il se leve avec bonne grace en pesade, il ne fera qu'embellir son action par ce mélange. Observez seulement que ce second mouvement doit se faire beaucoup sur les hanches, & qu'il ne doit pas être réitéré trop souvent.

Faites monter votre cheval entre les piliers par un homme qui ait l'assiette assurée. Faites-lui tenir les rênes de la bride égales dans la main, & qu'il n'use d'autres aides que d'étendre les jambes sur les étriers, & d'appuyer les genoux des deux côtés. Appelez le cheval de la langue, & faites-le passéger bien dessous lui, en l'aidant à bien lever les jambes & à les soutenir en l'air.

Comme l'action du passage est principalement destinée à la fonction d'un grand Prince qui fait son entrée publique, ou du

moins de celui qui dans une occasion d'éclat représente la personne du Souverain, elle doit être mesurée & cadencée relativement à cette destination.

Il y a quelquefois dans les opéra des situations qui exigent la représentation d'un Roi à cheval. Il est beau alors de voir un cheval passéger en cadence, & suivre la mesure avec les voix & les instruments. M. de Regental à Vienne, s'étoit attiré l'admiration universelle par ses chevaux dressés au passage. L'Empereur Charles VI étoit dans l'usage de les monter deux ou trois fois par semaine au manège. Il s'en servoit avec succès dans toutes les fonctions publiques, que la bienséance lui permettoit de faire à cheval. Outre ceux que l'Empereur montoit seul, je me souviens d'en avoir vu paroître douze sur le théâtre, qui formèrent un ballet, suivant exactement les pas tracés par le maître des ballets, & marquant la cadence avec la dernière précision.

Les Napolitains & les Espagnols font grand cas de l'air du passage. Ils dressent leurs chevaux à jambe élevée & soutenue, sans la plier que du pied, comme nous le pratiquons pour donner meilleure grace à l'action. Les Napolitains nomment cet air

de manege la *Ciambella*, & les Espagnols *Passadores*.

Quant au mouvement qu'on appelle *piaffer*, il est différent de celui du passage. Il exige une action plus diligente, avec une attitude moins élevée & moins soutenue, de sorte que le piaffer le plus excellent n'a aucun rapport avec le mouvement du cheval qui passege régulièrement selon la mesure de la musique.

J'aime autant un bon piaffeur qu'un parfait passegeur, chacun dans son espece. On doit instruire l'un & l'autre à se ranger de côté, à avancer, à reculer dans la même attitude & avec bonne grace, & lorsqu'ils auront acquis cette perfection, ils seront propres à tous les usages que je viens de dire.

Commencez par faire comprendre à votre cheval entre les piliers ce que c'est que le mouvement du passage & du piaffer. Il acquerra cette connoissance par le secours des aides que j'ai indiquées. Vous le mettrez ensuite hors des piliers; vous le monterez, & vous lui ferez exécuter l'air du passage sur la ligne droite, pour l'affermir dans cette attitude. Après quoi vous le rangerez d'un côté à l'autre, l'épaule un peu avant

la croupe, en le soutenant dans sa cadence. Enfin vous lui retiendrez les rênes égales, pour le faire aller en arriere dans la même attitude & dans la même mesure; vous l'avancerez encore quelques pas & vous finirez.

Je manie les chevaux de passage sur le cercle à deux pistes l'épaule avant la hanche. Je les tourne en demi-volte pour aller à gauche. Ils ont le galop; ou, pour mieux dire, la galopade bien souple, raccourcie & écoutée lorsqu'on la leur demande, & ils manient noblement en courbette & à mesair.

Les chevaux uniquement destinés aux fonctions publiques, ne doivent être exercés qu'au passage & aux courbettes, pour ne pas confondre les différents airs ensemble. Je donnai un cheval gris-pommelé à monter à l'Electeur de Cologne, mon Maître, pour le jour du couronnement de son frere l'Empereur Charles VII à Francfort. La magnificence du cortege de la Cour de Cologne attira une foule prodigieuse de spectateurs; mais l'attitude du cheval que l'Electeur montoit, l'emporta sur tout le reste. Il continua son passage depuis le *Romer* jusqu'à l'Eglise, & au retour depuis l'Eglise jusqu'au *Romer*, sans manquer à la cadence. Agité d'une fierté noble & courageuse, il

embellissoit son action par deux ou trois courbettes après quelques pas du passage, & en entre-mêlant à propos ces deux mouvements, il fit l'admiration de tout Francfort. Voici ce cheval tiré après nature.

Avant que de finir ce Chapitre, il convient que je dise quelque chose de l'utilité des piliers.

Les piliers sont le vrai moyen de tranquilliser les chevaux impatients, de corriger les rétifs, d'adoucir les fougueux, d'assouplir les roides & d'alléger les pesants. L'usage des piliers pratiqué avec jugement & prudence, remédiera à tous ces défauts. Les piliers vous donneront la facilité de mettre le cheval sur les hanches, si vous observez de ne pas le châtier avant qu'il connoisse ce que vous lui demandez. Avec un peu de patience, vous lui apprendrez les pesades sans risquer de le mettre en colère.

Pour convaincre de leur erreur ceux qui regardent les piliers comme la destruction des chevaux, je puis assurer que j'ai travaillé à courbette des chevaux rétifs à un tel point, que toutes les fois qu'on les montoit, ils se cabroient & se renversoient; mais depuis que je les eus mis sur les hanches & que je les eus levés à l'aide des piliers, il ne leur ariroit plus de se cabrer.

Si vous avez quelqu'un de ces chevaux qui résistent entièrement au reculer, mettez-le entre les piliers; laissez-lui faire tout ce que la colere lui inspirera, sans le châtier. Appelez de temps en temps par le sifflement de la gaule. Observez dès que le cheval commencera de s'asseoir sur ses hanches, alors il se prêtera avec facilité à reculer.

Il y a au reste une grande différence entre ce qu'on nomme être sur les hanches & plier les jarrets. Le premier assouplit & contribue aux forces; le second détruit & cause des douleurs. Je conseille à ceux qui ne connoissent pas cette différence, de ne jamais faire usage des piliers.

CHAPITRE SEPTIEME.

De la Pesade & du Mesair.

VOici la maniere dont on doit instruire le cheval aux pesades. Après qu'il aura passé par tous les degrés contenus dans les leçons précédentes, & qu'il y fera parfaitement affermi, mettez-le entre les piliers attaché avec les deux cordes du caveçon; raccourcissez les rênes de la bride autant qu'il

qu'il est nécessaire pour tenir le cheval dans la bonne disposition de la tête, & attachez-les au pommeau de la selle. Placez-vous ensuite directement derrière le cheval & vis-à-vis de la croupe. Appelez de la langue & du sifflement de la gaule. Empêchez avec la gaule que le cheval ne se traverse d'aucun côté, & disposez-le successivement à donner dans les cordes. Contentez-vous dans le commencement du moindre mouvement, qui prouvera son obéissance, & récompensez-le de caresses.

Quand le cheval se présente à lever le devant, mettez un Palefrenier intelligent à côté de sa tête, & ordonnez-lui, lorsque le cheval se leve, de le toucher délicatement de la gaule sur le poitrail, & précisément à l'*os sternum*. Vous éprouverez deux effets de cette aide de la gaule; l'un que le cheval levera & pliera les bras; l'autre qu'il chassera les hanches sous lui, & qu'il les baissera en levant le devant.

Ne laissez jamais lever le cheval du devant, avant qu'il ait les hanches sous le ventre. C'est le moyen d'empêcher qu'il ne se roidisse sur les jarrets, & qu'il ne se borne à les plier. De plus, lorsque votre cheval donne bien dans les cordes & qu'il fait les

pesades telles que vous les souhaitez, ne le contraignez à aucun mouvement de la croupe. Vous serez peut-être tenté de le faire, dans l'espérance de le rendre plutôt disposé au mouvement de courbette; mais vous y serez trompé. Le cheval apprendra à sauter de la croupe, sans savoir l'usage de ce mouvement; & lorsque vous le mettrez en liberté pour exercer les pesades, il confondra l'un avec l'autre, & au lieu de lever du devant à pesade, il ne fera que des pointes & des élancements.

Mettez votre cheval en liberté, & demandez-lui quelques pesades sur la ligne droite, en lui touchant l'épaule de la gaule, en retenant les rênes égales de la bride, & en serrant les genoux. Il connoîtra l'objet des aides qu'on lui applique, & il obéira.

Les pesades d'une médiocre hauteur sont les plus belles & les plus propres pour aller à mesair.

Je mets mon cheval à mesair après les pesades. Comme il a été suffisamment instruit au terre-à-terre, je n'ai pas de difficulté de le mener sur un cercle, & de le faire opérer à mesair; parce que la différence du mesair au terre-à-terre n'est autre qu'un mouvement plus élevé du devant, & plus rabattu

des hanches : le terre-à-terre ne faisant suivre les hanches que par un fredon de la croupe, qui étant contrainte sous le cheval, ne peut opérer que par un mouvement fort tride & fort bas.

On pratique le mesair sur différentes lignes courbes, avec des changements variés en dehors, en dedans & de ferme-à-ferme. La prudence vous dictera de ne pas trop plier le cheval, afin de lui laisser la liberté de tenir ses pieds de devant égaux dans la galopade, & de les accompagner avec justesse des hanches.

CHAPITRE HUITIEME.

Des Courbettes communes, & des véritables Courbettes.

A Vant que d'apprendre les courbettes au cheval, il faut qu'il soit parfaitement dressé aux pesades, & qu'il en ait assez de connoissance pour faire la distinction des unes & des autres. Les aides pour aller à pesade sont de toucher de la gaulle aux épaules, d'appeler de la langue, & d'appuyer les genoux; celles pour aller à courbette seront de toucher de la gaulle aux épaules, & de

lâcher les jarrets. Les unes & les autres doivent se donner en retenant les rênes, & en rendant la main lorsque le cheval doit avancer.

Pour obliger le cheval à rabattre des hanches, lorsqu'il est prêt de poser à terre les pieds de devant, vous le toucherez dans ce moment de la gaule au milieu de la croupe; & dès qu'il aura fait ce petit saut, vous le récompenserez de caresses. Continuez de lui faire répéter ce mouvement jusqu'à ce qu'il vous obéisse avec facilité. Quittez les piliers; & demandez-lui quelques pesades en retenant les rênes & en appelant seulement de la langue, pour lui faire connoître la différence des deux mouvements, & vous trouverez votre cheval assujetti à votre volonté.

Je pratique une espèce de courbette que je n'ai jamais vu pratiquer que par MM. de Paar & de Reguental; je l'appelle courbette véritable, parce qu'elle est toute différente des autres, que je nomme courbettes communes.

Le cheval se met en action de pesade, & dans le temps qu'il soutient en l'air, il rabat des hanches sans retomber de devant en terre. Ensuite il retombe, en rabattant en

courbette commune. Il se relève en pesade, & rabat comme la première fois le devant en l'air. Il fait ainsi alternativement une courbette véritable & une courbette commune. Il fournit une reprise de courbettes si bien cadencées & si exactement unies & suivies, qu'on ne peut rien imaginer de plus parfait.

La courbette véritable est plus lente, plus soutenue & plus écoutée. La courbette commune est plus diligente & plus prompte; & la succession alternative de ces deux courbettes produit la cadence suivante :

*Taf-paf = ta paf, taf-paf =
ta paf, taf-paf = ta paf.*

L'air de courbette véritable est très-difficile; & le nombre des chevaux qui se laissent contraindre à ce degré de souplesse est bien petit. Elle demande de la part du Cavalier une assiette tranquille & une main délicate & attentive.

Je mène mon cheval sur un cercle, & je le fais opérer à courbette véritable. Je change au travers du cercle sur une ligne transversale à deux pistes; je reviens autour du cercle à une piste; je rechange comme auparavant; je passe dans le milieu du cercle

sur une ligne droite, & je finis par une couple de pesades bien soutenues.

Lorsque vous aurez bien exercé votre cheval aux courbettes en avant & de côté, vous ne trouverez pas de difficulté à lui faire exécuter les courbettes en arriere. Tout dépend de la main, dont vous lui marquerez le temps, dans le moment qu'il est prêt de poser les pieds à terre.

Prenez garde que, pour aller en arriere, il ne faut pas trop contraindre le cheval sur ses hanches, afin qu'il ait assez de liberté pour vous obéir. Autrement il ne fera que battre la poussiere & traîner les hanches. Les courbettes véritables ne sont pas aisées à pratiquer en arriere. Cependant la bonne méthode & la discrétion de la main les feront exécuter de tous côtés.

CHAPITRE NEUVIEME.

De la Croupade, de la Balotade, de la Capriole, du Pas & le Saut.

LEs airs dont je dois traiter dans ce Chapitre, quoiqu'ils soient les plus relevés du manège, ne sont pas cependant d'une grande conséquence, & quiconque saura

donner aux chevaux les bons principes pour exécuter avec précision la pesade & la courbette, parviendra sans beaucoup de peine à leur apprendre la croupade, la balotade, la capriole, le pas & le saut.

Pour avoir de bons sauteurs, il faut choisir des chevaux qui soient légers & nerveux, vifs & d'une humeur gaie. Si la nécessité vous contraint de faire un sauteur d'un cheval qui n'aura pas ces qualités, ce sera beaucoup, si vous venez à bout de le faire sauter, en y mettant bien de l'art & de la peine. Une fois qu'il en aura pris l'habitude, il sautera tant que vous voudrez; mais son action dans le saut sera toujours forcée & imparfaite.

Le Duc de Newcastle a bien raison de dire, que la perfection des airs relevés du manege dépend principalement des dispositions que les chevaux ont reçues de la nature, & dont ils usent avec bonne volonté pour satisfaire l'homme.

J'avois un cheval barbe de taille médiocre qui exécutoit tous ces airs relevés dans la dernière perfection, ne restant pas plus long-temps à terre qu'en l'air; de sorte que parmi cent sauteurs, on n'en auroit pas trouvé un qui lui fût égal. Mais cette fin-

guliere souplesse lui venoit de ses dispositions naturelles, étant également fort, adroit & de bonne volonté.

Le pas & le faut est le plus beau des airs du manege, & le plus propre à former l'Écolier qui apprend à monter à cheval. Il lui est plus facile de conserver la belle assiette dans ce mouvement, que dans les sauts irréguliers, qu'il est d'usage de pratiquer entre les piliers, pour donner au Cavalier de la fermeté & de la tenue. J'appelle irréguliers les sauts qui s'exécutent entre les piliers; parce que dans ces sortes de mouvements le cheval ne sauroit user de l'accord & de l'harmonie de ses membres, pour faire un saut bien égal, étant contraint par les piliers qui lui rompent les temps, & qui l'empêchent de prendre une résolution déterminée pour bien achever son saut.

Je ne fais jamais sauter le cheval qu'en liberté: il semble que le cheval montre plus ou moins de courage, selon qu'il voit plus ou moins d'étendue & de liberté dans le lieu où on le soumet à cet exercice. Je fais sauter mon cheval sur la ligne droite; sur la volte en changeant de main; en courbette d'une main à l'autre, & pour finir la reprise, je passe au milieu par une ligne droite,

en lui demandant deux ou trois temps du pas & le saut de ferme-à-ferme.

Les airs du saut sont un ornement du manège. Il faut en user avec prudence pour ne pas exposer l'Ecolier à des accidents fâcheux : à l'égard des chevaux, il faut y procéder avec intelligence & discrétion, pour les dresser de manière qu'ils attirent l'admiration des spectateurs, & qu'ils fassent honneur à l'Écuyer.

Tout cheval qui est employé au saut, se présente de lui-même, tantôt à croupade, tantôt à balotade. Observez celui de ces deux mouvements pour lequel il a naturellement plus de facilité & de penchant, & tenez-y le cheval, vous ferez sûr alors d'une exécution dégagée & agréable.

CHAPITRE DIXIEME.

Quelques Réflexions sur les haras

JE finirai ma description de l'art du manège, en disant un mot des dispositions naturelles des chevaux, & en faisant quelques observations sur les règles que différents Auteurs nous ont données au sujet des haras. Ce qu'ils disent sur le choix du terrain

& de la situation , ne souffre aucune difficulté. Il est également certain que les bonnes qualités de l'étalon & de la jument contribuent à la perfection de la race ; que les défauts passent du pere & de la mere aux enfants ; que le climat communique sa propriété aux animaux , & que les aliments secs & substantiels nourrissent les parties nerveuses , & préservent le cheval d'une surabondance d'humeurs , qui produit quantité d'accidents.

On se plaint de la petitesse des chevaux qui naissent dans les Provinces de France & dans les haras de ce Royaume : on ordonne de ne pas donner une jument plus grande que l'étalon ; & on décide en même-temps que les étalons d'Espagne , les Barbes & les Arabes sont ceux qui engendrent la meilleure espece.

Je conviens que les chevaux orientaux & méridionaux sont certainement les meilleurs pour en tirer la race ; mais pour avoir de grands poulains , il faut leur donner des juments grandes , bien faites & sans défaut. Pourquoi dans les haras d'Autriche voit-on des chevaux d'une grandeur prodigieuse & d'une beauté achevée , engendrés par des étalons Arabes , Barbes ou Espagnols ? pourquoi

trouve-t-on dans le Royaume de Naples de très-grands mulets engendrés par des ânes, dont la grandeur n'excede pas de beaucoup la taille commune de cette espece? C'est que dans ces endroits on choisit de grandes & belles juments.

Tout l'art des haras consiste à choisir des étalons dont l'extérieur soit sans défaut & le caractère sans vice, & de leur donner des juments grandes, bien faites, & qui aient le coffre assez large pour y loger le poulain à son aise. L'étalon ne fait que féconder l'ovaire & animer le fœtus. La jument donne la nourriture & l'accroissement; la grandeur & la force des chevaux dépend donc essentiellement de la grandeur & de la force des juments.

La grandeur des juments, quelque démesurée qu'elle soit, pourvu qu'il n'en résulte aucun défaut dans la proportion, qui fait la belle figure, ne nuit jamais à la race. On se persuadera peut-être qu'on ne pourroit avoir par cette voie des chevaux de taille médiocre, & qu'on n'en tireroit que des chevaux de carrosse; mais l'expérience démontre le contraire. Dans les haras, où l'on n'emploie que les plus grandes juments, on trouve toujours parmi les poulains assez de chevaux de

selle & de chevaux de toute taille pour les différents usages.

Qu'on se borne donc à choisir les plus belles juments; qu'on préfère celles qui sont grandes, fines & à coffre large; qu'on fasse venir de pays chauds les étalons les plus parfaits, sans regarder, ni au prix, ni à la grandeur, & employant toute son attention à la perfection de leur structure & aux qualités de leur humeur, on aura certainement des chevaux excellents, sans défaut & sans vice.

C'est une erreur de croire que les bonnes qualités de la jument peuvent corriger les défauts de l'étalon. On s'imagine, par exemple, que si un étalon est trop fin, & qu'il soit donné à une jument forte, il naîtra de ce mélange un poulain qui tenant des deux, aura la juste proportion de force & de finesse. Cette expérience pourra réussir dans certains cas, qui ne sont pas communs; mais il est incontestable que la jument, par l'influence de ses bonnes qualités, ne sauroit remédier aux autres défauts de l'étalon, tels que la mauvaise proportion des parties du corps, les parties défectueuses, l'humeur & le caractère vicieux. Tout cela se communique au poulain, quelque parfaite que soit la jument.

La nature opere dans un secret impénétrable, & ne nous permet pas d'approfondir le mystere de ses opérations. L'expérience nous découvre quelques effets, mais trop peu pour établir des regles infailibles. Cependant il est plus simple & plus vraisemblable de penser que la bonne semence engendre le bon fruit, & que l'étendue du vase contribue à la grandeur du volume.

VRAIE MÉTHODE

Pour l'Embouchure des chevaux.

L'Art de monter à cheval, quelque sublime qu'il puisse être dans ses principes, sera toujours bien imparfait dans l'exécution, s'il n'est pas accompagné de la vraie méthode d'emboucher les chevaux.

Il ne faut pas croire que le fer forgé en mors suffit pour brider le cheval, pour le tenir & l'arrêter dans la course, & pour le mener de tous côtés selon la volonté du Cavalier. Il s'agit d'emboucher le cheval de maniere que le mors ne le gêne point, qu'il ne contraigne pas une partie de la bouche plus que l'autre : sans quoi le mors lui causera des douleurs & lui offensera la bouche.

Cette incommodité détruira la bonne volonté du cheval ; elle l'impatientera, & elle est capable de le mettre au désespoir.

Il arrive souvent que des personnes imaginent une bride de leur invention. Elles lui donnent une forme qui paroît assez commode, à cause que les branches en sont légères, courtes & agréablement dessinées. Le hasard veut que ce mors appliqué à un cheval peu sensible, produise un effet convenable : ce succès fortuit éblouit les esprits foibles, & leur persuade la bonté de l'invention. Ils la communiquent à toutes les personnes de leur connoissance ; ils en font des éloges emphatiques comme du meilleur mors qu'on ait jamais vu : & voilà une bride à la mode, dont généralement tous les chevaux doivent être bridés. Les chevaux auront beau s'y opposer ; on les y assujettira à force de châtiment, comme si toutes les bouches des chevaux étoient égales, ou comme si l'on pouvoit déranger leur configuration selon le caprice des modes.

Certains Écuyers présomptueux font provision d'une quantité de mors différents dont ils remplissent un magasin. S'il s'agit d'emboucher un cheval de prix, ils les essaient l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient

trouvé celui qui paroît le plus convenable à leur idée. Ils pourront réussir par cette voie ; mais ce ne sera qu'un effet du hasard, & ils ne seront point en état de rendre raison, ni du bon effet du mors qu'ils choisissent, ni du mauvais effet de ceux qu'ils rejettent.

Les anciens se sont appliqués à inventer toutes sortes de mors ; nous en trouvons la description dans beaucoup de Livres : ce sont des machines monstrueuses, dont l'effet devoit être terrible. Il nous paroît très-difficile qu'on puisse trouver dans la bouche des chevaux assez d'espace pour y loger la quantité d'instrumens violents dont les mors d'autrefois étoient composés. On diroit que ces anciens n'avoient d'autre vue que de se rendre maîtres de l'animal à quelque prix que ce fût, sans s'attacher aux moyens doux qui ne nous manquent pas, de vaincre & de dompter les naturels les plus féroces.

Il y a des modernes qui condamnent cette pratique des anciens, par la seule raison que tant de fer entassé dans la bouche du cheval devoit lui ôter la respiration ; mais cette critique ne prouve que leur foible connoissance : le cheval respire par les nazeaux, & pas du tout par la bouche. Pour s'en convaincre, il suffit de faire attention aux chevaux

de course & de chasse , qui n'ouvrent jamais la bouche dans les mouvements les plus violents.

Je ne perdrai point le temps à réfuter l'opinion d'une infinité de gens prévenus en faveur des mors qu'ils ont inventés. Je dirai seulement qu'il faut des regles établies sur la connoissance physique des chevaux pour les bien emboucher ; qu'il faut faire en sorte de ne pas leur rendre le mors odieux , & que les branches qui le dirigent ne leur ôtent pas le bon mouvement des jambes.

Tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere , & qui nous ont donné des mors de leur invention , ont parlé de leur effet ; mais sans dire aucune raison qui démontre cet effet : de sorte que l'embouchure est devenue une affaire d'opinion ; & chacun y procédant sans principe , les erreurs se sont multipliées à l'infini.

Je vais prendre une route plus certaine. Je donnerai d'abord une connoissance exacte de la bouche des chevaux & des variations qui s'y rencontrent. Delà je tirerai les regles de l'embouchure ; & ces regles étant établies sur des principes incontestables , on fera sûr ; en les suivant , de ne pas s'égarer.

ARTICLE PREMIER.

De la bouche des chevaux, & des diversités qui s'y rencontrent.

DEux choses sont à considérer dans la bouche des chevaux; ses parties intérieures & ses parties extérieures: les parties intérieures sont, la langue, le canal, dans lequel la langue doit se coucher, les crochets, les barres & le dedans des levres. Les extérieures sont les os de la ganache, le canal entre les os de la ganache, la fente de la bouche ou les commissures des levres, le dehors des levres & la barbe.

La vue qu'on doit se proposer dans l'embouchure du cheval, doit être de trouver un mors, qui soit tellement ajusté aux parties intérieures de la bouche, qu'il n'en contraigne pas l'une plus que l'autre; & si les circonstances demandent qu'il agisse plus sensiblement sur quelque'une de ces parties, il faut avoir une connoissance exacte de cet organe, pour faire la charge plus ou moins forte selon le besoin, & pour ne jamais l'exagérer sans nécessité.

Lorsque les parties intérieures de la bouche sont également sensibles, le mors le plus

convenable fera celui qui touchera également toutes les parties sans les comprimer. Il aura plus de douceur & plus de propriété que, si appuyant davantage sur quelque-une de ces parties, il étoit dans le cas de l'offenser. Il faut donc commencer par l'inspection de la bouche, pour distinguer les parties qui sont plus sensibles, de celles qui le sont moins.

Les parties sensibles sont les barres & la barbe. Celles qui ont moins de sentiment, sont la langue & les levres.

Il y a des degrés dans la sensibilité des parties, & elle diffère du plus au moins. Les barres élevées, tranchantes & décharnées, la barbe maigre & aiguë, dénotent une sensibilité extrême. La sensibilité diminue à proportion que les barres sont basses, rondes & chargées de chair, & que la barbe est épaisse & charnue. La langue & les levres sont indolentes relativement aux autres parties.

Si vous observez que votre cheval ait les barres élevées, maigres & tranchantes, la langue mince & le canal assez creux pour l'y coucher commodément, donnez-lui un mors brisé qui soit égal, & qui ne laisse à la langue aucune liberté. On appelle cette espèce de mors *Canon simple*. Il appuie égale-

ment sur la langue & sur les barres. Il faut que le fer ait plus de grosseur à ses deux extrémités, qu'on appelle *Fonceaux*, afin qu'il charge les levres, & qu'il soulage d'autant les autres parties de la bouche. Avec cette attention, vous le rendrez doux & agréable. Le cheval le recevra avec facilité, & il fera connoître en le mâchant, qu'il n'a aucune peine de s'y assujettir. La raison en est; que les parties intérieures de la bouche sont également chargées, & qu'aucune n'est gênée & offensée, les levres par leur peu de sensibilité ayant la force de soutenir le mors, pour qu'il ne fasse pas trop d'effet sur les barres, & pour empêcher qu'il n'y appuie au point de causer des douleurs.

Je parlerai des branches dans le Chapitre suivant, & de l'effet qu'elles font sur le mors. L'article des gourmettes sera également traité à part avec toutes les parties qui composent la bride. Continuons, en attendant, d'expliquer tout ce qui concerne l'ajustement du mors.

Vous comprenez aisément que le cheval cherche à n'être gêné & contraint dans la bouche, que le moins qu'il est possible. Si vous pouvez l'assujettir par des moyens doux qui ne l'impatientent pas, pourquoi recou-

rir à des moyens violents qui lui altèrent l'humeur, & l'exposent à s'irriter contre son homme?

Les chevaux ne naissent point durs de bouche. Ceux qui sont devenus les plus durs, sont précisément ceux qui avoient reçu de la nature une bouche plus délicate & plus sensible, & qui par l'ignorance des Ecuyers & par l'embouchure défectueuse, ont été réduits à la mauvaise bouche.

Votre cheval a-t-il les barres sensibles, la langue épaisse & le canal point assez creux pour l'y coucher commodément, donnez un peu de vuide au milieu du mors, afin de laisser à la langue un peu de liberté, de manière que le mors appuie sur la langue & sur les barres en même-temps, sans qu'il en résulte aucune gêne. Le canon droit, ajusté à un cheval qui a la bouche ainsi configurée, ôteroit à la langue sa liberté, le mors porteroit uniquement sur la langue, qui est la partie la plus insensible, la bouche seroit gênée, & le mors n'exciteroit aucun sentiment, le cheval peseroit à la main, & résisteroit à l'obéissance.

Les barres plates, arrondies & charnues exigent un canon montant, parce que ces sortes de barres étant peu sensibles, ne peu-

vent acquérir de sentiment que par l'appui du mors qui les comprime. Le mors à canon montant ne porte pas directement sur le plat des barres; il n'y feroit pas l'effet nécessaire, à cause de la chair dont l'os est couvert. Il touche leurs bords extérieurs qui sont un peu tranchants, & il donne de la liberté à la langue. Cependant, pour ne pas trop charger les barres par l'ajustement de ce mors, vous laisserez de l'épaisseur au fer aux extrémités des *Fonceaux*, afin de charger en même-temps les levres qui aident à soulager les autres parties de la bouche.

Quiconque s'applique sérieusement à la science de l'embouchure, en observant la structure des parties de la bouche qui doivent donner le modèle du mors, rencontrera parmi les chevaux de grandes diversités.

Les bouches trop fendues ou qui le sont trop peu, sont difficiles à bien brider. Vous laisserez au mors le fer plus gras, lorsque la bouche sera beaucoup fendue, & lorsqu'elle le sera peu, vous ferez le mors plus maigre.

La bouche beaucoup fendue demande beaucoup de fer, afin d'empêcher que le cheval ne *boive la bride*; c'est-à-dire, qu'il ne retire le mors avec la langue, & qu'il ne

l'ôte de l'endroit où il doit faire son effet. On peut, à la vérité, prévenir cet inconvénient par la gourmette bien ajustée, pour tenir le mors en respect.

Le mors maigre de fer qu'on ajuste à la bouche peu fendue, fait un excellent effet, quoi qu'en puissent dire la plupart des Auteurs de l'embouchure, qui prétendent que la finesse du mors offense la bouche, & que son épaisseur convient mieux au cheval. Il est physiquement certain que le fer du mors opere plus de sensibilité, à proportion qu'il a plus de finesse. Or, quel effet puis-je espérer d'un mors gras que j'ajusterai à une bouche délicate, dont la fente ne s'étend qu'un peu au-dessus des crochets? Le mors se placera tout près de cette partie, ne pouvant l'attacher plus haut sans froncer les lèvres à à leur *commiffure*; ce qui feroit l'effet le plus absurde & le plus détestable.

La bouche petite & peu fendue exige un mors proportionné & délicat, pour ne pas déranger sa beauté; mais comme le peu de fer pourroit lui être désagréable, parce que les chevaux qui ont la bouche ainsi faite, ont ordinairement les barres fines & sensibles, j'emploie un canon simple & droit qui appuie beaucoup sur la langue, & je

dirige les branches sur les voies les plus douces & les moins hardies.

Il y a des chevaux qui au-dedans des levres ont une espece de carnosité détachée, que les levres dirigent à leur gré. Le cheval s'en sert pour s'armer contre le mors, en plaçant cette carnosité entre le fer & les barres, afin d'empêcher l'effet du mors sur les gencives. Dans ce cas, vous ordonnerez un mors un peu plus large que la bouche, afin que par son mouvement il écarte les levres, & leur ôte le moyen de se servir de cette carnosité intérieure pour s'armer contre le mors.

Les chevaux se défendent du mors lorsqu'il leur cause des douleurs. Les chevaux les plus sensibles sont ordinairement les plus fougueux : dès que le mors les tourmente, ils poussent en avant dans l'idée d'éviter les douleurs, qu'ils prennent pour un châtiement, ne connoissant point encore le mouvement & l'appui du mors. Plus ils avancent, plus ils sont retenus par une main indiscrete ; ce qui rend la compression des barres plus forte, & augmente le mal au lieu d'y remédier. A la fin ils se mettent en ardeur & en fougue ; ils l'emportent sur les forces du Cavalier ; les barres comprimées

s'endorment, & le cheval devient mauvais de bouche.

Tout cheval qui secoue de la tête, annonce l'incommodité qu'il souffre de l'embouchure. Il faut visiter la bouche, & réparer dans l'ajustement du mors ce qui peche contre la régularité. Il y a des chevaux qui persistent dans l'habitude de secouer de la tête, quoiqu'on ait corrigé l'embouchure, & qu'on la leur ait rendue commode. Alors la main seule peut corriger ce vice, & non la *martingale*, qu'on suppose faussement être le remède à ce mal.

Je joins ici cinq mors différents qui suffisent pour emboucher toutes sortes de chevaux, & qui, par le secours de leurs branches convenablement dirigées, feront l'effet que vous desirez. Je dois vous avertir qu'il ne faut point vous servir de mors entiers, à moins que ce ne soit pour un cheval qui ait le vice de prendre les branches du mors avec les dents ou avec les levres pour s'en défendre; ou bien, pour des chevaux qui s'opposent à l'appui & qui pesent à la main. Le mors entier n'ayant pas de jeu dans la bouche, ne sera pas si aisé à badiner; il sera plus ferme sur les parties de la bouche, & les tiendra en respect.

Vous pourrez augmenter ou diminuer l'élévation au milieu du mors, selon que vous observerez plus d'épaisseur dans la langue & moins de creux dans le canal où elle doit se loger. C'est une erreur de croire que cette élévation puisse offenser ou chatouiller le palais. Cette élévation est dirigée par les branches vers la racine de la langue, & point du tout vers le palais. Elle ne le touchera jamais, à moins que les branches ne trébuchent, ce qui seroit un défaut considérable; il ne peut provenir que de la gourmette trop lâche, ou de l'œil du banquet trop bas.

I. Le canon simple qui se place également dans la bouche du cheval, est le plus doux & le plus propre pour les jeunes chevaux. (1) Il porte beaucoup sur la langue, quelque mince qu'elle soit, & quelque facilité qu'elle ait pour se loger commodément dans son canal. Delà vient qu'il ménage les barres infiniment sensibles dans les chevaux qui n'ont pas encore la connoissance de l'appui. Le cheval ne souffre aucune incommodité du simple canon. Il s'habitue insensiblement à cette embouchure; il en vient par degrés à connoître son mouvement, & à y prendre de l'appui.

(1) Voyez Plaque, N^o. 11.

II. Dès que vous observez que le cheval appuie trop sur le simple canon, & qu'il pèse à la main, quoiqu'il obéisse & qu'il aille du côté où on le mene, donnez-lui le canon à demi-liberté de langue, lequel touchera les barres, & empêchera qu'il ne pèse à la main.

III. Le canon montant est un mors assez hardi, qu'on ne doit ajuster qu'aux chevaux qui ont la langue épaisse & les barres basses & charnues. Il porte sur les bords extérieurs des barres, qui sont plus tranchantes & par conséquent plus sensibles. C'est pour cela qu'il ne faut pas en user pour les jeunes chevaux, & pour tous ceux qui ont les barres élevées, tranchantes & maigres. Il leur causeroit des douleurs qui diminueroient leur obéissance, quoique la grosseur du fer à l'extrémité des *fonceaux*, en portant sur les levres, remédie à la rigueur de ce mors en partie; elle ne suffiroit pas pour soulager l'extrême délicatesse des barres.

IV. Le mors à demi-col de cygne convient pareillement aux chevaux qui ont la langue épaisse & les barres peu sensibles. Mais il n'est pas aussi efficace que le précédent, parce que son canon ne va pas en montant, & qu'il se place tout droit sur les barres, & non sur leurs bords extérieurs.

V. Le mors à gorge de pigeon est fait pour les chevaux qui ont la bouche dure & gâtée. Il donne liberté entière à la langue ; il porte directement sur les barres ; il empêche que le cheval n'agisse avec la langue ou avec les lèvres pour s'armer contre le fer. Ce mors, si les branches en sont bien dirigées, est suffisant pour assujettir tout cheval, quelque rebelle qu'il soit ; & pourvu qu'on sache s'en servir, il aura la propriété de rafraîchir, de raccommo^der même la bouche dure & les barres endormies.

Comme les mors doivent être gouvernés par les branches dont ils reçoivent la force nécessaire pour agir sur la bouche du cheval, il faut être au fait des parties qui les composent, connoître la fonction de chaque pièce en particulier, pour les adapter avec la précision convenable à l'effet qu'on se propose.

Je vais entrer dans le détail des branches ; & j'en donnerai une explication assez ample pour l'instruction de ceux qui veulent savoir emboucher méthodiquement leurs chevaux & leur ménager la bouche.

ARTICLE SECOND.

Des Branches, & de leurs fonctions.

CHaque Nation se flatte de posséder la meilleure méthode pour brider les chevaux. Cependant les différentes méthodes ne sont, la plupart, qu'une routine usitée depuis bien des siècles, & qu'on a reçue par tradition des premiers hommes de cheval. Ils l'avoient peut-être employée pour des raisons de commodité particulière que nous ignorons, & on y tient encore par préjugé & par habitude.

Les Italiens n'ont pu renoncer jusqu'à présent à leurs branches de *Connétable* & à la *Pignatelli*. Ils ont diminué, à la vérité, de leur prodigieuse grandeur & de la charge insupportable de mors; mais ils veulent toujours en conserver la forme, avec celle de tous les engencements qui composent la bride.

Les branches des mors doivent être différentes, selon que le corps du cheval est bien ou mal proportionné; sur quoi il y a bien des observations à faire. Il y a des chevaux qui ont la tête belle & bien proportionnée au reste du corps; la bouche petite

& médiocrement fendue, le dedans de la bouche délicat & sensible, les os de la ganache maigres, plats & bien entre-vuidés, le col de cygne, & qui sont plantés de même hauteur sur les jambes de devant que sur celles de derrière. Ce sont les chevaux les plus parfaits, & les plus aisés à être bien bridés par les mors & les branches les plus simples.

D'autres chevaux ont l'encolure de cerf, & demandent une embouchure différente. Les uns ont l'encolure de coup de hache, qu'on nomme encolure fausse; les autres sont plus bas du devant que du derrière; ceux-ci ont la croupe moins élevée que le garrot; ceux-là ont le corps long; d'autres l'ont ramassé & bien pris; une infinité de conformations différentes enfin, dont les chevaux sont différemment doués, exige des observations particulières à l'égard des branches, qui relativement à la construction & à la figure du cheval pour lequel elles sont destinées, doivent donner au mors le mouvement & la force proportionnée à celle du mécanisme du corps du cheval. Un détail de ces observations & une description de toute leur étendue relative à la composition mécanique des parties du corps de l'animal, nous meneroit trop loin, & nous

obligeroit d'excéder les bornes que nous nous sommes proposés de garder dans ce petit Ouvrage.

L'explication que je vais donner de mes branches, prouvera l'attention que j'ai eue de les rendre propres à opérer leur effet dans tous les cas qui peuvent se présenter.

Observez d'abord que les branches agissent avec plus ou moins de force, selon que leurs parties sont plus ou moins éloignées de l'ame du mors marqué a (1).

L'œil du banquet, le coude & le touret dirigés sur la ligne 3, feront l'effet du mors le plus rude: si ces parties sont dirigées sur les lignes 1 & 2, l'effet sera beaucoup plus doux.

Les parties des branches qui sont au-dessous du banquet & du mors, élèveront la tête du cheval d'autant plus, qu'elles seront plus rapprochées de la main du Cavalier; & plus elles s'en éloignent, plus elles ramèneront la bouche du cheval.

Je prouverai la vérité de ces deux observations par des raisons de mécanique qu'on ne peut révoquer en doute.

Toute force mouvante produit d'autant

(1) Voyez Planche IV.

plus d'effet, qu'il y a plus de distance entre elle & le point d'appui. C'est un principe reconnu en mécanique, & qu'on voudroit en vain contester. Or l'ame du mors marquée a, est le véritable point d'appui de la bride. Donc l'œil du banquet, le coude & le touret dirigés sur la ligne 3, étant plus éloignés de l'ame du mors, produiront un effet plus rude, & leur direction sur les lignes 1 & 2 les rapprochant de l'ame du mors, produira un effet plus doux. Ce raisonnement simple démontre la vérité de la première observation.

Etablissôns avec la même évidence la certitude de la seconde. (1) Attachez à un filet un morceau de fer a a, ou de toute autre matière pesante ; vous le placerez sur un plan horizontal c c c c, & vous le tirerez à vous vers le point B. Il est certain que votre morceau de fer rampera sur le plan, jusqu'à ce qu'il soit près du point B, éloigné de C autant que votre main en est éloignée elle-même. Le morceau de fer parvenu au point C, cessera de ramper, & prendra la direction oblique de la ligne inclinée B, qui fait la base du triangle A. C. B. parce que le filet

(1) Voyez Fig. A.

qui le tire , devenant successivement plus court , & abrégeant de plus en plus le côté horizontal du triangle , le contraindra de se rapprocher par degré de la ligne perpendiculaire. Cette expérience , appliquée à l'ajustement des branches du mors , démontre la vérité de la seconde observation.

Le cheval désigné dans la Planche IV a le col long. Les branches sont très-éloignées de la main , puisque le touret est au point 2 , & c'est ce qui ramene le cheval. Si au contraire le cheval avoit le col court , & si les rênes attachées au touret , suivoient la ligne inclinée bb ; le coude de la branche étant d'ailleurs beaucoup dirigé vers la main , toute la direction de cette bride leveroit la tête du cheval , & lui feroit porter le nez au vent.

Il est nécessaire de ne pas perdre de vue ces observations ; & ce n'est qu'en s'y conformant , qu'on parviendra à emboucher le cheval avec justesse. Le haut de la tête du cheval , le bas des branches & la main du Cavalier formant le triangle A. B. C. selon que vous abrégerez ou que vous allongerez la ligne C. B. de ce triangle ; votre cheval lever la tête ou la ramenera ; vous ferez donc le maître de la lui faire porter dans la situation que vous voudrez.

Tout

Tout ce que je viens de dire, n'est relatif qu'à l'encolure du cheval. Si toutes les autres parties du corps répondent à sa beauté, il n'y a rien de plus à faire que de l'emboucher de la façon qu'il se présente, & d'accompagner l'embouchure d'une main savante & discrète. Voici un cheval (Planche III) dont la proportion de toutes les parties de son corps est susceptible d'une embouchure légère & commode.

Le cheval qui a l'encolure de cerf ou renversée, demande des branches bien courtes & le coude beaucoup dirigé en arrière, afin d'obliger l'animal à lever la tête : n'oubliez pas que les coudes des branches ont la vertu de lever la tête, & leurs jarrets celle de la baisser & de la ramener, par le principe de distance plus ou moins éloignée de la main du Cavalier.

Faites la répartition de l'encolure du cheval sur les lignes du triangle 1, 2, 3, elles régleront infailliblement la direction des branches & de leurs parties. Si le cheval s'arme, les coudes des branches doivent être hardiment dirigés en arrière, pour lui élever la tête. S'il porte le nez au vent, il faut que les jarrets des branches avancent sur la ligne 3 pour lui ramener la bouche. De cette façon,

l'encolure du cheval & la direction de sa bride feront toujours l'effet du triangle 1, 2, 3 marqué dans la Figure IV.

Il en est de même du cheval qui a l'encolure de hache, & de celui qui a l'encolure fausse. Quoique l'un & l'autre ne méritent pas qu'on mette beaucoup de soin à les brider, cependant on les embouchera régulièrement, en s'y prenant selon la méthode que je viens d'établir.

Le cheval qui est plus bas des pieds de devant que de ceux de derrière, demande une attention particulière, & qui ne se borne pas uniquement au soin de lui placer la tête. Ces sortes de chevaux sont rarement assis sur leurs hanches; ils sentent la surcharge du poids, que la croupe rejette sur les épaules; ils se défient de leurs jambes de devant, & cherchent le soutien du mors. De là vient qu'ils pèsent à la main, & qu'ils ont ordinairement la bouche mauvaise.

Aux chevaux de cette espèce, vous dirigerez les branches sur les lignes les plus ardues, pour que l'effet soit capable de les mettre sur les hanches & d'alléger le devant : les branches sur la ligne 1 ont l'effet le plus doux; celles sur la ligne 2 sont un peu plus

hardies, & celles sur la ligne 3 sont les plus vigoureuses.

Quoique la direction des branches soit faite sur les lignes dont l'effet sera le plus hardi, & qui contraindra le cheval à se mettre sur la croupe; cette direction ne donnera rien d'incommode au mors, dès qu'il sera ajusté conformément à toutes les parties intérieures de la bouche du cheval; & en cas que ces parties d'un cheval comme celui que je viens de décrire, eussent toute la sensibilité possible, (ce qui se rencontre rarement dans cette espece de chevaux,) on n'auroit alors qu'à ajuster le mors de façon qu'il appuie plus sur la langue que sur les barres, donnant un canon tout droit sans ouverture à son milieu, & assez gros aux extrémités vers les *fonceaux*, pour qu'il appuie sur les levres. Ce mors adoucira sur les barres la violence que les branches hardiment dirigées opéreront sur toute la machine du cheval.

Il y a des chevaux qui sont plus bas de derrière que de devant: ordinairement leur encolure est très-belle, & les proportions de leurs corps dénotent trop peu de force de l'arrière-main. Il sera aisé de les emboucher pour bien placer le devant. Mais vous aurez de la peine à les assurer de la croupe, parce

que le moindre mouvement qui provient d'un effet hardi de la bride, est capable de leur serrer la croupe & de les mettre en désordre.

Ces fortes de chevaux sont légers de devant, & très-prompts à le lever en l'air. Si dans le moment que le cheval se lève du devant, il se sent contraint par la bride, la croupe manquant de force pour secourir le devant, infailliblement le cheval se renversera & tombera sur le dos.

Pour prévenir cet inconvénient, il faut éviter les branches, dont la direction est fêverre. Tenez-vous aux branches droites & courtes. Elles paroissent avoir été inventées tout exprès pour cette espèce de chevaux.

Les chevaux qui ont le corsage long, répugnent à s'asseoir sur les hanches. Ils ont ordinairement le dos bas, ce qu'on appelle être ensellé; & le préjugé commun en augure peu de force. L'expérience ne m'a pas fait connoître beaucoup de ces chevaux qui fussent légers & agréables à la main; je les bride en dirigeant les branches selon le degré d'ardeur qui leur convient.

A l'égard du banquet & de son œil, il faut observer que la proportion différente de cette partie influe sur l'action du mors plus ou

moins violente. La partie supérieure augmente ou diminue l'effet des parties inférieures des branches.

Si l'œil du banquet est haut, il résiste au mouvement des branches & les tient droites; de sorte qu'en tirant le bas des branches, le mors qui est entre deux; fait une impression plus forte sur la bouche, que si l'une des deux parties cédoit au mouvement qu'on lui imprime. Si au contraire le banquet & son œil sont bas, ils cedent au mouvement des branches, & le mors n'a aucun effet. Le mors trébuche, l'œil du banquet s'avance, le touret des branches s'approche du col du cheval, le mors tourne dans la bouche, & le cheval s'arme contre le mors.

L'œil du banquet haut sur la ligne 3 & la branche courte, font l'effet le plus rude : l'œil du banquet bas sur la ligne 1 & la branche longue sur la ligne 3, font trébucher le mors : l'œil sur la ligne 2. & le touret sur la ligne 2, font l'effet le plus juste & le plus doux.

Les buades Angloises gênent le cheval de tout côté. Elles lui causent des douleurs sur les barres; elles lui forcent les levres & lui contraignent la langue; elles trébuchent à cause de la petitesse du banquet & de la disposition de son œil. Le cheval ouvre la bou-

che, & met la langue par-dessus le mors. En un mot ce mors a tous les défauts que l'embouchure peut avoir, & n'a aucun avantage pour assouplir le cheval, ni pour le rendre présentable.

Avant que de parler des gourmettes, je me permettrai de dire quelque chose des courbes des branches & de leur différente direction. Nous comparons l'effet de la branche sur son mors avec celui du levier sur son point d'appui. La force plus ou moins grande de l'un & de l'autre, consiste dans la distance du point mouvant plus ou moins éloigné du point d'appui; & la forme des branches de ces deux machines, dirigée sur la ligne droite ou courbée, ne change rien de l'effet que nous venons d'annoncer. Il seroit donc inutile de surcharger de fer les brides, & conséquemment la bouche du cheval, par la courbure qu'on donne aux branches, puisque celles dont la direction est toute droite, operent le même effet que sont les branches courbées. Cependant une expérience très-longue & fréquente m'a prouvé la variété des effets des branches différemment courbées, non pas à l'égard des forces relatives à la distance du point mouvant sur son centre, parce que la direction des unes & des autres

ne laisse entre elles, comme je l'ai déjà dit, aucune différence d'agir de la même puissance; mais la courbure donnée à la branche d'un mors, paroît lui communiquer au surplus un mouvement qui dispose le cheval à ranger sa tête & le col suivant la direction de la courbure employée à la branche.

Une bascule de puits, par exemple, ou celle d'une autre machine à tourner, dispose par sa direction circulaire qui lui fournit une espèce de chute, le bras de celui qui tourne à faire ou à lui faciliter au moins un mouvement conforme avec la figure de la bascule; ce qu'il n'exécutoit pas de la même disposition, si la bascule étoit dirigée sur la ligne droite: il est donc probable, constaté même par l'expérience, que les courbures des branches dirigées de différent sens, disposent le cheval à ranger sa tête & le col suivant le mouvement que les branches operent sur le mors, & que cette observation mettra le Cavalier à portée de brider son cheval avec intelligence & avec profit.

On s'en persuadera avec plus de confiance, lorsqu'on fera attention au mouvement des branches qui suit évidemment le sens de la direction des courbes. Quant au différent effet des branches courbées différemment diri-

gées qui doivent disposer le cheval à porter la tête & le col tantôt plus haut ou plus bas, & tantôt à les ramener dans une situation convenable; je renverrai le Lecteur à la Planché IV & à son explication du triangle, pag. 90 & 91, où il pourra, par les principes physiques & mécaniques, acquérir des lumières suffisantes pour pénétrer dans cette connoissance. Ceux qui ne desirent d'emboucher leurs chevaux que par une bride, capable de les tenir & de les tourner sans réflexion sur la bonne grace avec laquelle tout cheval méthodiquement embouché se présente dans toutes ses actions; ceux-là, dis-je, pourront toujours conserver l'habitude de ne point se fatiguer l'esprit par trop étudier les regles mécaniques, & ils pourront employer toutes sortes de branches aux brides de leur imagination.

ARTICLE TROISIEME.

Des Gourmettes, & de leurs fonctions.

LA gourmette est une chaîne composée de plusieurs mailles, dont celles des extrémités sont beaucoup plus petites que celles du milieu. Cette chaîne attachée au mors, le

tient en une espèce d'équilibre, & lui donne la facilité d'agir sur la bouche du cheval.

On fait des gourmettes de différentes sortes. Celles que je préfère aux autres, sont la gourmette commune marquée (1) & la gourmette à mailles doubles entrelacées (2). Cette dernière est plus fixe, & fait plus d'effet sur un cheval qui a la barbe relevée & tranchante.

Il faut faire beaucoup d'attention à la barbe des chevaux, quand on veut bien les emboucher. Il y en a qui ont la barbe si maigre, si relevée & si sensible, que pour peu que le fer la touche, il leur cause de vives douleurs. J'ai été souvent obligé de me servir d'un morceau de cuir en guise de gourmette, parce que l'extrême sensibilité du cheval ne permettoit pas qu'on lui mît une gourmette vraie, quoiqu'on l'eût choisie des plus douces & des plus plates. J'ai accoutumé insensiblement ces chevaux sensibles à s'appuyer sur le mors, en leur appliquant une gourmette très-douce enveloppée dans une peau bien souple. Ce ménagement a produit l'effet que je desirois. Peu après j'ai découvert le fer en ôtant la peau, & le cheval s'est fait à la gourmette.

(1) Fig. 1.

(2) Fig. 2.

Si la barbe est sèche & tranchante, & si la tête du cheval n'est pas chargée de ganache, servez-vous de la gourmette à doubles mailles entrelacées. Cette espèce de gourmette ne monte pas hors de sa place : elle est douce, & le cheval y prend aisément son appui.

Il y a une autre sorte de gourmette fort commune, dont on ne se sert point à cause de son ancienneté, qui fait pourtant un très-bon effet, lorsqu'on l'emploie à propos & à l'égard d'un cheval dont la barbe exige une gourmette qui ne monte pas au-dessus de sa place. Celle marquée (1), dont les mailles sont en forme de noisettes, convient à une barbe ronde & charnue, & elle sera fort utile pour une barbe maigre & tranchante, quand elle sera appliquée, la partie plate à la barbe, & celle en forme de noisettes en dehors. Les gourmettes de cette façon maintiennent la barbe & la bouche en bon état : elles paroissent rudes & malfaisantes ; leur effet est pourtant très-modéré. Je ne sais pas pourquoi l'on a renoncé à leur usage. L'ancienneté des inventions n'est pas un motif de les rejeter, dès qu'elles sont utiles. Ne se sert-on pas encore tous les jours de vieilles

(1) Fig. 3,

pièces, comme de boulets à melon, de poires & de plusieurs instruments anciens, pour inventer de nouveaux mors, & emboucher les chevaux à la mode?

La gourmette marquée (1) est d'un usage général chez les François, quoique son effet ne puisse pas être le même à l'égard des chevaux dont la bouche est différemment configurée. Elle a même un défaut très-essentiel; c'est que ses mailles étant serrées inégalement, doivent faire la compression plus aiguë. Si l'on me donne de bonnes raisons pour me prouver l'utilité de ces gourmettes, je m'y rendrai. Mais en attendant, j'observerai que le volume d'une chaîne si grossière ôte à la bouche du cheval une partie de sa beauté, & charge la tête d'un poids dont la moitié est superflue.

En un mot, il est absurde d'inventer des mors & des brides de caprice, sans avoir égard à la structure de la bouche & à l'arrangement de ses parties. C'est comme si un cordonnier faisoit une forme de soulier proprement taillée, & qu'il voulût l'approprier à toutes sortes de pieds. Je ne puis approuver la forme que sur la connoissance du pied qui doit être chaussé.

(1) Fig. 4.

Non content de causer au cheval par un mors sans proportion des douleurs qui l'inquietent & qui le désespèrent, on a recours au caveçon, pour serrer la bouche de ce pauvre animal avec violence au-dessus du mors. On le force à obéir en lui prodiguant les châtimens, sans faire aucune attention aux suites de l'état douloureux où on le met. On parvient enfin, ou à le rendre colere, ou à lui perdre la bouche & à l'avilir.

Ces abus sont certainement de conséquence. Je crois en avoir suffisamment manifesté le désordre, & j'espère que les Ecuyers intelligents & sensés me sauront gré de les leur avoir fait connoître.

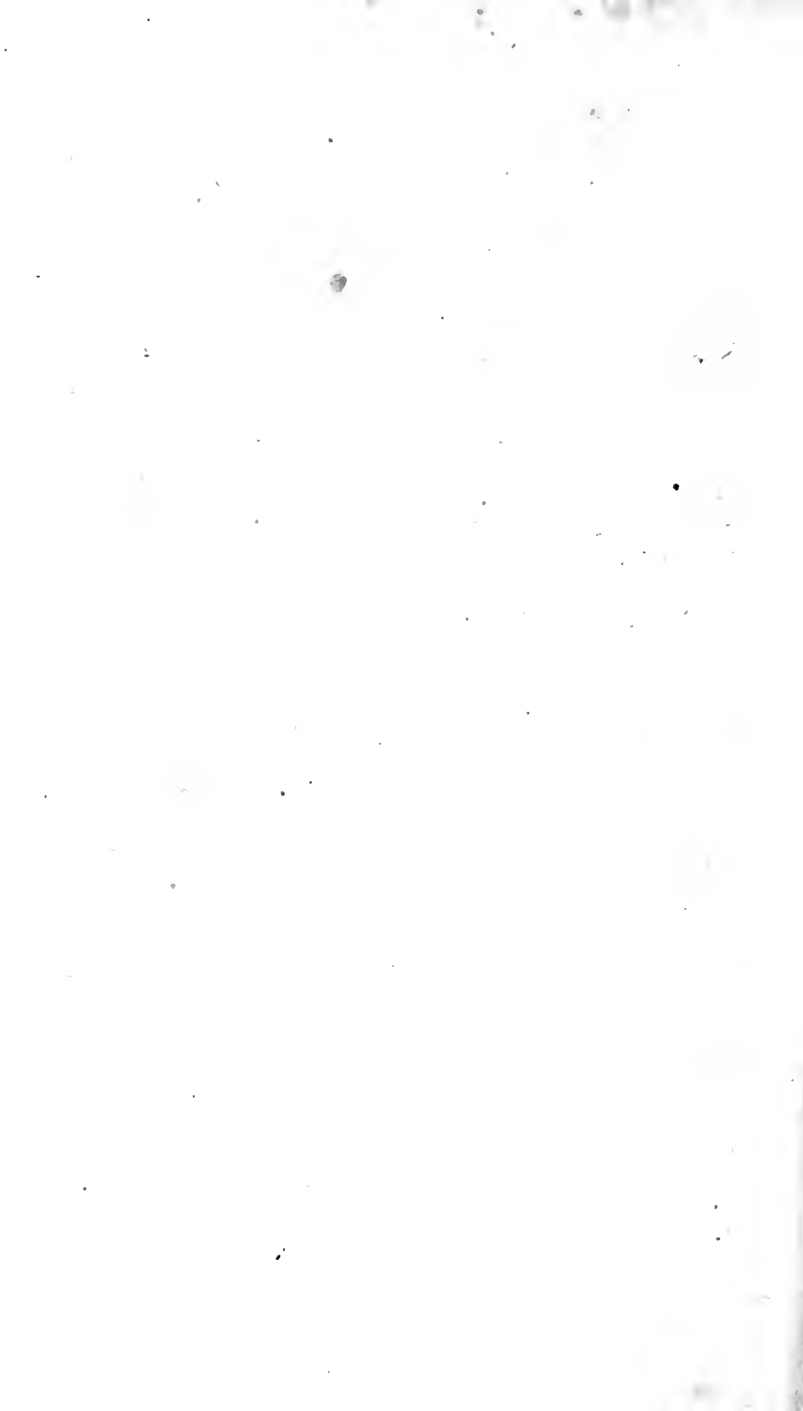


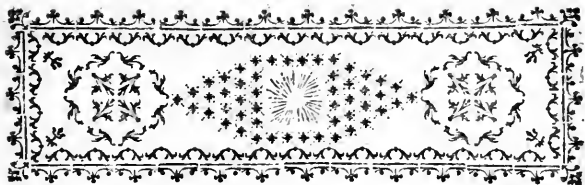
CONNOISSANCE

A B R É G É E

*Des principales maladies des Che-
vaux, & du traitement qui leur
est propre.*

SECONDE PARTIE.





INTRODUCTION.

J'AI cherché, avec toute l'ardeur imaginable, à pénétrer les causes des maladies auxquelles les chevaux se trouvent sujets, & à découvrir les remèdes qui peuvent procurer leur guérison. J'ai été autrefois la dupe comme bien d'autres de la charlatanerie des Maréchaux. Je leur croyois beaucoup de science, parce que je les voyois décider avec hardiesse, & prononcer leur arrêt d'un ton assuré. Mais à mesure que l'âge & l'expérience m'ont rendu plus attentif à ne céder qu'au seul empire de la raison, j'ai reconnu que leur pratique n'étoit qu'une routine aveugle qui se transmet de pere en fils; qu'elle n'étoit fondée que sur des préjugés enfantés par l'ignorance, & qu'elle n'étoit propre qu'à accréditer les erreurs les plus pernicieuses.

J'ai parcouru les Ouvrages d'un grand nombre d'Auteurs Italiens & Allemands qui ont

traité des maladies des chevaux, avec espérance de trouver dans ces écrits volumineux la vérité que je cherchois, & les lumières dont j'avois besoin : mon étonnement a été grand, lorsque je n'y ai trouvé qu'un raisonnement faux & obscur, nulle définition exacte des maladies, leurs causes déterminées au hasard sur les présomptions souvent les plus ridicules, & des recettes à l'infini.

Véritablement affligé de ne pouvoir satisfaire mes desirs par cette voie, & voulant absolument me mettre au fait de l'économie animale, parce que le bon sens me dictoit que le seul moyen de juger des maladies & de leurs causes, est de bien connoître les fonctions des parties intérieures du corps & de leur mécanisme, j'ai pris le parti de m'appliquer à l'anatomie du corps humain. J'en ai fait une étude assidue & approfondie : cette connoissance a rempli mon objet. Je me suis trouvé en état d'introduire le flambeau d'une physique exacte dans l'observation des maladies, d'en établir les causes par un raisonnement juste, & d'administrer les remèdes avec quelque assurance de succès.

J'en étois là lorsque l'Ouvrage de M. Bourgelat m'est tombé entre les mains. J'ai admiré l'intelligence & la sagacité de cet Auteur,

teur, dans l'explication qu'il nous donne de toutes les parties de l'animal & de leurs fonctions.

Pour rendre cet Ouvrage d'une utilité plus générale, je l'ai traduit dans mes Commentaires Allemands, espérant qu'il serviroit d'instruction à nos Maréchaux, & qu'il leur feroit sentir le faux des pratiques empiriques, qu'une ancienne habitude a conservées parmi eux, comme si elles étoient le résultat d'une étude réfléchie, & qu'elles dénotassent une science merveilleuse.

Cet Ouvrage me dispense d'entrer ici dans la description anatomique des organes du cheval. Il me seroit impossible de rien ajouter à ce que M. Bourgelat a dit sur cette matière. On trouvera dans cet Auteur de quoi se satisfaire sur le dénombrement & sur la dénomination des ossements du cheval. Je me bornerai donc à joindre ici ce que l'expérience & une étude de plusieurs années m'a fait connoître sur les maladies des chevaux.



CHAPITRE PREMIER.

De la saignée, & de son utilité.

POur bien juger de l'utilité de la saignée, il faut connoître la manière dont le sang circule dans le corps de l'animal.

Le mouvement par lequel le sang est porté du cœur dans toutes les parties du corps & rapporté de toutes les parties au cœur, est ce qu'on nomme la *circulation du sang*. Voici comment ce mouvement s'exécute.

Les *veines-caves* ascendante & descendante, (ainsi nommées dans le corps humain,) s'unissent également dans celui de l'animal en un seul tronc sur l'oreillette droite du cœur, & y versent le sang dont elles sont remplies. Cette oreillette se trouvant alors en dilatation, reçoit ce sang, & venant ensuite à se contracter, elle le pousse dans le ventricule droit, qui se trouve lui-même alors en dilatation. Le moment d'après ce ventricule se contracte, & pousse le sang dans l'artere pulmonaire. Il y a à l'orifice de chaque oreillette une valvule tellement disposée, qu'elle se ferme lorsque le ventricule se contracte, & qu'elle empêche le retour du sang dans les veines. Les arteres au contraire ont à leur

orifice des valvules qui s'ouvrent dans la *systole*, ou la contraction du ventricule, & laissent au sang un passage libre.

Le sang ainsi porté dans l'artere pulmonaire, se distribue dans ses différents rameaux jusqu'aux plus petits, dits capillaires. De là il revient par des rameaux presque imperceptibles dans la veine pulmonaire, qui le verse dans l'oreillette gauche du cœur. Cette oreillette, par sa contraction, le pousse dans le ventricule gauche, qui est alors en dilatation ou en diastole. Ce ventricule se contracte à son tour. Par ce mouvement il pousse le sang, qui heurte contre la valvule *triglochienne* de la veine pulmonaire. Il écarte la valvule *sémilunaire* de l'aorte, & y trouvant un passage libre, il se distribue dans tous les rameaux de ce canal.

Dans le corps du cheval, l'aorte depuis l'endroit où elle s'unit au cœur, est portée un peu en avant, & se plie ensuite en arrière. Elle se partage en deux troncs, dont l'un destiné à porter le sang aux parties supérieures, se nomme le *tronc ascendant*, & l'autre se nomme le *tronc descendant*. De la structure de cet organe il arrive que le sang, poussé avec force par la contraction du ventricule gauche du cœur, heurte contre les parois

de l'aorte dans l'endroit où elle est pliée. Cet obstacle ralentit son impétuosité. Une partie de ce sang se porte dans les rameaux *ascendants*; & le reste en plus grande quantité coule dans les rameaux *descendants*. Delà par des ramifications innombrables il se distribue dans toutes les extrémités du corps, d'où il revient par des ramifications pareilles dans la veine-cave, qui le rapporte au cœur. Tel est le mécanisme de ce mouvement admirable de circulation, source principale de la vie.

Pour connoître avec quelle vitesse le sang circule dans le corps du cheval, il faut observer que chaque ventricule de cœur peut contenir au moins deux onces de sang. Ces ventricules se trouvent pleins dans leur dilatation : on peut donc supposer que dans leur contraction ils poussent au moins deux onces de sang dans les artères. Le cœur se contracte environ quatre mille fois dans une heure. Le tempérament & l'âge de l'animal mettent du plus ou du moins dans ce calcul. Il passera donc dans le cœur huit mille onces ou cinq cents livres de sang par heure. On suppose communément que toute la masse du sang dans le corps d'un cheval n'excede pas cinquante livres. Il faut donc

que tout le sang passe dix fois au travers du cœur dans une heure.

Le sang passe immédiatement des arteres dans les veines par l'*anaftomose* ou la jonction imperceptible des rameaux capillaires. Il se meut plus lentement à mesure qu'il revient au cœur. Il n'y revient pas tout entier comme il en est sorti; de sorte qu'il n'est pas possible d'assigner un temps où toute la masse du sang ait circulé une seule fois.

Quoiqu'on n'ait pas une connoissance exacte de la quantité du sang dans le corps du cheval, il suffit d'observer le mécanisme de la circulation, pour n'avoir plus de doute sur l'utilité de la saignée. Elle sert à désemplir les vaisseaux, & à faciliter la circulation troublée par une trop grande abondance de sang. Toute réplétion de ce fluide dérange les fonctions de l'économie animale; & ce dérangement est la source d'où procedent les maladies.

La qualité du sang est altérée par différentes causes : la mauvaise digestion, le changement de nourriture, un exercice trop violent, trop de repos, la rigueur de l'air, un passage subit du chaud au froid, ou de celui-ci à une chaleur excessive, enfin tout ce qui est contraire à la disposition naturelle du

corps de l'animal, l'est en même-temps aussi à la bonne qualité de son sang, & est la cause d'une quantité de maladies.

Pour connoître la nécessité de la saignée, il faut examiner les causes dont l'effet accélère ou retarde le progrès de la circulation du sang. C'est un abus de saigner par coutume sans aucune indication de nécessité qui l'exige : l'habitude de saigner le cheval par un préjugé universel de lui éviter une quantité de maladies & de l'en préserver, paroît provenir de l'ignorance des Maréchaux. L'obscurité de leurs connoissances dans l'économie animale leur cache le mauvais succès qui en résulte : la nature se fait aisément à l'habitude : elle parvient même à se faire une loi & une nécessité tellement indispensable d'un remède quelconque, qu'ensuite dans les cas qui exigeroient qu'on l'employât, il n'a plus ou presque point de succès.

La Pathologie, ou la science de traiter les maladies nous apprend, que la qualité des causes malades dont l'effet infiniment varié produit de différents maux, consiste dans ce qui se présente dans les parties tant fluides, que solides du corps d'un individu, ou de trop, ou de trop peu, de trop épais, ou trop dissous, de trop rigide, ou trop lâche ; l'un

& l'autre empêchent le mouvement naturel & libre des humeurs & des fonctions vitales des parties solides, dont l'action conforme à l'ordre mécanique de l'économie animale, constitue l'état de la parfaite santé. Il faut donc, pour seconder la nature dans l'effort qu'elle emploie pour se débarrasser des entraves de la maladie, solliciter sa liberté, & remédier à la cause qui en est l'obstacle ; il faut diminuer ce qui est de trop par une évacuation convenable, suppléer au défaut de la sérosité par des remèdes humectants, dissoudre, détremper & délayer les épaississements, rapprocher dans le cas de dissolution des fluides, leurs molécules par des substances coagulatives & incrassantes, modifier la rigidité & l'extrême tension des fibres par des matières émollientes, & rappeler enfin leur action affoiblie, relâchée & dépravée à la force naturelle de leur élasticité par des remèdes roborants.

L'impétuosité ou la lenteur avec laquelle le sang est poussé dans les artères, ne dérivent pas toujours de la qualité plus ou moins raréfiée, ou de l'état plus ou moins volatil de ses parties. Le cœur, muscle & organe principal de la circulation du sang, est contraint d'un côté par l'affluence copieuse de cette

liqueur, & animé d'un autre par une humeur extrêmement fluide & infiniment subtile & déliée, connue sous le nom d'*esprits animaux*, & destinée à livrer aux fibres nerveux & musculaires, en fluant dans leurs tuyaux imperceptibles un mouvement propre à la contraction alternative, & plus ou moins fréquente des ventricules du cœur. Ce muscle, susceptible d'ailleurs d'irritation contractive que les esprits animaux operent par une agitation plus ou moins violente, & produite par une cause quelconque sur les fibres de ce viscere, redouble son mouvement systaltique, & en augmente l'expulsion du sang dans les arteres, à mesure que l'impression des esprits vitaux sur les fibres agite ces parties : delà provient la dissolution & la décomposition des molécules sanguines, qui, par l'expulsion violente du sang artériel, heurtent contre les parois de ces vaisseaux & se brisent, & dont les parties salines, sulfureuses & huileuses qui se frottent l'une contre l'autre, acquierent une qualité inflammatoire & disposée à la corruption.

Eu égard à la lenteur de la circulation, le mouvement du cœur qui la dirige ainsi que toute l'économie animale, est retardé, soit par un sang épais & glutineux dont le retour

des veines au torrent se ralentit, & n'y rentre qu'avec difficulté pour être rapporté au cœur, soit par des obstructions formées dans différentes parties du corps qui interdisent le passage au sang artériel & vénal, soit enfin par la foiblesse ou par un appauvrissement des esprits animaux, dont l'influence dans les fibres du cœur pour opérer son mouvement avec cette force qui entretient l'ordre mécanique de l'économie animale, est diminué, ralenti ou obstrué, d'où proviennent les défaillances fréquentes & les foiblesse qui précèdent certaines maladies.

La saignée sera toujours utile pour désenfler les vaisseaux & pour mitiger la violence du mouvement du sang dans le premier cas, & pour donner lieu à une révulsion salutaire & désobstruë du sang gorgé & figé dans celui-ci.

Quant à cet ordre merveilleux & admirable établi par la nature dans la substance médullaire du cerveau, d'où les esprits animaux envoyés dans toutes les parties musculaires du corps, & principalement dans celles du cœur pour animer leur mouvement, partent avec une vitesse inconcevable, & obéissent à la volonté de l'individu pour seconder l'exécution du mouvement qu'il s'est déter-

miné à faire dans telle ou telle partie; nous nous tiendrons à l'opinion la plus probable de ces hommes éclairés qui en ont parlé avec connoissance de la doctrine physiologique; nous éviterons de nous écarter de leurs principes pour ne pas nous perdre dans un abyme de différentes idées, que certains modernes prétendent concevoir de cette activité vitale à laquelle quelques-uns admettent ces esprits qui la dirigent, tandis que d'autres les nient & refusent même aux nerfs, dont les fibres tirent l'origine de la substance cervicale tout creux par où le fluide nerveux, c'est-à-dire, les esprits animaux, puisse influer & influe même pour exciter en eux le mouvement relatif à leurs muscles: l'expérience faite sur un nerf lié ou coupé prouve cependant que le sentiment, le mouvement & même la nutrition de la partie où le nerf alloit s'insérer, cessent; c'est par conséquent la ligature du nerf qui a arrêté le mouvement ou l'écoulement d'un fluide très-subtil, destiné à exécuter ces fonctions.

Quelle que soit la plus approchante de ces différentes opinions de la vérité, le but de mon Ouvrage, qui tend principalement à des moyens utiles de conserver l'animal dans son état de santé, & de le secourir par des reme-

des efficaces en cas de maladie, ne me permet pas d'entretenir le Lecteur des hypothèses dont le résultat ne lui fournit guere le soulagement qu'il cherche dans le cas urgent de son animal malade. Je m'avance pour contenter son desir, & pour parler des maladies & de leur remede.

CHAPITRE SECOND.

De la Fievre, & de son effet.

LA fievre n'est connue que par les signes qui la caractérisent : son mouvement intestin n'offre rien de certain pour en dévoiler la nature; les opinions partagées sur l'analyse de ce phénomène & les différents sentimens dénués de toute probabilité, nous en rendent la connoissance encore plus obscure : ne pouvant donc juger de la fievre que par les circonstances qui la dénotent, je crois qu'il est à propos d'en faire la description.

On connoît la fievre, 1°. dans l'accélération & dans la vitesse du pouls; 2°. dans la force & dans son resserrement; 3°. dans la chaleur accablante du corps, précédée pour l'ordinaire d'un frisson & de frémissement;

4°. dans la respiration, qui devient plus prompte; 5°. dans le sentiment pénible de lassitude qui s'oppose au mouvement du corps.

La plupart des Maréchaux font très-peu d'attention au mouvement & au période de l'accès fébrile. D'ordinaire ils ne connoissent la fièvre que lorsque le cheval est en danger de mort; & alors même ils ne savent point discerner les fièvres différentes, dont la qualité leur est inconnue.

Les causes de la fièvre se distinguent en causes prochaines & causes éloignées: celles-ci dépendent de la nature de l'air, des aliments & du tempérament; les causes prochaines ou particulières se réduisent aux suivantes. 1°. A des matières âcres, prises en aliment ou en boisson; 2°. à l'application extérieure de matières âcres qui piquent, déchirent, brûlent & enflamment; 3°. aux mauvaises qualités de l'air; 4°. à la contagion; 5°. au défaut des sécrétions; 6°. à la suppression lente ou subite des évacuations accoutumées; 7°. à l'irritation des parties nerveuses, produite par quelque cause que ce soit.

On distingue la fièvre en essentielle, qui ne dépend que d'elle-même, & en symptoma-

tique, qui survient comme symptôme à une maladie antérieure, comme à une plaie, à un abcès ou autre inflammation, &c.

La plus simple distinction des fievres est de les diviser en deux classes générales : celle des fievres continues, & celle des fievres intermittentes.

La fièvre continue est de deux sortes : l'une simple ou sans redoublement, & l'autre composée ou avec redoublement.

Nous distinguons la fièvre continue simple en trois espèces : l'*Ephémère*, qui ne dure d'ordinaire qu'un jour ; la *synoque*, qui s'étend jusqu'au quatrième, cinquième, sixième, septième ou huitième jour, & la fièvre ardente. Elles seront décrites chacune en particulier.

Malgré la quantité des substances que la médecine nous offre contre la fièvre, & dont l'usage des unes, connues sous la dénomination de *fébrifuges*, & des autres auxquelles l'empirisme avoit accrédié un efficace spécifique, pourroit en quelque sorte ou par hasard triompher de l'accès fébrile. Il n'est jamais prudent d'aller aveuglément attaquer la maladie sans connoissance de cause. Donner des remèdes à un animal sans avoir consulté la cause de sa maladie, c'est l'exposer

à un sort incertain, & le plus souvent funeste.

Il n'y a qu'une longue expérience & l'habitude de traiter les chevaux en différentes occasions, qui dénotent leur état, & distinguent celui de maladie de l'autre de santé, qui puisse conduire à la connoissance des causes des maladies. Le cheval malade se présente, à la vérité, dans une situation dénuée de tout signe sensible relativement à la santé; mais ce n'est pas assez pour connoître la qualité de sa maladie & pour juger des causes. Il n'est sujet à aucune débauche; il n'a guere de passions, qui dans nous alterent si souvent l'économie animale : l'indiscrétion de l'homme même de contraindre le pauvre animal à toute sorte de fatigue sans ménagement, de l'exposer aux injures du temps lorsqu'il est tout en sueur, de le nourrir sans observation de regle, ni de la qualité des aliments; & mille choses enfin qui dépendent du soin de l'homme pour la conservation de son cheval, & négligées par le peu d'amour qu'on a pour un animal si utile, contribuent à ce dérangement de l'ordre mécanique des organes intérieurs, d'où dérivent les maladies.

La hardiesse avec laquelle les Maréchaux décident des maladies sans en examiner la

nature, est étonnante : à peine le Maréchal est-il à portée de voir le cheval malade de loin, qu'il prononce du sort de l'animal. Il nomme la maladie suivant son idée, & en donne l'échauffement du sang pour cause : il est rare que nos Maréchaux en connoissent d'autre ; & malgré l'obstination du jugement qu'ils portent indifféremment de toutes les maladies & de leurs causes, qu'ils assignent toujours être la chaleur, les remedes qu'ils emploient, tiennent des substances les plus violentes, & sont capables de donner une inflammation subite : on découvre aisément sans doute le fond de leur ignorance, pour peu d'attention que l'on fasse à leur raisonnement chétif. Mais je ne m'en crois pas moins obligé d'avertir le public de la charlatanerie de ces gens, pour lui faire éviter les inconvénients qui en résultent : l'intérêt que nous avons à la conservation d'animaux aussi nécessaires, & le desir de me rendre utile, ont toujours été l'objet principal de mes travaux.

Voici la méthode qu'on doit observer pour examiner les maladies des chevaux, & pour en connoître la cause.

Nous décrirons tous les signes extérieurs que le cheval donne de chaque maladie ;

nous commencerons par ceux de la fièvre ; & nous tâcherons d'en examiner les causes.

J'ai dit tantôt que l'accès de la fièvre s'annonce par la vitesse du pouls ; par la force & son resserrement ; par un frisson & frémissement , auquel succede une chaleur accablante ; par la respiration prompte , redoublée , & souvent par un battement des flancs : j'ajouterai à ces signes encore ceux d'une bouche sèche & limonneuse , des yeux flétris , une haleine chaude & de mauvaise odeur.

Examinons d'abord les causes qui peuvent donner la fièvre : une altération du sang , c'est-à-dire , un changement de son mélange naturel , est une des causes principales qui dérange l'ordre de la circulation , d'où résultent les mouvements fébriles. Mais cette cause ne provient-elle pas d'une autre plus prochaine , comme d'une mauvaise digestion , des aliments cruds , âcres ou pourris , dont la qualité se communique au chyle & au sang ? N'auroit-on pas trop fatigué le cheval par une course violente ? & ne l'auroit-on pas exposé à un air froid ou humide lorsqu'il étoit tout en sueur ; ce qui auroit intercepté la transpiration , & donné lieu à une répulsion des humeurs excrétoires très-dangereuse ?

dangereuse? Ne s'est-on pas aperçu de quelque autre accident, d'une plaie, d'une gourme imparfaitement guérie, ou d'une maladie précédente que le cheval avoit essuyée avant, & dont les débris maladifs auroient excité dans le sang un mouvement déréglé? A-t-on enfin examiné les excréments, pour juger par leur consistance, par leur couleur & par leur mélange de la coction convenable des aliments? ou n'y trouveroit-on pas des indices de crudité, d'âcreté, d'obstruction? &c. Toutes ces recherches sont d'autant plus importantes pour découvrir la cause du mal, que, sans cette connoissance, les remèdes ne peuvent être employés qu'au hasard; & si le Maréchal ne peut, par ses observations, retirer des lumieres suffisantes pour pénétrer dans la connoissance des causes, il doit interroger le Palfrenier sur l'habitude, sur le régime, sur l'ouvrage du cheval, & généralement sur tout ce qui peut faciliter la découverte de son objet.

La fièvre est essentielle, lorsqu'elle ne dépend pas d'autres maladies qui la provoquent; elle est dans ce cas continue & périodique avec redoublement.

Quoique ces especes de fievers ne soient pas fréquentes aux chevaux, il en est cepen-

dant de tierce & de quarte, & l'expérience m'en a convaincu.

On accuse d'ordinaire une âcreté dans le sang provenant de mauvaise digestion, ou un mouvement trop violent & fatigant, d'être la cause de la fièvre : la médecine nous offre des substances capables de remédier à la qualité vicieuse des humeurs, & au désordre qu'elles causent dans le système mécanique de l'économie animale.

Dans le cas où il s'agit d'envelopper & d'amortir les parties âcres, & de détruire leur effet, les remèdes absorbants, adoucissants, dépuratifs & évacuants rempliront le dessein du médecin à ce sujet. Nous ordonnons en conséquence, par exemple :

Prenez Coquille d'huître préparée en poudre fine, une once.

Tartre vitriolé, 2 dragmes.

Antimoine diaphorétique, 2 dragmes ; mêlés avec ce qu'on appelle
liquor terra foliata tartari, une once.

Eau commune, ℥ 1 ;

donnés à la fois par la bouche.

Nous pensons que l'on ne doit employer que les lavements pour procurer les évacuations par la voie des boyaux, & nous en disons la raison ainsi que de l'effet inutile & dan-

gereux des purgatifs ensuite ; mais nous ne disconvenons point de procurer par la voie de l'urine une dépuration du sang salutaire, en favorisant l'excrétion par des remèdes diurétiques.

Il est absolument nécessaire de faire observer au cheval un régime exact. Otez-lui l'avoine & le foin ; donnez-lui de la farine d'orge mêlée avec du son un peu humectée avec de l'eau ; ajoutez y de la paille de froment & de l'eau blanche.

La fièvre accidentelle est ordinairement occasionnée par l'inflammation d'une partie du sang ou d'une autre humeur qui se trouve engorgée. Le degré de cette fièvre est plus ou moins fort, suivant que l'inflammation se trouve formée dans des vaisseaux plus ou moins considérables, & suivant que ses vaisseaux sont plus ou moins susceptibles de la chaleur inflammatoire.

La fièvre accidentelle n'est pas plus dangereuse que l'inflammation qui la produit. Si cette inflammation pronostique par elle-même des suites périlleuses, la fièvre qui survient, rendra la maladie encore plus critique & plus difficile à guérir, parce que le dérangement du cours libre du sang augmentera l'obstruction de la partie engorgée, &

l'humeur arrêtée dans cette partie deviendra corrosive & gangréneuse.

On observera que les fievres accidentelles ne sont point intermittentes, & qu'elles augmentent ou diminuent, selon le degré d'inflammation qui les produit. Toute inflammation intérieure & extérieure peut occasionner la fièvre : si le mal est dans un degré aigu & dangereux, il faut travailler promptement à calmer l'impétuosité du sang. Si au contraire la fièvre ne pronostique aucun danger, il faut s'attacher à détruire l'inflammation qui l'occasionne : on ne peut trop s'attacher à bien connoître la nature du mal & ses circonstances, pour ne pas tomber dans des méprises dont les suites sont irréparables. Souvent en voulant remédier à une partie, on emploie des médicaments contraires à une autre partie beaucoup plus essentielle, & il en résulte toujours de funestes accidents. Telle est la pratique de la plupart des Maréchaux. Ils ne savent employer que de fortes doses d'antimoine, & les breuvages qu'ils appellent rafraîchissants, ne contiennent que des substances émétiques, purgatives ou aromatiques, & toujours violentes. Administrer de tels remèdes, qui ne peuvent que

redoubler l'agitation du sang, c'est proprement jeter de l'huile sur le feu.

La fièvre accidentelle dérivée d'une inflammation, exige une prompte saignée pour procurer une révulsion, & pour faciliter le dégorgement des humeurs dans les extrémités des vaisseaux. Les setons & les vésicatoires appliqués à des parties du corps dont la distance à la partie engorgée & enflammée, sont à portée de promouvoir l'action de ces remèdes, destinés à solliciter la dépuration & l'issue des matières corruptibles; les substances médicales enfin pour l'administration intérieure, dont la propriété s'étend à dissoudre & à diviser les molécules du sang coagulées, & à les rendre méables; à calmer ou à éteindre l'inflammation, & à adoucir & mitiger la grande tension & la rigidité des vaisseaux, pour les rappeler à leur mouvement élastique, capable de pousser les fluides & de rétablir le progrès de la circulation; tels sont les remèdes conformes au traitement méthodique qu'on doit observer dans la médecine.

La plupart des substances que la matière médicale nous offre à cet effet à l'égard du corps humain, ne sont pas moins applicables à celui de l'animal, relativement à l'organi-

sation de l'un & de l'autre ; elle est dans toute l'étendue du volume de tous les deux , à très-peu de chose près , parfaitement égale.

Nous trouvons dans la classe des substances résolutives , digestives & fondantes , la chicorée sauvage avec sa racine , les racines de chélidoine , d'aristoloche & de gentiane , les feuilles de chardon béni , de fumeterre , de cresson de fontaine , la scabieuse , le safran de Mars apéritif , le tartre vitriolé , le sel de tartre , &c.

Prenez Racine d'aristoloche & de gentiane
en poudre , de chaque 4 onces.

Safran de Mars apéritif , 2 onces.

Tartre vitriolé , 1 once.

Antimoine diaphorétique , demi-once.

Réduisez le tout en poudre très-fine , & mêlez avec du miel dépuré , autant qu'il en faut pour donner la consistance d'un Electuaire.

Donnez au cheval trois fois par jour , chaque fois une once & demie de ce remède , & continuez-en l'usage jusqu'à ce que la fièvre soit calmée.

Quoi qu'il en soit des fièvres en général , il ne me paroît pas possible de les décrire , & de détailler leur qualité & leur différente nature

en particulier dans ce petit Volume , que je me suis proposé de rendre commode & portatif pour tout le monde : je dirai en peu de mots , qu'on ne peut assez s'attacher à l'observation des symptomes variés des fievres , pour connoître & pour distinguer leurs différentes qualités : il seroit inutile d'établir un traitement général à l'égard de leur guérison , attendu que leur nature , principalement de celles qu'on appelle fievres contagieuses , varie souvent , suivant les changements qui arrivent dans l'air ou suivant différents miasmes qui s'y trouvent en certaines années , en certaines saisons & en certains climats , où les plantes tirent de cet élément la malignité maladive , & la communiquent par la nourriture aux animaux qui la reçoivent. On ne fera pas surpris de voir manquer dans un temps l'effet des remedes qui ont guéri les maladies dans un autre : les fievres des chevaux , comme celles des hommes , ne sont pas tous les ans les mêmes , quoique les mêmes symptomes paroissent à nos yeux : ce qui prouve qu'il est de la prudence d'un Médecin de changer de remede , lorsque la maladie est rebelle à celui qu'on a donné sans succès.

Il faut dans toutes les fievres commencer

par un lavement purgatif, qu'on donnera au cheval deux ou trois fois par jour. Le suivant peut tenir lieu de tous les autres,

Prenez feuilles de mauve,
de pariétaire,
de mercuriale,
de bettes, une poignée de
chacune.

Faites-les bouillir dans un pot d'eau pendant un quart d'heure, avec trois onces de féné & une demi-once de sel de tartre. Coulez par un linge, & pressez le marc. Ajoutez demi-livre de miel & quatre onces d'huile de lin, donnez en deux portions.

Un grand Ouvrage, auquel j'ai apporté toute mon application pour ne pas laisser rien à desirer sur les connoissances Physiologiques & Pathologiques, renferme la description de toutes les especes de fievres, de leur nature & de leurs différentes qualités dans toute leur étendue : on aura soin de le traduire en françois, & de le présenter au Public, pour contenter ceux qui desireront de s'éclairer dans l'étude vétérinaire, & d'y acquérir les connoissances nécessaires pour la conservation de l'animal.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Fievres intermittentes.

C'Est celle, comme j'ai déjà dit tantôt, qui n'arrive que rarement aux chevaux; mais cependant il m'en est tombé entre les mains quelques-uns affligés de cette fièvre. Elle revient par accès; elle commence d'ordinaire par le frisson, par le tremblement, dégoût, respiration difficile, célérité, foiblesse & petitesse du pouls, auquel succede une chaleur sèche & ardente, abattement, la respiration fort étendue, un pouls plus élevé, plus fort, & enfin un accablement total qui met le cheval dans un état triste & dangereux.

La cause prochaine de la fièvre intermittente vient de la viscosité du sang & de l'innaction des nerfs. Quant aux causes éloignées, elles sont plus difficiles à pénétrer: on doit cependant présumer qu'elles viennent, ou du vice de l'estomac, ou des autres organes qui concourent à la digestion.

De quelque nature que soit la fièvre, il faut toujours saigner & vider les premières voies par des lavements purgatifs. Souvent les seuls remèdes évacuants guérissent mieux

les fievres, sans aucun retour. Il est même inutile de donner des remedes spécifiques, si les premieres voies sont embarrassées; & quand même elles ne le seroient pas, on précipite souvent avec beaucoup de succès par l'évacuation, les levains des fievres intermittentes & même des continues, qui ne sont que de véritables fievres intermittentes, dont les accès se suivent de près.

Les substances appellées fébrifuges, dont quelques-unes tiennent lieu de spécifiques à des gens de peu de connoissance & même au charlatanisme, sont aussi d'un bon usage: telles sont le quinquina, la petite centaurée, la germandrée, la gentiane, le frêne, le chardon béni, l'absynthe, les yeux d'écrevisse, l'antimoine djaphorétique, l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel fixe ammoniac. L'extrait de chatons du noyer, &c.

Le meilleur fébrifuge de tous est celui qui suit. Par exemple:

Prenez Sel de tamarin, sel d'absynthe, sel ammoniac, de chacun deux onces.

Coquilles d'huîtres calcinées, 4 onces.

Quinquina, 5 onces.

Le tout en poudre très-fine, mêlés avec

du miel dépuré, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Donnez de cet électuaire trois fois par jour au cheval malade, c'est-à-dire, au matin, à midi & au soir, toutes les fois la dose d'une once & demie, & continuez-en l'usage jusqu'à ce que la fièvre ait disparu.

Des Fievres malignes & pestilentielles.

IL ne faut pas confondre la fièvre maligne avec la fièvre pestilentielle; leur nature est aussi différente que leur cause. Les plus sçavants Médecins conviennent que la fièvre maligne est causée par une matiere âcre & saline, qui, venant à s'introduire dans le sang, l'échauffe, le met en inflammation & le corrompt: au lieu que le principe de la fièvre pestilentielle est dans un *virus* vénimeux, lequel s'insinue dans le sang, l'enflamme & le pourrit.

Les fièvres les plus périlleuses de l'une ou l'autre de ces especes, sont celles qui produisent des inflammations dans le cerveau, dans les poudrons, dans le foie ou dans quelque autre principal viscere, & qui attaquent en même-temps les parties externes. Ces fièvres qui supposent des causes d'une très-grande

activité, & le sang dans un état d'épaississement si général, qu'il s'engorge par-tout; ou dans celui de dissolution qui tend à la putréfaction parfaite, seront appelées pestilentielles, lorsqu'elles seront épidémiques. Toutes les autres fièvres d'une nature semblable, dont il n'y aura cependant pas de communication contagieuse, seront nommées simplement fièvres continues, inflammatoires ou putrides.

Causes.

Le passage subit d'une chaleur excessive à un air froid, le grand froid d'hiver changé tout-à-coup en un temps tiède & humide, peuvent occasionner un changement entier de la qualité du sang. L'air qui s'insinue dans le sang par la respiration & par la transpiration, y agit en conformité de sa nature; & il n'est pas possible que les fonctions animales ne se ressentent de ces variations.

Le cheval avoit respiré un air chaud, propre à dissoudre les molécules salines & sulfureuses, à les volatiliser, & à mettre par-là le sang dans un mouvement accéléré. Il survient un air froid humide qui s'introduit par les mêmes voies; il saisit les humeurs tout-à-coup; il supprime leurs parties volatiles &

les coagule; ces humeurs ainsi arrêtées s'épaississent, s'engorgent & s'enflamment.

Un travail violent & outré peut occasionner le même effet. Ce travail échauffe le sang, & le cheval dans un état de sueur étant exposé subitement à l'air froid, son sang ne pourra pas résister à un contraste si dangereux.

Les opinions sur les causes des fièvres pestilentiellles sont si pleines d'obscurité & d'incertitude, qu'il est difficile de distinguer la véritable, & d'en donner une raison plausible. Les uns prétendent qu'un terrain où l'on a enterré une quantité de cadavres, renferme un venin putrique, & que si l'animal le respire, il ne peut manquer d'en être infecté. Les autres attribuent la malignité qui atteint les animaux, aux vapeurs marécageuses; quelques autres cherchent la malignité d'un miasme virulent dans l'animal même, dont les humeurs différemment disposées par des causes non naturelles à la corruption, produisent les maladies.

Il n'y a rien de décidé sur la nature & la qualité de la cause des fièvres pestilentiellles. Les espèces en sont différentes & leurs effets sont variés : quoi qu'il en soit, les fièvres dont je parle, sont des fièvres contagieuses

& générales. La rapidité de leur progrès avant que de pouvoir dévoiler leur nature, empêche souvent le secours des remèdes, & l'animal meurt en peu de jours.

Il arrive souvent que la dissolution du sang est la cause d'une fièvre maligne; ce qu'on connoît au pouls, qui est petit & rapide, aux yeux rouges & flétris, à l'inquiétude de l'animal, à la chaleur brulante de son corps, aux levres & aux oreilles pendantes : un flegme d'une odeur puante lui sort des naseaux, une excessive difficulté de respirer, le battement précipité des flancs, un dévoiement dysentérique, puant, & une haleine brulante annoncent la putréfaction dans un degré incurable.

On n'est plus à temps, lorsque ces symptômes paroissent, d'user de la saignée ou des lavements. Administrez au contraire des remèdes dont l'effet sera d'envelopper les molécules sanguines, de leur donner plus de consistance, d'en anéantir les particules âcres, & de les séparer par la voie de l'urine ou par d'autres couloirs.

Les substances capables de solliciter ces effets, sont, l'acide de vitriol de *Dipellius*, le quinquina, le sel de tartre, le sel ammoniac, l'antimoine diaphorétique, la racine de chi-

corée, de scorfonere, la gomme arabique, le sirop de pavot rouge, la thériaque, la teinture de l'opium, &c.

On en fera la dispensation en conséquence de la formule que voici. Par exemple :

Prenez du suc exprimé des racines récentes de chicorée & de scorfonere, de chaque deux onces.

Sel de tartre vitriolé, demi-once.

Thériaque de Venise, 1 once.

Quinquina en poudre très-fine, 2 onces.

Mélez le tout avec de l'eau de pavot rouge, demi-livre, & avec l'eau distillée de persil; donnez pour une potion.

Souvenez-vous de réitérer ce médicament de trois en trois heures par jour, & de le continuer jusqu'à ce que les symptômes de la maladie vous paroissent plus favorables; il suffira alors d'administrer deux fois par jour le même remède, & de le continuer jusqu'à la guérison.

En cas de coagulation du sang & de ses humeurs, dont la cause dérive souvent d'un acide violent, qui, par sa force astringente rapproche les molécules du sang les unes des autres, & en rend la masse épaisse, d'où suit l'empêchement de la circulation libre, &

l'engorgement dans les vaisseaux capillaires. Il est de la dernière nécessité de prévenir les effets funestes de cette fièvre par une saignée suffisante à la désobstruction des parties engorgées d'un sang figé ; il faut, pour résoudre & diviser la masse du sang, pour la rendre fluide & méable, & pour donner aux vaisseaux artériels la force de leur élasticité naturelle & nécessaire, pour pousser la liqueur dans la circonférence de la sphere, avoir recours à des substances qu'on appelle résolutives, fondantes, divisantes, atténuantes, incisives, délayantes, antiphlogistiques, analeptiques, &c. Le trésor de la médecine nous en offre des efficaces dans les trois regnes : le sel ammoniac, le sel de *Glauber*, le sel volatil de l'urine humaine, de corne de cerf, la racine d'althéa, de rhubarbe, l'herbe d'hyssope, de scabieuse, les fleurs d'hypéricum, de sureau, la semence d'anis, de fenouil, le sang de bouc, l'oignon de mer, le quinquina, le tartre soluble, le safran de Mars apéritif, l'eau tiède mêlée avec du miel, le petit lait cuit avec des herbes émollientes, & passé à travers d'un linge, &c. Ce sont les matieres les plus éprouvées, dont la pratique nous a assuré le succès dans des fièvres malignes coagulatives, &

nous

nous en ufons dans nos difpenfations, com-
me par exemple :

Prenez Fleurs de fureau,

Herbe d'hyfope, de chaque 3 onces.

Semence d'anis, 1 once.

Sel volatil de corne de cerf, demi-
once.

De la rhubarbe, 2 onces.

Du tartre foluble, 1 once.

Réduifez le tout en poudre très-fine, &
mêlez-y du fuc exprimé des oignons de mer,
quatre onces, & autant de miel purifié qu'il
en faut pour faire un électuaire.

Donnez de cet électuaire au cheval malade,
de quatre en quatre heures, la groffeur d'une
grosse noix, & obfervez-lui un régime; de
l'eau blanche pour boire, & de la farine d'or-
ge mêlée avec du fon, & très-peu de foin
pour nourriture. N'oubliez pas de procurer
au cheval, par des lavements réitérés, la li-
berté des excrétiions, & continuez le traite-
ment indiqué jufqu'au parfait rétabliffe-
ment.

Je dirai, avant que de finir ce Chapitre,
qu'il ne faut pas fe méprendre aux fignes de
la fièvre provenante d'une coagulation: ces
fièvres fe dénotent par un pouls dur, ferme
& fupprimé, par la difficulté de refpirer, par

l'assoupissement, & par la suppression ou sécheresse des excréments.

CHAPITRE QUATRIÈME.

*Des Fievres bilieuses, appellées par les Maréchaux
maux de tête, mal de feu, mal d'Espagne & de
la jaunisse.*

LES Maréchaux, par les différents noms qu'ils donnent aux maladies, nous instruisent aussi peu de la nature du mal, que leurs opinions sur les causes des maladies s'accordent peu avec l'expérience. Il n'est pas étonnant que leur raisonnement soit faux, vu que ce sont des gens sans étude & sans théorie. Il est bien plus surprenant de voir que des hommes qui ne sont pas dépourvus des connoissances relatives à l'économie animale des individus, se laissent entraîner dans toutes les erreurs familières aux Maréchaux.

Les maladies qu'on nomme communément maux de tête, mal d'Espagne, mal de feu, sont des fievres inflammatoires, quelquefois putrides & convulsives. Ces maladies s'introduisent assez souvent dans les armées : elles attaquent une grande quantité de chevaux à la fois, & elles peuvent alors

être nommées épidémiques. Leur progrès est d'une rapidité si excessive, qu'au bout de vingt-quatre heures il n'est plus temps d'y remédier.

Il ne faut pas saigner lorsque les symptômes annoncent l'inflammation formée dans quelque partie du corps.

Ces symptômes se manifestent par la célérité du pouls petit & foible, par un dévoiement dysentérique, & par des mouvements convulsifs qui continuent d'ordinaire jusqu'à la mort de l'animal.

L'épanchement de la bile est souvent la cause de cette maladie, lorsque cette liqueur par quelque compression du foie, sort de son canal & se mêle avec le sang. On en apperçoit les signes sur les parties du corps du cheval, où la couleur des fluides, qui les nourrissent, se montre. Les gencives & les levres sont teintes d'un rouge jaunâtre; le blanc des yeux est tout jaune: effet de la jaunisse provenante, comme j'ai dit tantôt, de l'épanchement de la bile, qui se communique à toutes les liqueurs émanées du sang.

La bile par son âcreté corrompt la masse sanguine. Elle dissout les parties sulfureuses & salines; elle supprime les volatiles; elle

donne au sang une qualité corrosive ; elle le déprave & le rend putride.

Quelle que soit la cause de la fièvre bilieuse, il faut toujours recourir avec toute la promptitude possible aux remèdes capables de précipiter & d'absorber la bile, d'envelopper & d'entraver ses particules âcres & corrosives, d'en solliciter la dépuration & l'excrétion par les voies des excréments, de restituer au sang la substance homogène, & de le rappeler enfin à sa qualité naturelle. Tels sont les acides végétaux & minéraux ; toutes les terres figillées & non figillées ; les coquilles d'huîtres, l'unicorne fossile & la corne du cerf, la racine de l'oignon de mer, la rhubarbe, le quinquina, l'antimoine diaphorétique, la semence de persil, &c.

On fait prendre au cheval. Par exemple :
Prenez Poudre de coquilles d'huîtres, 3 onces ;

De sel de tartre vitriolé, 1 once ;

De crystal minéral, 1 once ;

D'antimoine diaphorétique, demi-once ;

De quinquina, 3 onces ;

De semence de persil, 2 onces.

Mêlez le tout avec du suc d'oignon de mer, six onces, & avec du miel purifié au-

tant qu'il en faut pour faire un électuaire. Donnez, de deux en deux heures, une once & demie de cet électuaire au cheval malade; appliquez-lui, en cas de constipation & de suppression des excréments, des lavements réitérés & purgatifs, composés de mauve, de son & de feuilles de féné, de chaque une poignée, le tout cuit dans un pot & demi d'eau commune; coulez & ajoutez de l'huile de lin, six onces; partagez en deux portions, dont vous donnerez une à la fois.

Observez attentivement de ne point user de lavement en cas de dévoiement dans cette maladie; toutes les évacuations lui seroient contraires par rapport à la dissolution, que l'âcreté de la bile a causée dans la masse du sang: il faut bien examiner les circonstances diagnostiques pour distinguer l'effet dissolutif de celui qui provient d'une coagulation. Les signes de celle-ci se dénotent par l'abattement & par l'assoupissement de l'animal: il respire avec beaucoup de difficulté; il lui survient de temps en temps une sueur froide & accablante. Son urine est presque claire comme de l'eau, & n'a point d'odeur; au lieu que dans une dissolution parfaite, le poulx étant dans le commencement de la maladie très-agité & inégal, s'affoiblit bien-

tôt ; & à mesure que la dissolution du sang fait des progrès , il devient foible & obscur , gardant néanmoins toujours sa vitesse & l'inégalité. L'animal éprouve des convulsions intermittentes , son urine change de couleur , elle devient huileuse , tantôt rouge , brune , verdâtre & noirâtre , & ces symptômes alors sont les pronostics d'une mort prochaine.

Tous les Maréchaux persistent dans l'habitude erronée de tâter le pouls , en posant la main au défaut de l'épaule vers le coude. Si la main dans cette position ne sent pas le battement du cœur , ils soutiennent que le cheval est sans fièvre. On voit par-là qu'ils ne font point de différence du battement du cœur à la simple pulsation : prendre le battement du cœur pour l'unique signe de l'accès fébrile , c'est s'exposer à connoître la fièvre trop tard ou point du tout. Il est très-certain que le battement du cœur n'est apperçu extérieurement que lorsque la fièvre est à son plus haut degré.

Les chevaux ont une artère , sur laquelle on peut tâter le pouls en tout temps. Appuyez deux ou trois doigts un peu fort au jarrier , un ou deux pouces au-dessus du petit coin de l'œil en biaisant vers l'oreille ; là

vous sentirez très-nettement la pulsation de l'artere, qui vous apprendra en quel état se trouve le sang.

CHAPITRE CINQUIEME.

Du Vertigo.

LE Vertigo entendu dans sa vraie signification, est une intermission de la circulation régulière du suc nerveux dans les organes des sens : les petits vaisseaux obstrués par quelque matiere visqueuse, provenant d'un sang épais, empêchent le cours libre des fluides, lesquels arrêtés dans leur progrès, privent de temps en temps l'animal de ses sens.

La trop grande raréfaction de sang, ou son épaisissement, ou quelquefois une simple indigestion, peut occasionner ce dérangement dans la circulation régulière du suc nerveux : une saignée proportionnée sera très-utile ; & le jugement que l'on portera de la qualité du sang, décidera des remèdes suivans.

Si le sang paroît trop atténué & de peu de consistance, donnez tous les matins, pendant

152 CHAPITRE CINQUIEME.

huit jours, la grosseur d'une noix de l'électuaire composé de

Racine de scorfonere;

Feuilles d'oseille, de chaque 3 onces;

Fleurs d'ancolie, une once & demie.

Nitre dépuré, demi-once.

Réduisez le tout en poudre très-fine, & mêlez avec du miel purifié autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Si le sang est trop épais, & si la sérosité contient beaucoup de flegmes, donnez la même quantité de l'électuaire qui suit :

Prenez Panacée solutive, 3 onces.

Oximel d'oignon de mer, une once.

Sel ammoniac anisé, 6 dragmes.

Extrait de l'herbe à la reine, 3 dragmes.

Mêlez avec l'esprit de vin camphré,
5 dragmes.

Miel purifié autant qu'il en faut pour
faire un électuaire.

Si enfin le mal est l'effet d'une indigestion causée par des aliments inusités, comme du bled nouveau, des fèves ou d'autres grains indigestes, donnez, pendant huit jours, tous les matins à jeun une once de la mixtion suivante, & faites observer un régime exact.
Prenez Absynthe, une dragme.

Gomme-mastic, 2 dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine, infusez avec l'eau stomachale, deux onces; l'eau de cerises noires, six onces; & avec l'essence amere, 3 dragmes; donnez à la fois pour potion.

CHAPITRE SIXIEME.

De la Fourbure, de la Courbature & du gras-fondu.

LA fourbure est une espee de rhumatisme, qui tantôt particulier aux muscles du train de devant, tantôt universel, entreprend les parties du corps du cheval.

J'ai mis au jour un Ouvrage en Allemand, qui traite tout au long de la fourbure & de ses différents effets. On y trouvera, pour la meilleure intelligence, la jambe du devant du cheval avec ses muscles & autres parties disséquée & représentée d'après nature, avec une explication des causes de la maladie & des différents degrés de leurs effets.

Bien des Maréchaux définissent cette maladie si ridiculement, que si l'on ajoutoit foi à leurs discours, on croiroit qu'elle ne peut se guérir que par des superstitions contraires au bon sens. Ils ne connoissent cette mala-

die que lorsqu'elle est à son plus haut degré; & alors ils ont recours à leurs remèdes aussi stupides que violents. De vingt chevaux attaqués de fourbure, ils en détruisent dix-neuf, pour être incertains de guérir le vingtième. Cependant il faut rendre justice à M. *Kerfling*, Maréchal de Monseigneur le Landgrave de Hesse-Cassel, qui s'est distingué exclusivement de tous les Maréchaux en général, par son application à la connoissance des maladies des chevaux & de leurs remèdes. C'est le seul Maréchal en Allemagne digne d'estime pour ses mérites.

La fourbure est l'effet d'un refroidissement subit que le cheval a souffert tout-à-coup, après avoir eu grand chaud. La transpiration ayant été interceptée par un froid qui a fermé subitement les pores, l'humeur transpirante sortie des orifices de ses vaisseaux, est arrêtée entre la peau & les muscles, se répand & s'aigrit, & elle cause des douleurs aux fibres musculaires auxquelles elle s'attache. Elle les roidit & les entreprend.

Cette humeur extravasée aboutit successivement à son centre perpendiculaire. Elle tombe dans le pied du cheval. Par son âcreté elle y fait fermenter les fluides, qui nourrissent les parties du pied; elle y blesse &

corrode les parties tendineuses, & elle rend le cheval boiteux.

Plusieurs maux se compliquent souvent avec la fourbure, selon que le refroidissement a été plus ou moins universel, & que l'animal a été plus ou moins de temps sans être secouru par les remèdes.

La courbature & la gras-fondure sont ordinairement les suites de la fourbure, lorsqu'on n'a pas été prompt à y apporter du remède. L'humour extravasée se dilate de plus en plus. Elle se répand dans tout le corps du cheval, son acidité augmente, elle s'insinue dans toutes les liqueurs, & les fait fermenter. Enfin elle les altere de façon, qu'on les voit sortir mêlées avec les excréments & bouillonner par terre. C'est alors que les Maréchaux donnent à la maladie le nom de gras-fondure. Elle n'est jamais sans fièvre, & elle est toujours fort difficile à guérir.

Le cheval peut gagner la fourbure dans l'écurie, & toutes les fois que le passage subit d'une grande chaleur à un grand refroidissement l'expose à avoir la transpiration interceptée.

Il ne faut pas confondre cette maladie avec celle qui provient d'une simple indigestion, & que les Maréchaux appellent très-

abusivement la fourbure du verd : cette dernière maladie n'étant autre chose qu'une oppression de vigueur, causée par une réplétion d'estomac passagere.

Le principe de la vraie fourbure est dans la sérosité du sang. Cette sérosité, poussée par la chaleur hors des orifices des petits vaisseaux, est la matiere de la transpiration. Si elle est interceptée par un froid qui ferme les pores subitement, cette humeur qui ne peut plus, ni rentrer dans les petits vaisseaux, ni sortir par les pores, devient un corps étranger entre la peau & les muscles, & se dispose à la corruption.

Plus les fluides ont de vertu balsamique dans leurs vaisseaux & dans leurs fonctions régulières, plus ils acquierent d'âcreté maligne lorsqu'ils sortent de leur ordre & de leur borne. Voilà pourquoi la fourbure a des conséquences si funestes, lorsqu'on ne vient pas promptement au secours de la nature pour en détruire la cause.

La sérosité maligne, qui est le principe de la courbature, se répand peu à peu dans toutes les parties musculieuses : elle y met les liqueurs en fermentation, leur communique sa qualité âcre & corrosive ; elle produit la fièvre qui n'est pas sans danger ; elle

ronge dans les parties basses comme dans le pied, où elle détache souvent l'os du petit pied des membranes aponeurotiques & tendineuses qui enveloppent cette partie, & la soutiennent dans ses fonctions.

La roideur des muscles entraîne souvent des obstructions dans la région des hypocondres, d'où suit la compression du canal du fiel. Cette compression verse la bile dans le sang, où elle excite la fermentation & cause la fièvre. Il arrive aussi que l'âcreté bilieuse se communique au chyle, & le dissout au point qu'on le voit sortir avec les excréments. Telle est cette matiere blanche que les Maréchaux appellent gras-fondu, & qui même, après être sortie du fondement, conserve encore quelque temps son bouillonnement & sa fermentation.

Commencez à donner du soulagement à l'animal par une saignée, faites suivre des lavements réitérés. S'il est question d'une fourbure simple qui entreprend le train de devant, ou tout le corps de l'animal, usez du remède qui suit :

Prenez Racine d'oignon de mer, 2 onces.

Rhubarbe brulée, 4 onces.

Herbe de fanicle, 1 once.

Safran de Mars apéritif, demi-once.

Sel de tartre & de nitre, de chaque
6 dragmes.

Tartre vitriolé, 3 dragmes.

Antimoine diaphorétique, 3 dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine, mêlez ensemble, & partagez en sept doses égales.

Vous donnerez tous les matins à jeun une dose de cette poudre, dans une chopine de vin blanc.

Il est nécessaire d'extirper l'humidité maligne des parties inférieures, & principalement du pied qui en souffre de vives douleurs. Préparez Farine de fèves, *℥* 1.

Huile de laurier, 3 onces.

Esprit de vin autant qu'il en faut pour faire une pâte, à laquelle vous mêlerez tant soit peu de l'eau commune, pour lui donner la consistance convenable : faites-la bouillir un instant. Prenez-la toute bouillante & mettez dans les deux pieds de devant, de manière qu'ils en soient bien remplis ; laissez un peu refroidir le reste, & lorsque le degré de la chaleur sera tel que vous puissiez manier cette pâte sans vous bruler, appliquez-en à l'entour de la couronne des deux pieds. Mettez une bande pour l'y assujettir, & afin qu'elle ne puisse se détacher, ni de la couronne, ni

de la sole du pied, continuez cette opération tous les jours pendant huit jours, & elle aura l'effet que vous desirez.

Les lavements que j'ai recommandé pour le commencement du traitement de la maladie, doivent être suivis jusqu'au rétablissement parfait du cheval. On peut les réitérer hardiment trois fois par jour, sans craindre d'excéder. Leur composition sera de

Ecume d'antimoine, 5 onces.

Fleurs de mauve,

de camomille, de chaque 1 poignée.

Sel polycreste, 2 onces.

Faites bouillir avec un pot d'eau; coulez & ajoutez-y cinq onces d'huile de laurier ou de lin, & donnez en deux fois.

Si le mouvement du poulx annonce la fièvre, n'attendez pas les signes du battement du cœur. La maladie alors seroit trop avancée, & le remede viendrait trop tard. Saignez promptement des deux côtés du col. Employez les lavements, réitérez & préparez ensuite

Racine d'oignon de mer,

Quinquina, de chaque 3 onces.

Rhubarbe brulée, 4 onces.

Antimoine diaphorétique martial, de
mi-once.

Sel d'absynthe,

Tartre vitriolé, de chaque 3 onces.

Safran de Mars apéritif, 4 onces.

Réduisez le tout en poudre très-fine, mêlez avec l'essence de vitriol de Mars, demi-once.

Sirop d'herbe à la reine, 3 onces.

Miel autant qu'il en faut pour la consistance d'un électuaire.

Vous donnerez tous les jours le matin, à midi & le soir, la grosseur d'une grosse noix de cet électuaire à la racine de la langue du cheval. Continuez jusqu'à ce que la fièvre cesse, & faites garder un régime exact.

Quant à la maladie que l'on nomme grassondure, & qui survient quelquefois au cheval sans avoir été précédée de fourbure, elle est l'effet d'un travail outré, par lequel le sang & les humeurs ont été poussées dans un mouvement précipité; elles se sont mêlées avec les humeurs bilieuses, qui leur ont communiqué la qualité âcre. Elles ont été ensuite repompées dans la circulation du sang, & y ont excité la fermentation & produit la fièvre.

Plusieurs Maréchaux ont cru jusqu'à présent que comme cette maladie n'attaque guère que les chevaux gras, elle provenoit de ce que la graisse fondoit dans leur corps & for-

toit

toit ensuite avec les excréments, prenant pour de vraie graisse cette liqueur blanchâtre qui sort du fondement. Il est bon de les détromper de cette erreur, en leur apprenant la véritable cause de cet effet.

La gras-fondure, dont le nom est une conséquence de leur fausse idée, provient de ce que le sang étant trop épais, circule difficilement. Si un sang de cette nature vient à être agité par une cause violente, la forte extension des vaisseaux fait que la bile s'embarrasse dans le foie, & qu'elle en engorge les glandes: cet engorgement empêche le cours libre du sang qui vient de l'estomac, de la rate & des intestins. Le sang ainsi gêné, dépose dans les glandes intestinales une trop grande abondance d'humeur salivale. Cette humeur étant mise en fermentation par l'âcreté bilieuse, dissout celle qui est attachée aux parois des intestins, & l'entraîne avec les excréments.

C'est l'humeur visqueuse qu'on apperçoit autour de la fiente, & qu'on prend pour du gras-fondu.

Le cheval perd l'appétit. Il se couche & se relève aussi-tôt. Il regarde ses flancs, & perd ses forces tout-à-coup. S'il sort de ses naseaux une matière mêlée avec du sang, le signe est mortel.

Employez d'abord les saignées du col & les lavements ; usez de celui que j'ai indiqué pour la fourbure , & ajoutez y une demi-once du baume opiatique chymiquement préparé , dont je vous donnerai la composition au Chapitre des coliques.

Préparez en attendant le remède qui suit :
Prenez Coquilles d'huîtres calcinées , 4 onces.

Sel d'absynthe , 3 dragmes.

le tout réduit en poudre , mêlé avec l'essence de vitriol de Mars , 1 dragme.

Eau distillée des fleurs de renoncule ,
4 onces.

Eau analeptique , 5 onces.

Eau de cerises noires , demi-livre.

Vous donnerez de cette mixtion toutes les deux heures quatre onces au cheval malade , & vous lui ferez garder un régime exact. Si la fièvre ne diminue point , réitérez la saignée , & prodiguez les lavements. Appliquez quelques setons à la poitrine & sous le ventre ; continuez ce traitement jusqu'à ce que le cheval soit rétabli.



CHAPITRE SEPTIEME.

Du mal de cerf.

L'Étimologie de cette dénomination n'est pas facile à découvrir. Les opinions varient à cet égard, aussi-bien que sur la nature & les causes de cette dangereuse maladie.

Elle s'annonce par des signes clairs & sensibles. Le col & les mâchoires du cheval deviennent rîdes & immobiles; les yeux lui tournent par intervalles; il a le corps & les deux trains tout entrepris; sa peau est sèche; il lui prend de temps en temps des battements de flancs & de cœur très-violents: ces battements reviennent quelquefois coup sur coup, & toujours sans regle.

Je regarde le mal de cerf comme un effet spasmodique provenant d'une cause dans le genre nerveux, qui en produit une constriction violente, tantôt universelle & tantôt particulière à certaines parties du corps de l'animal.

Le spasme qui caractérise le mal de cerf est permanent; le poulx de l'animal est dur & inégal; les extrêmités du cheval, comme les oreilles, le nez & les jambes, sont froides; l'hypocondre gauche est aussi affecté de

tension & de vents, & la constipation est si grande, que le cheval ne rend, ni vents, ni excréments; la vessie est souvent resserrée, & il n'en sort que peu d'urine.

Un exercice violent & outré; une interception de transpiration; l'effet de quelque humeur dartreuse ou galeuse qui a été repoussée dans le sang; la dépravation des suc, qui deviennent âcres & irritants; toutes ces causes peuvent affecter le genre nerveux & produire le spasme.

On a connu par expérience que si la fièvre survient le quatrième ou le cinquième jour, cette fièvre ayant la force de séparer par la concussion des fibres l'humeur âcre du suc nerveux, il y a de l'espérance que le cheval en réchappera. Il est difficile que l'animal vive au-delà du neuvième jour, qui est le jour critique de cette maladie, principalement lorsque le spasme a entrepris tout le corps du cheval.

Il y a fort peu d'exemples de chevaux guéris de ce mal. Ce que j'ai trouvé de plus salutaire, est la quantité de lavements émollients & purgatifs, l'application des bains de vapeurs, de frictions sèches, & ensuite des onguents anodins, & des remèdes capables de détruire l'âcreté des humeurs qui cau-

font la contraction tonique des muscles.

Les Maréchaux font des efforts inutiles pour ouvrir la bouche du cheval malade, parce qu'ils croient que le mal ne vient que du serrement des mâchoires, & que si elles étoient une fois desserrées, le mal se dissiperoit tout d'un coup. Mais cette pratique, comme tant d'autres, ne prouve que leur ignorance profonde.

Lorsque vous appercevrez les premières atteintes du mal de cerf, que vous reconnoîtrez au col roide que le cheval étend en ouvrant les naseaux & en vous regardant de travers,

Préparez Crème de cinabre, 2 dragmes.

Coquilles d'œufs, 3 dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine, mêlez avec l'esprit de vitriol anti-épileptique, 60 gouttes, eau de pavot, 3 onces, & eau de cerises noires, 6 onces. Faites-en une mixtion, & donnez à la fois au cheval par la bouche.

Réitérez la même potion de six en six heures. Faites frotter votre cheval ensuite avec des bouchons de paille sur toutes les parties que vous jugez être entreprises du spasme, principalement sur l'épine du dos. Quand il aura été fortement frotté à sec & que la peau sera bien échauffée, frottez les mêmes parties

avec l'onguent dont voici la composition.
Prenez Huile distillée d'ambre,

Huile de vers de terre, de chaque
2 onces.

Camphre, 2 dragmes.

Graisse de castor, 1 once.

Mêlez le tout en onguent.

Placez ensuite sous le ventre du cheval un des gros vases dont on se sert pour la lessive; échauffez en même-temps plusieurs gros cailloux au feu, & faites bouillir dans un pot de terre, avec six pots d'eau de riviere, quatre poignées de camomille, autant de fleurs de mauve, une poignée de marjolaine; mettez les cailloux chauds dans le vase deffous le cheval, & versez la décoction par-dessus; couvrez le cheval depuis la tête jusqu'à la croupe avec de grandes couvertures, afin que la vapeur s'étende deffous la couverture sur tout le corps du cheval; & lorsque le caillou paroît se refroidir, remettez-y un autre récemment chauffé, pour que le cheval reste dans une fumication continuelle & égale pendant une heure entiere. Après quoi vous recommencerez encore à frotter votre cheval à sec, jusqu'à ce que vous ne vous appercevrez aucune humidité sur sa peau.

Il faut avoir soin de tenir le cheval tou-

jours bien couvert, & de lui faire la litiere jusqu'au ventre pour lui garder les pieds bien chauds.

La fumigation se fait deux fois par jour, le matin & au soir, toujours avec la préparation des frictions annoncées ci-devant, pour rendre le corps du cheval transpirable.

La saignée ne peut être dans cet accident qu'inutile : des setons appliqués à la poitrine, sous le ventre & aux fesses du cheval, tiendront lieu d'une évacuation nécessaire des sérosités âcres qui affligent les fibres nerveux, & d'une révulsion salutaire des humeurs qui embarrassent les parties tendineuses.

Le cheval ne peut rien manger, & même très-difficilement avaler pendant tout le temps du paroxysme spasmodique qui l'entreprend. Il faut cependant l'assister par des substances capables d'entretenir la nutrition : donnez-lui pour cet effet tous les jours cinq à six jaunes d'œufs, que vous lui passerez entre les dents molaires & les crochets dans la bouche, & observez de lui tenir les lèvres serrées jusqu'à ce qu'il ait avalé les œufs.

Donnez souvent de l'eau d'orge avec du miel; & si le cheval ne peut boire, laissez toujours à ses côtés un seau rempli de cette

eau, afin qu'il puisse se rafraîchir la bouche quand il voudra.

CHAPITRE HUITIÈME.

De l'effort du muscle pectoral, vulgairement appelé avant-cœur, & de l'effort des muscles de l'aîne.

LE mal que les Maréchaux appellent avant-cœur, est une tumeur qui se forme au poitrail vis-à-vis du cœur. Cette tumeur est presque toujours accompagnée d'une fièvre violente.

Le mal s'annonce par la tumeur qui paroît au-dehors; ou si elle ne paroît pas, le cheval devient triste, il tient la tête basse, & on lui sent un grand battement de cœur. Il tombe par terre de temps en temps comme si le cœur lui manquoit, & qu'il fût prêt à s'évanouir. Il perd totalement l'appétit; & la fièvre devient quelquefois si violente, qu'elle lui cause une douleur aiguë, & qu'elle est capable de le faire mourir en fort peu de temps.

Cette maladie peut avoir deux causes. Une morfondure peut avoir épanché du sang dans les graisses du muscle pectoral. Ce sang épanché y cause une inflammation qui tend à la

suppuration, & qui par l'augmentation de la chaleur provenant de la fièvre, dégénère en abcès. Quelquefois la suppuration n'a pas lieu dans les parties grasses; & alors le mal est d'autant plus dangereux, que l'inflammation dans ce cas tourne ordinairement en gangrene.

L'autre cause qui n'est pas moins vraisemblable, & à laquelle tous ceux qui ont écrit de ce mal n'ont pas même pensé, est un écart ou un effort du cheval, qui aura forcé les tendons du muscle pectoral. Cet effort ne peut manquer de causer une vive douleur au cheval, vu la sensibilité de ces parties. L'irruption du sang des vaisseaux dans le temps de l'écart, a dû produire une tumeur, & l'inflammation en est la suite.

Quelle que soit la cause de ce mal, on doit toujours le regarder comme un abcès, qui est formé dans le muscle dont nous parlons. Tout abcès est douloureux dans le temps que la suppuration se prépare. Cette douleur, jointe à l'inflammation des parties voisines où le sang est arrêté & caillé, produit la fièvre. Il est donc nécessaire d'en prévenir les mauvaises suites par la saignée. Il faudra en même-temps aider la suppuration par des onguents encollients, & ne pas trop travail-

ler contre la fièvre, parce que c'est elle qui doit faciliter la suppuration.

Si la suppuration aboutit au-dehors, de maniere que par les remedes, ou par l'opération on puisse faire sortir la matiere, le mal n'aura rien de dangereux.

Si au contraire l'inflammation se communique aux parties intérieures du corps, & principalement à celles du péricarde; si elle produit des anxiétés & des évanouissements, il faut secourir promptement le cheval malade par des saignées réitérées & par des médicaments cordiaux. Il est à craindre que la suppuration n'aboutisse au-dedans, ce qui seroit certainement mortel.

Il vient aussi au cheval une grosseur douloureuse au haut de la cuisse, à l'endroit où elle est jointe au bas-ventre, c'est-à-dire, à l'aîne. Ce mal est aussi dangereux que le précédent, lorsque la suppuration est interne; parce que la matiere ne pouvant pas être évacuée, corrompt les parties du dedans, & cause la mort à l'animal.

L'un & l'autre de ces maux produisent la fièvre, par l'inflammation du sang arrêté dans la tumeur. Il faut saigner le cheval au col, & lui donner beaucoup de lavements. Vous graisserez la tumeur avec des suppuratifs; &

si vous appercevez que la tumeur aboutisse au-dehors, il faudra la percer pour faire écouler la matiere, afin de remédier à la fièvre, & de calmer la grande agitation du sang. Préparez ensuite

Cinabre de montagne, 3 onces.

Safran de Mars apéritif, 1 once.

Sel de tartre, une once & demie.

Coquilles d'œufs, 5 onces.

Quinquina, 3 onces.

Réduisez le tout en poudre très-fine, mêlez avec l'esprit de nitre doux, 2 onces, & avec du miel autant qu'il en faut pour faire un éluctuaire.

Chaque jour le matin, à midi & le soir, vous donnerez la grosseur d'un œuf de poule de cet éluctuaire à la racine de la langue du cheval. Le régime doit être de l'eau blanche, & du son avec un peu de farine d'orge mouillée.

CHAPITRE NEUVIEME.

Des Avives & de l'Etranguillon.

LEs chevaux ont des glandes à la mâchoire au-dessous des oreilles, qu'on nomme avives; ce sont les mêmes que celles qu'on

nomme parotides dans le corps humain. Il y a d'autres glandes à la racine de la langue qu'on nomme simplement glandes du gosier du cheval, & qui dans l'homme sont appellées amygdales : ce sont des glandes sublinguales & salivales qui apportent dans la mastication leur suc, pour être mêlé avec les aliments, & pour les aider dans la premiere préparation à la digestion.

Les Maréchaux prétendent que les avives (ce sont les parotides) sont par elles-mêmes sujetes à des maux douloureux ; & lorsque la chose arrive, ils disent que le cheval a des avives.

Le gonflement des glandes du gosier du cheval n'est pas fréquent ; mais en cas qu'il arrive, le mal en est comme celui de l'esquinancie aux hommes. Ce gonflement contraint la respiration du cheval, & c'est ce qu'on nomme étranguillon.

Ce mal dérive de l'épaississement de la salive, laquelle étant résoute par des matieres capables de cet effet, cesse d'enfler les glandes, les dégorge au contraire, & le mal se dissipe.

On fait une décoction à l'instar de gargarisme, que l'on injecte par une seringue dans le gosier du cheval, & moyennant l'usage

convenablement réitéré plusieurs fois par jour, on parvient aisément à guérir cette maladie.

La décoction sera composée de

Fleurs de sureau,

de camomille, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir légèrement dans deux setiers d'eau; passez le tout; ajoutez-y

de sel ammoniac, demi-once;

de sirop anti-scorbutique, 3 onces;

de vinaigre, demi-setier.

Coulez, & faites-en usage comme ci-dessus.

Quoique le mal des glandes du gosier enflées ne soit pas de conséquence, lorsqu'on y apporte promptement des remèdes au commencement de son accès, il peut devenir sérieux, en cas qu'on néglige de prévenir l'inflammation de ces parties, & par conséquent l'étranguillon parfait.

Il ne faut pas confondre le mal des avives avec celui de l'étranguillon: celui-ci est une maladie réelle; les glandes du gosier ont un gonflement sensible & douloureux. Le cheval tient la tête haute, à cause de la tension de cette partie. Ses tempes, sa tête & ses yeux s'enflent en même-temps. A peine peut-il boire & manger. Il ne respire que difficile-

ment ; la langue lui sort de la bouche. Il ne peut plus avaler , & il rejette la boisson par les naseaux. Enfin le gonflement peut devenir si fort , qu'il comprime l'embouchure de la trachée-artère , ôte la respiration & étouffe le cheval.

J'ai dit tantôt que cette maladie est un embarras & un épaisissement du suc dans les glandes du gosier : elle peut provenir de ce que l'animal a passé d'un grand chaud à un grand froid , ou de ce qu'il a bu ayant trop chaud , après avoir été fatigué à outrance.

Comme l'étranguillon est une inflammation des amygdales & de presque toutes les parties du gosier , & que le mal fait souvent & en peu de temps des progrès rapides , il faut d'abord saigner des deux côtés du col. On lui injectera ensuite le gargarisme décrit , avec une seringue faite exprès pour cet usage.

Pour le remède à donner intérieurement ,
Prenez Sel de tartre & de nitre , de chaque
2 onces.

Safran de Mars apéritif , 3 dragmes.

Antimoine diaphorétique , 2 dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine , & mêlez avec du miel purifié , faites-en un électuaire.

Donnez au cheval malade , deux fois par jour , de cet électuaire , de la grosseur d'une

noix, & frottez extérieurement les glandes du gosier avec l'onguent suivant :

Prenez Onguent d'althéa,

de bouillon blanc,

de linairé, de chaque une
once.

Huile de mélilot, 2 dragmes.

Camphre, une dragme.

Savon noir, 2 dragmes.

Mélez le tout, & faites-en un liniment.

Quant à la maladie des avives, dont l'opinion des Maréchaux, qui leur attribuent des maux particuliers, n'est fondée que sur un préjugé vague, transmis de pere en fils, j'approuve celle de M. Garfaut, qui n'admet pas la sensibilité des avives. » On pourroit, dit-il, » en douter assez raisonnablement, » attendu que les opérations qu'on fait aux » chevaux qu'on dit avoir les avives, qui est » de les percer, de les piquer, de les battre, » &c. dans le temps qu'on les croit assez douloureuses, pour tourmenter un cheval de la force dont il agit alors, seroient capables d'y exciter une inflammation beaucoup plus violente, d'allumer son mal & de le rendre comme fol.

Je crois donc que les avives sont insensibles, puisqu'elles ne font pas cet effet ; & je

suis persuadé qu'on est bien éloigné de la source du mal , quand on se borne à la sensibilité des avives.

Je trouve dans l'expression ordinaire des Maréchaux même une raison pour appuyer mon sentiment. Ils disent qu'il n'y a jamais d'avives sans tranchées. Il pourroit se faire en effet que ce qu'on nomme avives , ne fût autre chose qu'un mal de ventre , d'autant plus que les signes des avives sont les mêmes que ceux des tranchées. Le cheval se tourmente excessivement par la douleur qu'il souffre. Il se couche , il se roule par terre , il se relève souvent , & il se débat fortement.

Le gonflement des avives provient d'une réplétion dans les veines jugulaires , dont une copieuse ramification passe au travers des avives. Lorsque la maladie des tranchées , ou quelque autre maladie aiguë cause l'émotion du sang , les veines jugulaires en sont plus remplies , & dilatent par conséquent le volume des parotides , qu'on appelle avives. C'est pourquoi l'on observera presque dans toutes les maladies aiguës , que les avives sont enflées. Les Maréchaux eux-mêmes prouvent par leur pratique l'abus de leur opinion , puisqu'ils guérissent les avives avec les remèdes faits pour guérir les tranchées. Je ne di-
rai

rai rien de certains Maréchaux, qui prétendent guérir les avives avec des paroles. Cette absurdité est digne de leur charlatanerie.

CHAPITRE DIXIEME.

Des Tranchées.

AUCUN animal n'est sujet aux douleurs d'entrailles comme le cheval. Plusieurs causes peuvent lui occasionner des tranchées insupportables, qui mettent sa vie en danger. Pour en donner une connoissance plus exacte, je les diviserai en six especes, qui sont :

Les Tranchées d'indigestion & de vents.

Le *Convulvulus*, ou *Miserere*.

Le Teneisme.

Les Tranchées de rétention d'urine.

Les Tranchées bilieuses, nommées abusivement Tranchées rouges:

Les Tranchées causées par les vers.

De quelque espece qu'eussent les tranchées, elles causent beaucoup de douleur au cheval, & s'annoncent toutes à peu près par les mêmes signes. Le cheval se débat, se couche & se relève souvent; il regarde ses flancs, & la sueur lui prend, voilà les signes généraux.

Il y en a de particuliers à chaque espece, lesquels, avec l'inspection des excréments, peuvent découvrir la cause.

Les tranchées d'indigestion & de vents proviennent d'avoir trop mangé, ou trop à la hâte. Les chevaux qui se fatiguent, y sont fort sujets, parce que moyennant le mouvement du tic, & une espece de *rot* dont le *tic* est accompagné, ils avalent beaucoup de vents; ces vents remplissent leurs intestins, & les étendent au point de leur causer les douleurs les plus aiguës.

Cette maladie demande un prompt secours. Il faut toujours commencer par les lavements. Celui dont vous trouverez plus-bas la recette, n'a jamais manqué de faire son effet dans cette maladie. Si vous observez que la fièvre accompagne les tranchées, soyez assuré que l'inflammation se prépare dans les intestins. L'extension causée par les vents empêche le cours libre du sang dans les vaisseaux de cette partie. Le sang s'y arrête; il engorge les petits vaisseaux; delà l'inflammation.

Faites saigner le cheval sur le champ; & préparez Thériaque de Venise, une once. Dissolvez-la dans de l'eau de cerises noires, deux onces, & faites avaler.

Voici la recette du lavement spécifique.

Prenez Ecume d'antimoine, 4 onces.

Herbe de camomille,

de bouillon blanc, de chaque
une poignée.

Semence de fenouil & d'anis, de cha-
que une once.

Faites bouillir dans un pot de biere, pen-
dant un demi-quart d'heure, coulez & ajou-
tez-y huile de laurier, 5 onces, sel poly-
creste, 2 onces, & du baume opiatique chy-
miquement préparé, 30 gouttes. Partagez en
deux portions égales, dont vous appliquerez
une à la fois.

Je vais vous donner la composition du
baume opiatique, dont l'usage est dans une
quantité d'occasions infiniment salutaire, &
dont la préparation n'est pas beaucoup com-
mune.

Prenez de l'opium du plus pur ; mettez-en
deux onces dans un grand verre ; versez des-
sus deux livres & demie de suc de coins fraî-
chement exprimé : ajoutez un gros de sel de
tartre crystallin ; mêlez le tout. Laissez le
verre découvert, & mettez-le dans une cham-
bre assez chaude pour exciter la fermenta-
tion : après deux ou trois jours, vous serez
assuré par les petites bulles qui s'élèveront
au-dessus de la liqueur, que la fermentation

se préparé; alors mettez-y une demi-once de sucre en poudre, & remuez bien le tout avec la spatule : laissez le verre découvert dans la même chambre jusqu'à ce que la fermentation soit achevée, ce qui s'effectuera en quatorze ou quinze jours : pendant ce temps-là visitez cette composition tous les deux jours, ôtez avec une cuiller l'écume puante qui se forme au-dessus, jetez cette écume qui est mal-saine, & dont la puanteur est affreuse : elle pourroit vous causer quelque maladie, si vous ne prenez pas la précaution de fermer la bouche & de vous boucher le nez chaque fois que vous entrez dans la chambre.

Lorsqu'il ne se présentera plus d'écume, vous trouverez au milieu du verre une liqueur d'un beau rouge, & dans le fond une matiere trouble. Versez la liqueur par inclination ; filtrez-la au travers d'un linge ; laissez-la reposer une couple de jours, afin qu'elle se clarifie davantage ; passez-la une seconde fois au travers d'un linge ; mettez-la ensuite dans un verre à distiller ; faites-la évaporer au bain-marie , jusqu'à ce que la liqueur s'épaississe à la consistance du miel ; prenez de l'esprit de vin rectifié au-dessus du sel de tartre brulé par du nitre ; versez sur l'extrait une quantité de cet esprit, de maniere qu'il

furnage trois doigts au-dessus : couvrez votre verre ; bouchez-le bien , & remettez-le en digestion pendant trois jours dans la chambre chaude.

L'esprit prendra une forte teinture de rouge , & vous le verserez par inclination dans un autre verre : remettez sur l'extrait la même quantité d'esprit de vin rectifié ; bouchez le verre comme auparavant , & mettez-le de nouveau en digestion pendant trois jours.

Vous trouverez ce nouvel esprit teint comme le premier : continuez ainsi jusqu'à ce que vous voyiez que l'esprit de vin ne se charge plus de la couleur rouge : prenez alors tout cet esprit teint de rouge ; filtrez le au travers d'un linge ; mettez-le dans un verre à distiller dont le col soit bien étroit ; bouchez ce verre bien fort , & mettez-le en digestion pendant trente jours consécutifs ; vous en tirerez une quintessence que vous laisserez refroidir ; filtrez-la , & mettez-la dans un verre au bain-marie ; faites évaporer l'esprit de vin par la distillation , & la teinture épaisse que vous trouverez dans le fond , sera le baume opiatique.

La bonté de ce baume est , par des expériences innombrables , si fortement constatée , que personne ne sauroit en douter. Il calme

les douleurs de colique presque dans le même moment qu'il est donné en clystère : il adoucit les âcretés dans les boyaux, & il est un véritable spécifique contre les dévoicements & le flux dysentérique.

La dose en est de vingt jusqu'à quarante gouttes dans un lavement, & de quinze à vingt gouttes à prendre par la bouche d'un cheval.

Le Convulvulus, ou Miserere.

LES vents peuvent occasionner une espèce de tranchée très-dangereuse, qu'on nomme *Convulvulus*, ou *Miserere*. Il se fait un repli de l'intestin sur lui-même, qui empêche les matières de passer. Il faut sur toutes choses tâcher de prévenir l'inflammation de l'intestin ; car lorsque cette inflammation se forme, elle fait mourir le cheval en très-peu de temps.

Le seul moyen est de saigner jusqu'à défaillance, & de réitérer les lavements. L'intestin ne peut reprendre sa situation naturelle, lorsqu'il a été une fois entrepris par l'inflammation. C'est donc à détruire cette cause qu'il faut principalement s'attacher. Les médicaments par la bouche ne sont d'aucune ressource, parce que le pli de l'intestin leur

intercepte le passage. Le lavement dont j'ai donné ci-dessus la recette, fera le meilleur de tous pour calmer les douleurs & éteindre l'inflammation.

Le Tenesme.

LE Tenesme, outre les signes généraux de tranchées, se fait connoître par les efforts que le cheval fait pour fienter. Efforts inutiles; il ne rend que des glaires qui se détachent des boyaux avec douleur. Le cheval ne fait pas continuellement ces efforts. Il y revient par intervalles, & toujours avec des douleurs excessives. Ce mal est ordinairement précédé d'un flux de ventre, & il a beaucoup de rapport avec la dysenterie de l'homme. Il provient d'une grande âcreté dans le sang, qui dépose des humeurs mordicantes dans les intestins par les glandes dont ils sont remplis; & comme ces humeurs ne peuvent se détacher que très-lentement, elles causent des douleurs insupportables. Cette matiere âcre ronge les parois de l'intestin, & y produit des lésions, & par conséquent l'inflammation, qui se manifeste par la fièvre qui survient, & qui est toujours dangereuse dans cette maladie.

La saignée est peu utile au mal, à moins que ce ne soit pour s'opposer à l'inflammation & à la fièvre accidentelle. Les lavements anodins fréquemment réitérés, sont le remède le plus efficace.

Prenez Son de froment & graine de lin, de chaque une poignée.

Huile commune, 6 onces.

Jaunes d'œufs, N° 2 ou 3.

Baume opiatique, 20 gouttes.

Délayez le jaune des œufs avec l'huile; mêlez le tout avec un demi-pot de lait de vache, faites bouillir un instant, coulez & appliquez-le tiède.

Donnez deux ou trois fois par jour le médicament qui suit :

Prenez Rhubarbe brulée, 4 onces.

Bouillon blanc, 2 onces.

Feuilles de garderobe, 1 once.

Huile de semence de pavot, 1 once.

Quinquina, 3 onces.

Réduisez le tout en poudre très-fine, mêlez avec baume opiatique, demi-dragme, & du miel autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Appliquez-en de la grosseur d'une noix à la racine de la langue. Faites observer que le cheval ne boive & ne mange d'abord après la

prise du remede. Donnez dans l'eau blanche qui lui servira de boisson ordinaire dans cette maladie, une grosse cuiller de miel & une once de nitre dépuré, mêlez & remuez toutes les fois que vous le présenterez au cheval pour boire.

Tranchée de rétention d'urine.

L'Urine est une liqueur que le sang dépose dans les reins, & par laquelle il se décharge d'une surabondance des parties salines & sulfureuses qui s'étoient introduites dans la masse. Cette liqueur se filtre par différents couloirs, & passe dans la vessie, comme la matiere de la transpiration passe au travers des pores de la peau.

Si l'urine se trouve chargée d'une matiere épaisse, gluante & âcre; il se peut que cette matiere s'amasse dans le col de la vessie, qu'elle obstrue le canal de l'urètre, & qu'elle produise ainsi la rétention d'urine. Ce mal est douloureux en lui-même; il devient très-aigu & très-dangereux, lorsque l'extension de la vessie par la réplétion de l'urine & l'âcreté de la matiere, font craindre l'inflammation de cette partie. Il est de la dernière conséquence de prévenir cette inflammation par

une saignée suffisante, & par les lavements émollients. L'un & l'autre sont nécessaires pour empêcher la complication de la fièvre, qui augmenteroit l'inflammation. La gangrene suivroit bientôt dans des parties si délicates, & qui sont composées d'une grande quantité de fibres nerveux.

Il faut, pour distinguer le mal de rétention d'urine dont les douleurs excitent dans l'animal des mouvements aussi violents que dans l'accès d'autres tranchées, d'avec ceux qui ont l'atteinte des boyaux & non de la vessie pour objet, s'attacher à une observation attentive des signes que le cheval dénote par ses actions : il se place dans la rétention d'urine, souvent en attitude de vouloir pisser, sans pouvoir rendre que quelques gouttes d'urine avec des douleurs qui font gémir la pauvre bête. La sueur lui prend de temps en temps ; il tourne la tête du côté de la partie douloureuse, comme s'il vouloit indiquer à l'homme l'endroit où il a besoin de son secours.

Dans le cas d'une obstruction rebelle, ou d'une inflammation au col de la vessie annoncée par la fièvre, il n'est pas à propos d'employer beaucoup de diurétiques, qui charieroient dans la vessie de nouvelles sérosités, &

augmenteroient l'extension de la vessie , & par conséquent les douleurs & l'inflammation. Il faudra seulement aider la nature par des remèdes extérieurs, nommés diurétiques, froids & adoucissans.

Quand la maladie consiste dans une simple rétention d'urine causée par les glaires, ou par les vents qui engorgent, ou qui compriment le canal de l'urètre, il suffit quelquefois de mener le cheval dans une bergerie, & de lui faire sentir la fiente des moutons : les parties salines volatiles qui sortent de cette orduure, picotent le conduit de l'urine ; elles le dilatent, & l'urine passe à l'ordinaire.

A l'égard d'une rétention douloureuse que le cheval annonce en se débattant continuellement, & par l'anxiété qui le met en fureur, il faut employer la saignée & les lavemens émolliens, dont voici la dispensation.

Prenez Ecume d'antimoine, 6 onces.

Herbe de mélilot,

de camomille ; de chaque une poignée.

Semence de fenu grec, 2 onces.

Sel polycreste, 2 onces.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans un pot d'eau ; coulez, & ajoutez

Huile de laurier, 6 onces.

Baume opiatique, 30 gouttes.

Donnez en deux portions.

Préparez ensuite la mixtion suivante :

Prenez Sémence de persil, demi-once.

Crytal de tartre,

Tartre vitriolé, de chaque une once.

Réduisez le tout en poudre très-fine ; infusez avec de l'eau distillée de fleurs de renoncule, huit onces ; faites-en une mixtion, que vous donnerez à la fois au cheval par la bouche. Observez de lui réitérer cette potion de deux en deux heures, lorsque les lavements auront produit l'effet désiré ; car tout remède donné intérieurement pour pousser l'urine avant que le passage en soit libre, est d'autant plus dangereux, qu'il opere par l'affluence de l'humidité dans la vessie une extension de cette partie plus violente. Il faut aider avant toutes choses l'ouverture du passage, & on peut, pour cet effet, injecter par une seringue dans la verge d'un cheval entier ou hongre, du savon dissout dans de l'eau tiède, & appliquer dans la vulve d'une jument du savon liquide en substance : il s'insinue par sa qualité lixivieuse dans le canal de l'urètre, & pénètre dans la vessie, où il dissout les obstructions, & en sollicite l'évacuation.

Tranchée bilieuse, ou Tranchée rouge.

LES Maréchaux qui, en faisant l'inspection du cheval mort de la maladie dont nous parlons ici, ont observé les boyaux rouges, en ont tiré la conséquence de lui donner le nom de tranchée rouge. Ils ignorent que toute inflammation dans les intestins les rend rouges par le sang qui s'y arrête.

La tranchée bilieuse provient d'une bile répandue dans les intestins; elle y cause par son âcreté qui déchire le velu de la membrane intérieure des intestins, des douleurs aiguës, & est capable d'allumer une prompte inflammation.

Il n'est pas facile de distinguer ces tranchées des autres : elles ont les mêmes signes; elles n'attaquent d'ordinaire que les chevaux d'un tempérament bilieux & hypocondriaque : ainsi ce n'est que par la connoissance du tempérament de l'animal qu'on peut conjecturer ce mal.

Il faut saigner précipitamment plusieurs fois coup sur coup, faire beaucoup boire le cheval, en lui donnant du crystal minéral, quatre onces pour un seau d'eau. Il faut retrancher toute nourriture, & prod-

guer les lavements émollients & purgatifs.

Donnez par la bouche

Corne de cerf brulée, une once.

Tartre soluble, 2 dragmes.

Safran de Mars apéritif, 3 dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine, mêlez-le avec une livre d'eau commune, & administrez cette potion à la fois.

Tranchées de vers.

IL y a quatre especes de vers qui s'engendrent dans le corps du cheval. On trouve dans son estomac des vers gros comme des fèves blanches; ils sont rougeâtres, & un peu velus sur le dos. Quoique quantité de personnes disent qu'ils n'ont rien de dangereux, je fais par expérience qu'ils tuent les chevaux; d'autres, semblables à ceux-là, mais plus petits, sortent avec la fiente & les excréments. Il faut détruire & extirper dans le corps de l'animal tous les insectes; ils n'y contribuent à rien de bon.

Une autre espece de vers longs d'un demi-pied & pointus par les deux bouts, qui sont blancs & que l'on apperçoit quelquefois dans la fiente, causent souvent des tranchées très-fortes & violentes.

Les plus dangereux de tous, sont de petits vers faits comme de grosses aiguilles ; ils font souvent mourir le cheval.

Soit que les vers s'engendrent dans le corps de l'animal par corruption, ou par les œufs de ces insectes, qui les déposent sur les aliments que les chevaux mangent ; il s'en forme dans l'estomac ou dans les intestins un paquet, que l'on nomme la poche de vers. C'est ce qu'il faut dissoudre, pour faire mourir les vers contenus dans cette poche.

Lorsque votre cheval donne des signes de tranchées par des mouvements si violents, qu'il fait des actions de désespoir, qu'il se laisse tomber par terre, qu'il y reste sans mouvement, qu'il se mord les flancs & les regarde souvent, qu'il sue, qu'il se débat, qu'il se jette par terre & se relève, il y a toute apparence que l'animal a des vers. Vous en ferez encore plus certain, en lui donnant les remèdes qui font mourir les vers.

Il est inutile de saigner ; donnez des extraits amers, une once de sublimé doux dans une de thériaque de Venise, ou un setier d'huile d'olive. Ces remèdes tuent infailliblement les vers, & vous les verrez sortir morts avec la fiente.

Les vers sont d'autant plus dangereux aux

chevaux, qu'ils leur rongent & percent souvent l'estomac ou les intestins. Il est bon de donner aux jeunes chevaux qui reviennent des prairies, quelque remède contre les vers. Pour ne pas leur donner du dégoût du manger, je mets quelques onces de mercure dans un demi-pot d'eau, je l'y laisse infuser vingt-quatre heures; je verse l'eau par inclination, & je la donne à boire au cheval.

Je n'ai pas trouvé de remède plus assuré & plus simple pour faire mourir des vers, que la semence contre les vers, nommée aussi fantoline. Prenez-en une once bien pulvérisée, & infusez avec un demi-setier de bon vin, donnez cette potion à la fois au cheval à jeun : les vers sortiront morts, & votre cheval en sera guéri.

CHAPITRE ONZIÈME.

Du pissement de sang, & du flux d'urine, ou pissement froid.

LE pissement de sang n'est point pour les chevaux une maladie dangereuse : il faut très-peu de sang pour teindre l'urine; & pour lui donner une couleur rouge si forte, qu'on croiroit que le cheval ne pisse que du sang.

Cette

Cette incommodité n'a d'ordinaire d'autre principe qu'une trop grande abondance de sang dans les vaisseaux. Un excès de chaleur, ou une course de longue durée, peuvent mettre le sang dans une si grande agitation, qu'il fasse une éruption dans les reins & passe dans la vessie. Une seule saignée du col, & esprit de nitre doux, deux dragmes, dans un pot d'eau qu'on fera avaler au cheval, remédieront promptement à cette incommodité, qui n'aura point de suites fâcheuses.

Il peut arriver au cheval qu'un de ses gros vaisseaux se rompe dans un effort, ou par un coup de pied qu'il aura reçu d'un autre cheval, & que le sang qui en sort en abondance passe dans la vessie; alors le mal est dangereux & souvent mortel, parce que la partie offensée devient sujette à l'inflammation, le sang se trouvant arrêté par la compression d'une quantité de petits vaisseaux; il est même dans le cas de fermenter & de se corrompre: il faut saigner, qu'il y ait fièvre ou non, faire observer un régime exact, & donner le médicament qui suit.

Prenez Eau de pourpier, ℥ j.

Poudre de pyrole,
de pentaphyllum,
de plantain,

de petite centaurée, de chaque demi-once.

Mêlez, & faites-en avaler au cheval de six en six heures, six onces.

Usez souvent du lavement composé de
Corneille,

langue de chien, de chaque une poignée.

Faites bouillir dans un pot d'eau, coulez, & ajoutez de beurre frais, 4 onces.

Baume opiatique, 40 gouttes.

Donnez en deux portions égales.

Vous pourrez vous servir aussi de l'électuaire, dont voici la composition.

Prenez Fleurs de sureau,

de cyprès, de chaque 2 onces.

Semence d'anis,

de l'agnus castus, de chaque
une once & demie.

Antimoine diaphorétique, 2 dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine, mêlez avec huile d'hypéricum, 4 onces, & avec du miel autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Vous en donnerez trois fois par jour de la grosseur d'une grosse noix à la racine de la langue.

Il y a des chevaux qui pissent l'eau toute pure telle qu'ils l'ont bue; ils boivent conti-

nuellement, & plus ils boivent, plus ils pissent de cette eau toute crue; ils maigrissent, ils deviennent foibles, ils perdent l'appétit; quelquefois la fièvre survient, & leur donne beaucoup de chaleur. Quand le mal est à ce période, il est à craindre que l'animal ne périsse d'une inflammation causée par le sang arrêté dans les poumons ou dans les reins.

Ce mal est l'effet d'une indigestion pour avoir mangé de l'avoine nouvelle, qui n'est pas encore bien sèche, & qui fait dans l'estomac une espèce de pâte très-difficile à digérer. L'avoine cueillie dans des terrains marécageux peut produire le même effet: les parties sulfureuses dont elle est remplie, donnent du relâchement aux vaisseaux. Ils n'ont plus assez de force pour retenir l'humidité dans les conduits, où elle doit être digérée, rectifiée & filtrée, pour qu'une partie passe dans les vaisseaux lymphatiques, & le reste se mêle avec les autres humeurs. Les vaisseaux ainsi relâchés, & ne pouvant retenir l'eau que le cheval a bûe, elle sort toute crue, & sans être teinte de la couleur que la digestion auroit dû lui communiquer.

Les fluides du corps ne sont point rafraîchis par cette eau, qui passe sans s'arrêter; la transpiration continuelle diminue nécessaire-

ment de leur masse, & cette déperdition de substance n'étant point réparée, il doit en résulter une grande sécheresse & une grande altération dans le sang.

Dans cette maladie le mouvement des poumons est contraint; ce qui rend la respiration plus difficile. Les reins, par un écoulement d'eau trop fréquent, deviennent douloureux, ils s'échauffent, & leur inflammation est à craindre. Il est nécessaire de prévenir la fièvre par la saignée : préparez ensuite

Gingembre, demi-once.

Cannelle, une dragme.

Rhubarbe, 3 onces.

Réduisez le tout en poudre, & mêlez avec du miel, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Donnez deux fois par jour de cet électuaire, la grosseur d'une noix à la racine de la langue; préparez encore

Feuilles de chêne & d'aune, de chaque une poignée.

Faites cuire dans un pot d'eau jusqu'à diminution d'un tiers, coulez & ajoutez esprit de nitre doux, une once, & safran de Mars astringent, demi-once; mettez la moitié de cette décoction dans un seau d'eau avec de la farine d'orge, & donnez-le à boire au cheval.

Vous n'aurez pas continué ce traitement une couple de jours à votre cheval malade, qu'il reprendra son appétit & son état naturel de santé.

CHAPITRE DOUZIEME.

Des chevaux frappés de la fumée.

IL est rare que les chevaux soient frappés de fumée à un tel excès, qu'il faille des remèdes pour les guérir.

Le feu, par la négligence d'un domestique, peut prendre dans une écurie sans que personne se présente pour faire sortir les chevaux. La fumée qui entre par leurs naseaux, les rend immobiles & comme hébétés; elle les étouffe, mais sans même que la fumée fût si abondante & violente, qu'elle eût la force d'étouffer le cheval : celle du foin & de la paille a des soufres grossiers, qui font sur les chevaux le même effet que la vapeur du charbon sur les hommes. Elle caille le sang, & en arrête la circulation.

Dans un accident pareil, il faut saigner le cheval, & lui faire avaler des remèdes propres à rétablir la fluidité du sang.

Une demi-once de la poudre des Chartreux

mélée avec du miel & appliquée à la racine de la langue, passe pour un remede très-salutaire contre cette maladie ; ou préparez de l'esprit de sel ammoniac, de la poudre des Chartreux, deux onces ; filtrez premièrement l'esprit, dès qu'il aura une assez forte teinture de safran. Mêlez le tout ensemble avec quatre onces de miel bien purifié, & donnez-en au cheval deux ou trois fois par jour de la grosseur d'une noix : n'oubliez pas les lavements réitérés, continuez ce traitement jusqu'à ce que le cheval soit rétabli.

Quand l'incendie dans une écurie ne parvient à faire sur les chevaux d'autre effet que de les frapper de fumée, le mal n'en est pas de beaucoup de conséquence, à moins que ces animaux ne restassent sans aucun secours, & que par conséquent ils fussent étouffés.

Autre chose est, quand les flammes s'étendent aux chevaux, & qu'elles les blessent.

On s' imagine quelquefois que le cheval n'avoit éprouvé par les flammes qu'une ustion superficielle à la peau, tandis que l'action du feu avoit pénétré dans la substance charnue. L'on ne fait pas d'abord attention aux différents degrés de brûlure, suivant lesquels la

lésion qui en a été faite, devient toujours plus dangereuse.

Les différents degrés de brulure se distinguent, 1°. quand la brulure fait seulement élever sur la peau quelques pustules, & qu'elle occasionne une séparation entre l'épiderme & la peau. 2°. Quand la peau est brulée, séchée & retirée, mais qu'il ne s'y est pas formé de croûtes ou de gales. 3°. Quand la chair, les veines & les nerfs ont éprouvé l'action du feu, & qu'il s'est formé une croûte.

Comme dans les brulures les cas sont très-pressants, il seroit à propos, en attendant que l'on se soit procuré quelque autre remède efficace, d'appliquer sur le champ à la partie brulée de l'huile d'olive; ou frottez & baignez cette même partie avec de l'eau-de-vie camphrée ou avec du vinaigre; trempez un morceau de linge dans une de ces liqueurs, que vous mettrez sur la brulure: l'eau de chaux n'est pas moins admirable pour cet usage. L'on doit se garder de tous les onguents qui exposeroient à la suppuration; car il faut toujours l'éviter en cas de brulure.

Remède pour la brulure.

Prenez savon gris ratissé, mettez-en la ratissure sur la brulure, & par-dessus un linge que vous aurez frotté avec du savon.

Autre.

Faites fondre de la cire vierge, 2 onces, dans l'huile d'olive, 8 onces. Prenez quatre jaunes d'œufs rôtis sur la cendre chaude, mêlez le tout, & broyez en consistance d'onguent; étendez-en à froid sur un linge, qui n'en fera que doré, & appliquez sur le mal.

Autre.

Prenez demi-once de cire neuve; faites-la fondre dans un pôt de terre, ajoutez trois onces d'huile d'olive, mêlez bien ensemble, remuez toujours pendant un gros quart-d'heure après y avoir mis une demi-once de la seconde peau du fureau, qui est verte.

CHAPITRE TREIZIEME.

De la Palpitation de cœur, & du Vertigo de vapeur.

LA palpitation de cœur est un mouvement plus précipité que le mouvement ordinaire, occasionné par la contraction alternative des deux ventricules de ce viscere. Cette définition est simple; mais elle n'est pas suffisante pour faire connoître la cause du mal, & pour indiquer le remede.

Levenhoeck & Fallope soutiennent que le

mouvement & la contraction des muscles sont absolument dirigés par le sang & par les esprits animaux, dont l'écoulement dans les fibres musculaires opere leur contraction; & que si ces deux fluides cessent de se communiquer aux fibres, ceux-ci reprennent leur état naturel & perdent leur mouvement.

Bartholin & Malpighi n'admettent que la même & seule cause qui fait mouvoir les muscles; c'est le cours du sang & l'écoulement du suc nerveux dans les fibres musculaires. Si le cours du sang & des esprits est régulier & sans interception, la contraction des muscles se fera régulièrement; mais si le cours de ces deux fluides est inégal, la contraction des parties musculaires sera dérégulée.

Les muscles du cœur & les thorachiques n'ont point d'autre moteur que le fluide nerveux, qui, de concert avec le sang, par son écoulement dans le muscle & dans ses fibres, le fait contracter. C'est donc le sang agité par l'impétuosité des esprits, qui, agissant avec la même activité sur les fibres musculaires du cœur, opere cette contraction inusitée, produit la palpitation & le battement du cœur.

L'épaississement du sang, auquel quelques-uns attribuent la palpitation du cœur, n'y a certainement aucune part; il fait l'effet tout

contraire : il rend la contraction de ce viscere plus lente, inégale & quelquefois intermittente, parce qu'il ralentit nécessairement la circulation de ce fluide des veines au cœur & du cœur aux arteres. Dans toutes les maladies causées par un sang épais & caillé, on observe que le pouls est lent, foible & intermittent, au lieu que dans les maladies causées par un sang bouillant, le pouls est fort, précipité & tumultueux.

Je ne conviens pas, au reste, de l'opinion que la palpitation produise des vapeurs qui s'élevent au cerveau, & qui donnent la maladie du vertigo. Les organes des sens sont dirigés par les muscles. Le mouvement de ceux-ci dépend de l'écoulement du suc nerveux dans leurs fibres; & à mesure que les esprits animaux sont dans une disposition calme ou agitée, ils produisent un effet conforme à leur action : ainsi les inégalités qu'on observe dans les fonctions des sens ne peuvent venir que d'un dérangement dans la circulation du suc nerveux. Si la fonction d'un sens est interceptée, on doit en conclure qu'il y a obstruction qui empêche le passage du fluide, moteur du muscle propre à cet organe.

Dans ces fortes de maladies, il faut recou-

rir promptement à la saignée, n'importe de quelle veine. Faites tirer beaucoup de sang; préparez ensuite

Racine d'esquine, 4 onces.

Herbe endive, 6 poignées.

Gayac, 3 onces.

Coupez grossièrement, & faites bouillir avec quatre pots d'eau de rivière. Coulez, & ajoutez demi-livre de miel dépuré, & esprit de nitre doux, une once & demie; mêlez un pot de cette composition avec l'eau fraîche dans un seau plein, & donnez-le à boire au cheval. Continuez jusqu'à son rétablissement.

Préparez encore :

Rhubarbe, 4 onces.

Adiante,

Lierre terrestre, de chaque 3 onces.

Sel volatil de corne de cerf, 1 once.

Nitre dépuré, 2 onces.

Antimoine diaphorétique, demi-once.

Réduisez le tout en poudre, & partagez en dix portions égales. Faites avaler tous les jours le matin à jeun une dose de cette poudre, dans un demi-setier de vin blanc. Faites faire au cheval un exercice modéré, & qu'il garde un régime convenable.

CHAPITRE QUATORZIEME.

*Pour avoir avalé une plume, de la fiente de poule,
ou quelque autre ordure.*

LEs chevaux peuvent avaler de l'arsenic, qui aura été mis dans un grenier pour faire mourir les rats & les souris, & qui le vomissent ensuite dans l'avoine ou sur le foin.

Aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut faire avaler au cheval deux livres d'huile d'olive, & réitérer.

Ils peuvent aussi, en buvant dans des marais ou des ruisseaux, avaler des sang-sues, qui s'attachent à leur estomac, y causent une hémorragie, capable de leur donner la mort. Dans le moment qu'on s'en apperçoit, il faut leur faire avaler de l'huile d'olive ou de l'eau salée, pour faire mourir les sang-sues.

On doit enfin éloigner avec grand soin les poules des écuries; car si le cheval avale de leur fiente, c'est une espece de poison pour lui. Il bat du flanc, & jette de vilaines matieres par le fondement: il faut alors extrêmement rafraîchir le cheval. Employez le miel & l'aloës pour le purger, & réitérez-lui les lavements.

Je ne fais pas sur quelle expérience quel-

ques-uns de nos Ecrivains nouveaux peuvent avoir fondé leur opinion, la hardiesse même d'avancer que la fiente des poules, ni leurs plumes ne font au cheval aucun mal. Le cas où l'animal s'étoit trouvé pour avoir avalé une de ces matières, a trop prouvé le contraire, pour ne pas se laisser amuser par des contes aussi chétifs qu'absurdes.

CHAPITRE QUINZIEME.

Des maladies chroniques, & de la fièvre lente.

LA fièvre lente annonce deux causes, des abcès & ulcères internes dans les poulmons, dans le foie, ou dans quelque autre viscere, ou bien quelque obstruction rebelle dans des couloirs de l'*abdomen*, & spécialement dans le foie.

Les abcès internes produisent un mouvement de chaleur dans le corps du cheval, & une fièvre d'abord imperceptible, qui augmente en certain temps, & qui quelquefois se termine en moiteur. Cette fièvre est entretenue par le mélange qui se fait du pus de la partie abcédée avec le sang, qui circule autour.

La seconde cause est souvent dans l'obf-

truction des vaisseaux de la bile , qui retient dans les canaux du sang une partie de cette humeur , laquelle ne manque jamais d'entretenir une agitation sourde dans la masse du sang , lorsqu'elle n'est pas fort allumée , ni fort âcre , & qu'elle est simplement épaisse & résineuse.

Telle est l'opinion de M. Garfault sur la fièvre lente & sur ses causes.

On parvient assez communément à la guérison de cette fièvre , lorsque le mal n'est pas trop invétéré ; mais il est rare qu'on fasse attention aux premiers indices d'un mal aussi léger qu'il paroît dans son commencement. On ne s'en apperçoit d'ordinaire que lorsque les symptômes déclarent les suites de la maladie parvenue à son dernier période. C'est alors , comme dit très-bien M. Garfault , que la fièvre lente causée par abcès ou ulcère interne , est tout-à-fait incurable. Ainsi il est inutile de la traiter.

Il y a une différence considérable entre la fièvre lente étiq. & celle qu'on nomme phthisique. La première provient d'une matière âcre , qui s'introduit dans le sang ; elle le déprave de sa bonne qualité , & elle se communique successivement aux viscères ; elle les durcit , & leur donne l'amaigrissement.

La seconde est causée immédiatement par un ulcère dans les poulmons ou dans un autre viscere; & comme ces parties ne peuvent plus se rétablir, la maladie traîne en longueur & fait mourir l'animal.

La fièvre lente étiqne peut être guérie dans son commencement, pourvu qu'alors on ait des signes assez distincts pour en connoître la nature. Vous donnerez tous les jours jusqu'à la guérison le breuvage suivant :

Prenez Orge mondée, 6 onces.

Faites bouillir dans un pot d'eau, passez le bouillon au travers d'un linge; ajoutez-y

Eau de mentastre,

d'hysope, de chaque 6 onces.

Teinture de Mars apéritif de *Ludovici*,
une once.

Esprit de nitre doux, 3 dragmes.

Faites avaler tout à la fois au cheval, & observez-lui un bon régime.

Continuez ce traitement pendant quinze jours ou trois semaines, tous les jours sans interruption. Nourrissez votre cheval avec des herbes succulentes & farineuses; s'il ne guérit pas par ce moyen, il sera difficile d'en trouver de meilleur.

CHAPITRE SEIZIEME.

De la Gourme.

ON prétend que la gourme n'est connue que dans les pays froids & tempérés; cependant nous avons des preuves qu'elle existe aussi dans les pays chauds. *Pelagon*, Auteur Napolitain, fait mention dans son *Hippiatrique* des gonflements des glandes, des abcès sous la ganache, d'une matiere gluante & puante qui sort par les naseaux, & des abcès dans les poumons, dont les chevaux meurent étiques.

*Filippo Scacco da Taglia-Cozzo, di mes-
calzia.*

*Cesare Fiaschi, nello Trattato di curar Ca-
valli, lib. I, &c.*

Ces Auteurs, non-seulement nous font comprendre que la gourme est connue dans le climat le plus chaud de l'Italie; mais ils disent positivement qu'on avoit observé l'an 1388 en Barbarie, une maladie de chevaux, qui se déclaroit par la matiere qu'ils jettoient par les naseaux, & que comme une partie en mouroit, faute de connoissance & de remede, les Barbes l'appellerent *la peste des chevaux*.

Quoi

Quoi qu'il en soit, mon dessein n'est pas de décider en quel pays la gourme est plus ou moins connue; je me borne à expliquer sa nature & ses causes.

Les jeunes chevaux jettent la gourme lorsqu'ils sortent des prairies, & qu'ils prennent une autre qualité de nourriture; ou lorsqu'après avoir été nourris avec des aliments rafraîchissants, tels que la farine d'orge, le sarrasin avec du lait, (pratique ordinaire en Hollande; en Frise & en Danemark pour engraisser les chevaux & les rendre de bonne apparence,) ils se trouvent réduits au foin & à l'avoine. Un cheval qui éprouve ce changement, ne tarde pas à donner des signes de gourme.

Les poulains sauvages qu'on laisse toute l'année dans les bois jusqu'à un certain âge, ne jettent point la gourme tant qu'ils ne changent point d'aliments; mais aussi-tôt qu'on les met à l'écurie, où la nourriture est différente, ils commencent à jeter la gourme.

Les poulains qui ne sont à l'herbe que l'été & qui reviennent l'hiver à l'écurie, jettent ordinairement les gourmes tous les ans. Ceux au contraire qui n'ont jamais été à l'herbe, & qu'on nourrit à l'écurie avec du foin haché & très-peu d'avoine mêlée, ne jettent ja-

mais de gourme. C'est une épreuve que j'ai faite plusieurs fois, & un fait dont je suis très-assuré.

Je juge delà que la maladie de la gourme n'est autre chose qu'un effort de la nature pour dépurar le sang d'une matiere contraire à sa qualité. Cette matiere est déposée par les orifices des vaisseaux dans les poulmons, viscére que la nature semble avoir fait exprès pour recevoir les humeurs, dont le sang se dépure par le mouvement qui lui est propre, & par la substance spongieuse, qui contient une infinité de ramifications.

Le chyle est différent selon la diversité des aliments; & le sang se ressent de cette différence. La nature fait effort pour conserver les sucs dont la qualité est salutaire, & pour se décharger de ceux dont la qualité est nuisible. C'est ce que nous observons dans la gourme. Selon que les aliments, dont les chevaux se nourrissent, renferment plus ou moins de mauvais sucs, la gourme devient plus ou moins pénible, & d'une qualité plus ou moins maligne.

La plupart des Auteurs reconnoissent une espece de gourme, qui se communique par la matiere que les chevaux avalent en mangeant dans la même mangeoire. Dans la

crainte même que la maladie ne se gagne par la transpiration, par la respiration ou par l'attouchement, on prend assez communément la précaution de séparer les chevaux sains de ceux qui sont malades.

L'expérience nous prouve en effet que certains aliments peuvent contenir des parties malignes & venimeuses, qui donnent au sang une qualité âcre, corrosive & contagieuse. C'est pourquoi la morve est plus ordinaire en temps de guerre, lorsqu'après quelques campagnes pénibles; la disette de fourrages met dans la nécessité d'employer toutes sortes d'aliments pour conserver la vie aux chevaux.

Tous ceux qui sont attaqués de la gourme, n'en donnent pas les mêmes signes. Les uns paroissent extrêmement malades; ils battent des flancs, & s'abandonnent entièrement à la violence du mal. Les autres jettent la gourme sans donner aucune marque d'incommodité. La gourme sort ordinairement par les naseaux, quelquefois aussi elle dégénere en abcès sous la gorge, & en différentes parties du corps.

Il est rare que cette maladie se déclare sans être précédée par une fièvre plus ou moins forte; mais comme tout le monde n'y fait pas attention, & que la plupart des Maré-

chaux ne connoissent l'accès fébrile que lorsqu'il est au plus haut degré, il arrive assez souvent que la maladie n'est point connue. On use de remedes qui lui sont opposés, & on détruit l'animal.

Lorsqu'on a des chevaux à l'écurie qui viennent de l'herbe, ou qui sont nouvellement achetés des Marchands, on doit présumer qu'ils jetteront la gourme. Dès que le cheval commencera à refuser le manger, donnez-lui de l'électuaire, dont la recette est à la fin de ce Chapitre. Mettez-le à l'eau blanche, & donnez-lui du son au lieu d'avoine. Gardez-vous de le faire saigner & de le mettre à l'herbe; vous le perdriez infailliblement. Si vous remarquez que les excréments sont secs & d'une couleur verte ou noirâtre, employez de temps en temps les lavements émollients; frottez le gonflement qui se forme sous la gorge entre la ganache avec l'onguent de guimauve; mettez le cheval malade à l'abri du vent & du froid, promenez-le quelquefois, sans qu'il s'échauffe & sans qu'il sue.

L'eau à boire doit être tiède & mêlée avec du miel. Si vous observez de donner chaque jour, matin & soir, la grosseur d'un œuf de poule de l'électuaire qui suit, soyez assuré que votre cheval se débarrassera des gourmes,

de quelque espece qu'elles soient , & qu'il les évacuera par les voies les plus heureuses & fans aucun danger.

Prenez Racine de galanga,
de gentiane,
d'aristoloche longue & ronde,
de chaque une once.

Herbe de chardon béni,
d'hysope & de pas d'âne,
de bouillon blanc , de chaque
2 onces.

Semence de fenu-grec,
de maniguette,
de chardon béni,
d'anis,
de fanicle, de chaque une
once.

Baies de genievre , 2 onces.

De la cannelle, 2 dragmes.

Lait de soufre, une once.

Antimoine diaphorétique, 5 dragmes.

Soufre d'antimoine doré, 3 dragmes.

Faites piler le tout en poudre bien fine, & faites-le passer par un tamis très-fin; mêlez ensuite cette poudre avec quatre livres de miel purifié, ajoutez-y de l'huile d'amande douce, 3 onces, de l'huile d'hypéricum, 2 onces, mêlez le tout bien ensemble, faites

digérer pendant quinze jours dans une chambre chaude, & votre électuaire sera parfait.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

De la fausse Gourme.

ON prétend, avec raison, que la fausse gourme est plus dangereuse aux chevaux d'un certain âge, que la véritable gourme aux jeunes chevaux. Ceux qui soutiennent que la fausse gourme n'est autre chose qu'un reste de gourme, qui reparoit lorsqu'un cheval a jetté imparfaitement la première fois, & long-temps après l'âge auquel il est ordinaire aux chevaux de jeter, devoient faire attention que la matiere n'auroit pas pu rester si long-temps dans le sang ou dans quelque partie interne du corps, sans y opérer la corruption.

Les chevaux hors d'âge sont sujets à l'évacuation d'une matiere âcre & gluante, qui vient d'un sang altéré par le suc vicieux d'une mauvaise nourriture: quelquefois les chevaux sont trop nourris, & leur travail est très-médiocre; le corps est rempli d'humeurs, elles abondent dans le sang, & le rendent épais & visqueux. La nature opere régulièrement sur

l'économie animale ; elle fait toujours effort pour rejeter tout ce qui lui est nuisible ; elle dépose la partie vicieuse du sang sur quelque partie du corps , & assez communément sur les poudrons , qui la chassent par la trachée-artère , d'où elle sort ensuite par la bouche ou par les naseaux.

On est dans l'usage de donner au printemps de l'orge verd aux chevaux , sous prétexte de les rafraîchir ; on change souvent de foin & d'avoine , & il est comme impossible de leur donner toujours des aliments du même cru , principalement dans les grandes écuries.

Quoique tous les foins ne semblent être qu'un même végétal , il y a pourtant entre eux de grandes différences. Ils contiennent plus ou moins des parties salines , sulfureuses & nitreuses , selon la nature du sol qui les a produits. De plus , les tempéraments des chevaux ne sont pas les mêmes , & cela influe sur la digestion & la chylification.

Un cheval d'un tempérament chaud ne reçoit pas autant d'impression de la substance nitreuse , que le cheval d'un tempérament froid & flegmatique. Ce dernier ne sauroit presque manger de foin , sans courir risque de devenir poudif.

Les Espagnols & les Italiens ne donnent

jamais de foin à leurs chevaux, parce que l'herbe est rare dans leur pays & peu arrosée par la pluie. Ils réservent pour leurs bêtes à cornes le peu de foin qu'ils recueillent. Un cheval d'Espagne qui mange du foin, devient infailliblement malade, parce que cette nourriture lui refroidit le sang. Les chevaux de cette espece sont d'une complexion délicate, & qui s'altère aisément. Les tempéraments des chevaux sont pourtant diversifiés en Espagne comme dans tous les autres pays.

La fausse gourme prend certainement sa source dans les causes différentes que nous venons de voir. C'est une matiere vicieuse qui, ayant été introduite dans le sang, est rejetée de sa masse, & se dépose sur différentes parties du corps.

L'expérience nous fait voir que les chevaux âgés succombent plus aisément à la maladie de la gourme que les jeunes chevaux. Tout cheval qui a passé la moitié du temps que l'on attribue communément à la vie de cet animal, diminue beaucoup en vigueur & en force naturelle. Les chevaux vivent les uns plus, les autres moins; mais à douze ans ils sont vieux. A cet âge, la nature n'a plus les mêmes forces contre les maladies, & elle

trouve plus de difficulté à surmonter les accidens.

Les Maréchaux peu habiles à connoître les maladies, ne veulent point se départir de leurs anciennes coutumes; ils donnent indistinctement leurs drogues, qu'ils appellent rafraîchissantes. Fort souvent ces drogues sont la cause que la gourme, au lieu de se déposer par les voies ordinaires sur les poumons, pour être jettée par les naseaux, s'arrête, & dégénere en une maladie dangereuse & mortelle.

Vous ne sauriez trouver un médicament plus salutaire & plus efficace contre la fausse gourme, que l'électuaire du Chapitre précédent. A quel âge que soit le cheval, il la lui fera jetter sans difficulté & sans danger.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

De la Morve.

IL est peu de maladies dont on parle tant que de la morve, & il n'en est pas dont les signes soient plus incertains, la nature & les vrais principes moins connus.

Les signes auxquels on croit communément reconnoître la morve, sont que le che-

val jette de la matiere par un naseau , que la matiere qu'il jette est verte ou jaune , qu'elle est puante , qu'elle furnage , ou va au fond de l'eau , &c. Tous ces signes sont incertains , & ils ont été plus d'une fois trompeurs. Les gourmes d'une espece visqueuse , âcre & gluante fournissent les mêmes observations , & sont cependant très-faciles à guérir ; au lieu que tous les Hippiatres conviennent que la vraie morve est incurable.

J'ai beaucoup étudié la nature de cette maladie , sur laquelle je me flatte d'avoir fait des découvertes neuves. J'ai reconnu qu'il n'y a qu'une seule morve , mais beaucoup différente dans des qualités & dans l'effet.

Le plus dangereux des cas qui arrive d'ordinaire quand un cheval vient d'être atteint de morve , c'est lorsque les Maréchaux ne veulent , par obstination , jamais reconnoître le cheval pour morveux , avant qu'ils n'en soient convaincus par les pustules dans ses naseaux , qu'ils appellent un chancre. Ils entreprennent de traiter le cheval avec promesse de le guérir ; l'animal communique avec d'autres chevaux dont les propriétaires ne craignent pas des conséquences , parce que le Maréchal avoit prononcé que la maladie n'étoit pas la morve ; mais cette maladie

prouve bientôt le contraire, & elle déclare tous ces chevaux qui avoient communiqué avec le malade, atteints de morve à un degré que le Maréchal est obligé de les abandonner tous, & de les condamner à la voirie.

La morve, suivant la qualité de son espèce de malignité, & de nature plus ou moins rongeante, fait très-souvent des lésions intérieures sur les viscères de l'animal, avant que d'en laisser paroître les signes de chancre, ou d'autres remarques extérieures. Cependant il est très-évident, quand un cheval continue de jeter au-delà de six semaines, quand ses glandes entre la ganache sont enflées, endurcies, adhérentes & douloureuses, quand une seule de ces glandes éprouve l'état que je viens de décrire, & que l'écoulement de la matière visqueuse sort par une narine du côté de la même glande, quand enfin la matière décollant des naseaux est d'une couleur livide & d'une qualité gluante, il est certain, dis-je, que le cheval dans cet état est suspect de morve.

Les opinions sur la cause de la morve sont infiniment partagées. Quelques-uns prétendent qu'il s'élève d'un terrain où on a enterré grand nombre de cadavres, par une exhalaison venimeuse, qui s'insinue dans les hu-

meurs du corps des chevaux. D'autres veulent que le *virus* morveux est le résultat des vapeurs des marais ou des eaux croupies. Quelques autres encore attribuent l'origine de la morve à différents météores, au tremblement de terre, à un air infecté & chargé des corpuscules venimeux que les chevaux respirent. Les plus sçavants, & par conséquent plus réservés sur leur jugement, pour ne pas hasarder une opinion douteuse, disent que la disposition du sang & des humeurs de l'animal même, par la différence variée de nourriture, par changement de la température de l'air, par la fatigue à laquelle le cheval est souvent contraint sans relâche, par le changement subit du chaud au froid, ou de celui-ci à celui-là, par des pluies & inondations fréquentes, par la misere qui se rencontre en temps de guerre, & enfin par mille causes qui nous sont cachées, est susceptible de corruption & d'un *virus* qui produit la maladie morveuse. Il ne s'ensuit pourtant pas que la morve ne dérive quelquefois aussi d'une gourme imparfaitement jettée ou mal guérie, dont la matiere déposée dans quelque partie du corps de l'animal, y forme un ulcere, qui, par l'âcreté du pus qu'il renferme, communique aux humeurs destinées

à arroser, à lubrifier & à nourrir la même partie, la qualité virulente & morbifique.

Il y a dans les corps des animaux comme dans ceux des hommes, deux humeurs principales, le sang & la lymphe, qui par une circulation non interrompue, en parcourent continuellement toutes les parties, & les arrosent. Ces deux humeurs, parvenues dans la partie ulcérée & dans les vaisseaux sanguins déjà infectés, entraînent avec elles le levain morveux vers le cœur, il y est broyé, & intimement mêlé avec le sang & la lymphe par la contraction de ce muscle. De là il est distribué dans les artères, & consécutivement par les veines dans toutes les parties du corps.

Le levain morveux étant ainsi mêlé dans la masse sanguine, communique au sang & à la lymphe sa qualité corrosive, & détruit par degré tout ce qu'il y avoit de balsamique dans l'un & dans l'autre. Ces deux humeurs viciées à ce point, charrient leur poison dans tous les vaisseaux sanguins, jusqu'aux plus capillaires. Leur qualité âcre & mordicante forme par-tout des ulcères, & conduit l'animal à la phthisie.

Les poumons, le foie, la rate & toutes les parties intérieures du cheval atteintes de cette morve maligne, sont ulcérées, leur substance

est gangrèneuse. Les principaux vaisseaux sanguins ne contiennent alors qu'une matière épaisse & gluante, semblable à celle qui sort par les naseaux, & qui ronge les narines & les rend chancreuses.

C'est l'espece de morve la plus contagieuse. Elle étend son ravage sur tous les chevaux sans exception. Elle infecte l'air de telle sorte, qu'à une certaine distance il empoisonne les chevaux qui le respirent.

Il arrive néanmoins très-souvent & presque d'ordinaire, que dans un même endroit où la contagion de morve s'est étendue & en a chargé l'air de sa qualité virulente, les chevaux également exposés à respirer cet air, n'en contractent pourtant pas tous à la fois & en même-temps l'effet de la communication malade. Quelques-uns succombent d'abord à la rigueur du venin; d'autres s'en défendent, & ne cedent à l'impression de la contagion que successivement & en différent temps, & quelques autres encore en restent tout-à-fait sains, & surmontent les difficultés que le ravage venimeux oppose à la conservation de leur santé. Tout cela dépend de la disposition intestine de la qualité du sang & de ses humeurs, & de la vigueur naturelle des fibres des organes. Le sang plus

ou moins balsamique, sa consistance plus ou moins proportionnée au passage libre par ses tuyaux, pour continuer une circulation suivie, & le tissu des vaisseaux plus ou moins compacte, ses fibres déliés & élastiques pour l'accord, & l'harmonie exacte de l'action & réaction alternative des parties fluides & solides, peuvent plus ou moins résister à la violence d'un ennemi aussi redoutable que la morve. Et pourquoi prétend-on qu'il est comme impossible de trouver un remède capable d'entretenir toutes ces parties dans la qualité requise à une santé inaltérable, ou de les y rappeler pour la préservation contre la communication contagieuse? Une connoissance exacte de la construction des parties intérieures du corps de l'animal, de leurs fonctions mécaniques & vitales, conjointement avec une expérience parfaite de la propriété des substances médicales & de leur effet, mene à des découvertes heureuses & utiles.

Il n'y a que des esprits bien crédules qui puissent être séduits par l'opinion de *M. Dupuy Demportes*. Cet Ecrivain prétend que le véritable siege de la morve est dans la membrane pituitaire qui tapisse la cloison de la partie intérieure du nez. Cette opinion est

appuyée sur une présomption peu réfléchie du Sieur la Fosse. Nous passons par-dessus cette imagination ridicule, quoique quelques-uns de nos Ecrivains Allemands paroissent avoir adopté cette hypothèse comme une vérité infaillible, pour en avoir parlé dans leurs Ecrits avec une espece de reconnaissance d'une découverte, qui cependant n'a rien prouvé de vraisemblable.

Le Traducteur du Gentilhomme Maréchal, qui annonce dans cet Ouvrage des connoissances anatomiques très-étendues, convient dans la plupart des maladies, que toutes les humeurs dérivent du sang, & que leur bonne ou mauvaise qualité dépend du caractère de la lymphie. Pourquoi ne pourroit-il pas convenir aussi que la matiere mucilagineuse dont la qualité maligne se communique par la circulation au sang, est capable d'en corrompre la masse, & de l'altérer au point de la changer en une matiere corrosive qui ronge tous les visceres de l'animal? Souvent cet effet précède les symptomes extérieurs de la morve; comment donc le Sieur la Fosse peut-il prendre celui qu'il a observé par la matiere morveuse dans le sinus frontal, pour la cause de la maladie locale dans cette cavité?

Il est faux que les glandes enflées entre la ganache se déchargent dans les naseaux, quoique dans une grande partie des maladies du cheval la dépuration du sang se fasse par les glandes de la membrane pituitaire, mais non par celles entre la ganache.

Les glandes enflées que l'on observe adhérentes aux os de la ganache, sont l'effet du suc salival chargé de l'âcreté morveuse qui engorge ces parties. J'ai remarqué dans beaucoup de chevaux morveux que j'ai fait disséquer après leur mort, que ces glandes n'étoient qu'une carnosité, ou une substance membraneuse & vasculaire sans aucune matière semblable à celle qui sort des naseaux. Je ne disconviens pas de l'apparence qu'il y a d'une correspondance de la glande enflée & adhérente à l'os maxillaire, avec la cavité du nez, parce que la glande engorgée se trouve d'ordinaire du même côté, où une des narines jette la matière morveuse.

Mais, après que j'avois fait couper à plusieurs chevaux les glandes dont je viens de parler, & que ces chevaux avoient continué de jeter, malgré l'amputation des glandes, je dois supposer que l'enflure de ces glandes n'est qu'un effet de sucs dont elles se remplissent, & que les vais-

seaux destinés à charrier ces humeurs à leurs parties relatives, en contiennent de plus ou moins malignes & corrosives, qui engorgent les glandes d'un côté plus que de l'autre. Ce qui se confirme par l'écoulement même de la matiere morveuse, qui paroît tantôt de l'un & tantôt de l'autre, ou des deux côtés des naseaux du cheval, auquel dernier cas toutes les deux glandes entre la ganache seront également enflées.

On a lieu de douter que le Sieur la Fosse ait eu une connoissance exacte des signes extérieurs de la maladie, par ce qu'il dit *page 122.* » En effet, si ces parties étoient affectées, (il parle des viscères,) comment les » chevaux pourroient-ils conserver leur appétit, leur poil luisant, en un mot cet » embonpoint qui caractérise une santé parfaite? «

Il est certain que ces signes sont la marque d'une bonne santé; mais il s'en faut bien que le cheval morveux les donne. Au contraire, on reconnoît son état à son regard triste, à son poil hérissé & à l'amaigrissement de tout son corps.

Je me suis appliqué pendant le cours de trente & quelques années, ayant sous ma direction un grand nombre de chevaux, à bien

connoître la cause, le siege & la nature d'une maladie aussi peu connue que la morve. Je crois pouvoir assurer que le succès a répondu à mes efforts : il n'y a aucun des accidents de la maladie, aucun de ses effets que je n'aie observé avec le plus grand soin, & je suis parvenu à inventer un électuaire préservatif, qui garantit infailliblement les chevaux de la morve. Cet électuaire conserve la bonne qualité du sang & de ses humeurs, & les met à l'abri de toute impression contagieuse. Les expériences les plus incontestables m'en ont démontré l'effet.

J'ai donné ce remede à des chevaux sains; je les ai mis ensuite avec ceux qui donnoient les plus mauvais signes de morve; ils ont habité ensemble pendant long-temps, mangeant dans la même mangeoire, buvant dans le même seau, & ils n'ont point gagné la maladie. Cette expérience a été faite avec beaucoup d'éclat à l'armée Françoise, & le succès a été attesté dans un procès-verbal des plus authentiques.

L'expérience qu'on fait de cet électuaire par ordre du Roi très-Chrétien, & sous les yeux de son Ministre, sur vingt chevaux sains qu'on a mis dans une écurie avec des morveux, a été confirmée par un certificat du

Ministre. On a fait manger ces vingt chevaux avec les malades dans la même auge, & boire dans le même seau, & on en avoit continué la communication la plus sévère pendant trente jours, sans qu'un seul des vingt chevaux préservés par mon électuaire, ait été atteint de la morve. Ce fait est annoncé dans mon petit *Manuel du Cavalier*, imprimé à Paris, avec Privilege du Roi, chez Desprez.

J'ai guéri par le même remède des chevaux morveux, qui donnoient les indices de la morve la plus contagieuse, joints à un farcin déclaré; un de ces chevaux a été tué, on l'a ouvert en présence de témoins, & tous les viscères ont été reconnus aussi sains que ceux d'un poulain naissant.

Je dois cependant observer que pour assurer l'épreuve de l'électuaire préservatif dont je parle, il faut avoir la certitude que le cheval sur lequel on fait l'expérience, soit bien sain. Les chevaux morveux ne peuvent être guéris par ce remède, que lorsque le mal n'est point encore parvenu au point d'ulcérer les viscères; car les viscères ulcérés & corrodés ne peuvent plus se rétablir: il est difficile d'avoir cette certitude à l'égard d'un cheval vivant, & c'est ce qui rend la guérison incertaine.

Quand l'électuaire préservatif n'auroit d'autre effet que de préserver infailliblement de la morve les chevaux sains, ce que j'ose garantir, il seroit d'une utilité inestimable. Cependant les découvertes les plus intéressantes, de quelque utilité qu'elles soient prouvées & authentiquement constatées, ne peuvent éviter la plus vive rivalité d'une quantité de gens toujours prêts à tout condamner.

Mon électuaire n'est pas un spécifique contre toute espece de maladies, de quelque nature qu'elles puissent être, ni une panacée évidente pour guérir la morve, comme on l'avoit faussement annoncé pour le décréditer ; mais c'est un préservatif certain & infaillible contre la morve, & contre toutes les maladies qui proviennent d'un sang vicieux.

On fait trop bien qu'il est impossible d'avoir des matieres capables de résister également aux effets différents des maladies chaudes comme froides, ou seches comme humides, & en un mot à l'immensité de maux, à la variété desquels les corps des animaux sont exposés comme ceux des hommes. Une étude suivie, des expériences innombrables dans la Pharmacie, m'ont fourni assez de connoissance sur cette partie, pour ne pas tomber dans l'imprudence de vouloir prétendre faire

un mélange des matieres , qui , parce qu'elles possèdent séparément en elles des vertus différemment particulieres , devroient par la composition opérer ensemble , & par une harmonie accordante un effet universel indistinctement sur toutes les maladies.

Je suis trop jaloux d'ailleurs de ma réputation , pour ne pas observer religieusement la fidélité inséparable du caractère de l'honnête homme , qui consiste à n'annoncer les choses que pour telles qu'elles sont , & à ne pas en imposer au public.

Les gens éclairés par le flambeau de la Pharmacie , ne refuseront pas d'accorder à certaines substances la faculté de conserver les humeurs du corps des individus & leur mélange dans la qualité naturelle & propre à la parfaite santé , & ils conviendront , par la doctrine Pathologique , d'un seul moyen capable de préserver l'animal de quantité de maladies , lequel entretiendrait cette même bonne qualité de ses humeurs , & les maintiendrait dans leur disposition non susceptible d'impression malade.

Tel fut mon système , sur lequel j'ai travaillé pour parvenir à la découverte des substances , qui , par leurs vertus que j'avois étudiées & pratiquées , me secondassent dans

mon dessein. Le succès a répondu à mes recherches, & tous ceux qui éprouveront mon remède avec méthode, seront satisfaits de son effet, au lieu qu'il n'aura rien de favorable pour ceux qui le méprisent sans le connaître.

L'électuaire dispensé dans le Chapitre précédent de la gourme, a quelque chose d'approchant de celui-ci; mais il n'est pas, à beaucoup près, le même. Quelques personnes s'étoient imaginé de trouver dans la composition de celui-là le secret du véritable électuaire préservatif contre la morve; & quelque Maréchal avide de profiter de la bonne foi du public, a préparé l'électuaire pour la gourme, & l'a vendu pour celui contre la morve, prétextant le hasard qui lui en avoit procuré le secret par une personne qui m'avoit été attachée, & qui a su me le dérober.

Je crois devoir prévenir le public sur de pareilles fraudes presque inévitables, à moins qu'on ne se propose de n'ajouter foi au véritable électuaire, que par l'empreinte particulière dont les couvercles des pots de mon remède sont également marqués, cachetés par mon sceau & signés de ma main.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

De la morfondure & de la courbature simple.

IL n'y a pas de maladie à laquelle les chevaux soient plus sujets qu'à la morfondure & à la courbature simple. Ils deviennent courbatus par différentes causes. Le passage d'une grande chaleur à un grand froid après un travail excessif; si on laisse boire le cheval qui a chaud, sans qu'il fasse aucun exercice après qu'il a bu; s'il boit en été des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neige fondue, tout cela lui causera un rhume plus ou moins fort, ou une courbature simple, qui est la même chose.

On distingue ces deux maladies par la différence du degré auquel elles parviennent. Leur cause intérieure est une lymphe arrêtée & épaissie par le défaut ou l'interception de la transpiration. Cette lymphe, devenue gluante & visqueuse, se jette sur les poumons; elle y cause des obstructions, qui oppressent la poitrine & gênent la respiration.

Une partie de cette lymphe rentre dans le sang, & y excite un mouvement de fièvre; quelquefois l'obstruction des poumons devient si considérable, que le sang s'y arrête,

qu'il engorge ce viscere, & y produit l'inflammation. La maladie alors est une vraie péricnemonie.

Le cheval devient triste & dégoûté; son poil se hérissé; il respire difficilement, & ne se couche pas; ses yeux paroissent larmoyants, il jette quelquefois par les naseaux; son gosier paroît être plus dur qu'à l'ordinaire, & souvent il devient douloureux au point qu'il empêche le cheval d'avaler: c'est ce que les Maréchaux appellent étranguillon.

Cette maladie demande le prompt secours d'une saignée & de quelques lavements apéritifs. La dépuration du sang doit se faire par la transpiration, & par l'excrétion de la pituite par les glandes de cette humeur. C'est pourquoi, lorsque la nature agit d'elle-même, & que le cheval jette une matiere de couleur verte ou jaune, la plupart des Ecuycrs croient que c'est la morve. Il est vrai que, si cet écoulement de matiere continue pendant plusieurs semaines, & si le sang n'est pas purifié par des remedes diaphorétiques & diurétiques, la maladie peut très-bien dégénérer en morve.

Le remede le plus salutaire pour courbature, morfondure, rhume, & en général pour toutes les maladies qui dérivent d'une

matiere âcre & visqueuse propre à altérer le sang, c'est l'électuaire que j'ai prescrit dans le Chapitre de la gourme. Il a la propriété de dépurér le sang, il est en même-temps diaphorétique : faites-en usage, & vous serez content de son effet.

CHAPITRE VINGTIEME.

De la Pouffe.

LA Pouffe peut être regardée sous deux différentes especes. La premiere, provenant d'une humeur âcre & visqueuse, qui adhère aux parois intérieurs des bronches & des vésicules pulmonaires, fait que cette même humeur engorge les glandes qui la fournissent, & que ces glandes, par la compression qu'elles operent sur les tuyaux bronchiques, empêchent le flux & le reflux de l'air dans les canaux que ce fluide doit parcourir : la circulation du sang dans le tissu du viscere est alors gênée, & la respiration s'exécute avec difficulté. Cette espece de pouffe peut se guérir, quand le mal n'a pas fait trop de progrès, & qu'il n'est pas trop invétéré.

La seconde espece de pouffe, qu'on appelle la pouffe phthisique, est difficile à gué-

rir. Elle dérive d'un sang épanché dans les poumons. Ce sang qui croupit se change en pus, il ulcere le viscere, le cheval maigrit & meurt étique : cette dernière pousse se manifeste par un battement redoublé du flanc, accompagné d'une toux sèche & fréquemment réitérée, jointe à un écoulement considérable de flegme par les naseaux ; & lorsque le cheval fait quelque mouvement violent, l'haleine lui manque tout-à-fait.

La pousse humorale ou flegmatique se reconnoît également à la respiration difficile & au flanc altéré. On dit alors que le cheval fait la corde, c'est-à-dire, qu'il se forme le long des côtes un vuide dans lequel on pourroit loger une corde. Le cheval n'acheve la respiration qu'en deux temps. Il paroît à son flanc comme deux secouffes, jusqu'à ce qu'il ait fini son expiration. Il dilate les narines, & quand la pousse est plus forte, le flanc bat jusqu'auprès de l'épine du dos & du plat de la cuisse.

Il faut un prompt secours à cette maladie ; car si vous laissez invétérer la pousse, vous aurez beaucoup de peine à la guérir.

Il est rare que nos Maréchaux attribuent aux maux quelconques que soient ceux qui arrivent aux chevaux, d'autre cause que l'é-

chauffement. Tous les chevaux malades, & jugés par ces ignorants, sont généralement tous échauffés. Ils usent en conséquence des rafraîchissants, composés des drogues qui mettent aux animaux malades le feu dans le corps au lieu de les rafraîchir, & les rendent incurables.

La pousse n'est occasionnée que par une humeur visqueuse. Les rafraîchissants ne peuvent qu'augmenter le mal, au lieu que les remèdes qu'on connoît sous la dénomination de béchiques chauds, & dont l'effet est fondant, atténuant, incisif & expectorant, opéreront avec succès sur la ténacité & sur la viscosité des humeurs qui causent la pousse. Le foin, qui contient beaucoup de salpêtre, donne la pousse. Il est, ainsi que le verd, une nourriture trop froide pour un cheval d'un tempérament flegmatique.

Otez le foin au cheval; ne lui donnez que de la paille & de l'orge avec de l'eau blanche à boire; employez l'électuaire du Chapitre de la gourme; mettez-en tous les jours, matin & soir, de la grosseur d'une grosse noix à la racine de la langue, continuez jusqu'au parfait rétablissement.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

De la Toux.

UN Ne humeur âcre, qui se sépare du sang dans les glandes de la trachée-artère, irrite les nerfs qui s'y distribuent. Ils communiquent l'irritation aux fibres nerveux de leurs muscles employés à l'expiration, qui alors sont agités à faire un mouvement convulsif, pour chasser par un resserrement subit l'humeur âcre qui picote les nerfs de la trachée-artère, & c'est ce qui constitue la toux.

Dans la pousse & la morve, la toux est sèche. Elle est excitée par l'acrimonie de l'humeur qui se dépose dans le poulmon. Elle suppose un sang âcre & bilieux, avec des obstructions dans le foie, & une grande acrimonie de bile. Souvent même il y a des tubercules dans le poulmon.

La toux que j'appellerai humide ou toux grasse, est une toux ordinaire & sans accident: elle dérive ordinairement de la transpiration interceptée; l'humeur retenue par le défaut de transpiration, reflue en partie dans le sang, le refroidit & l'épaissit. Il s'agit donc uniquement de dissoudre la viscosité de cette

humeur. Les remèdes diaphorétiques, les résolutifs & les fondants produiront cet effet.

L'électuaire du Chapitre XVI est un remède excellent pour la toux. Il a la propriété de guérir toutes les maladies causées par le refroidissement de la lymphe.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

De la Fatigue & Fortrature.

LE mal désigné par le nom de fatigue ou de fortrature, provient d'un sang sec & épais, & d'une bile échauffée qui séjourne dans les vaisseaux. Cette bile obstrue les vaisseaux lymphatiques, elle trouble les principales fonctions de l'économie animale. La digestion ne se fait pas, & le suc nourricier n'est pas conduit régulièrement dans le sang, pour être distribué avec ce fluide dans toutes les parties du corps.

Le cheval fatigué a ce qu'on appelle la corde, ou le canal creux le long des côtes, son poil est hérissé & mal teint, sa fiente est sèche & noire. La nourriture la plus abondante ne lui profite pas. Ce mal est causé par un épuisement de forces & par les mauvaises nourritures. Il faut y remédier promp-

tement par des apéritifs, sans quoi la bile, continuant d'entretenir une agitation sourde dans les vaisseaux, conduiroit insensiblement à la fièvre lente & à la phthisie.

Commencez par une saignée du col. Substituez au foin & à l'avoine, de la paille & de l'orge écrasé au moulin; donnez de l'eau blanche avec du miel, réitérez les lavements émollients & purgatifs, préparez

Racine d'oignon de mer, 2 onces.

de chicorée sauvage,

de scorfonere, de chaque 3 onces.

de rhubarbe brulée, 4 onces.

Herbe de sauge & de lierre, de chaque 2 onces.

Tartre vitriolé,

Safran de Mars apéritif, de chaque une once.

Lait de soufre, une demi-once.

Réduisez le tout en poudre très-fine, mêlez avec une livre de miel & avec une once & demie d'esprit de sel ammoniac. Faites un électuaire.

Donnez chaque jour, matin & soir, la grosseur d'un œuf de poule de cet électuaire. Continuez jusqu'à la parfaite guérison.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Du dévoiement, & du flux dysentérique.

LEs chevaux sont sujets à trois especes de dévoiements, qui demandent des remèdes prompts. Il faut savoir les distinguer de certains autres dévoiements qu'on ne doit pas arrêter, & qu'il faut aider au contraire.

Si un cheval, qui est d'ailleurs en bonne santé, vient, après avoir été refroidi, ou après avoir trop mangé, ou pris une mauvaise nourriture, ou enfin ayant une petite fièvre; s'il vient, dis-je, à être attaqué d'un dévoiement modéré, donnez-vous bien de garde d'arrêter ce dévoiement : ayez plutôt l'attention de le favoriser par une nourriture apéritive, ou par des remèdes détersifs & stomachiques, tels que la rhubarbe, qui détachera & entraînera la pituite qui cause le dévoiement, & fortifiera en même-temps l'estomac & les parties relâchées.

Si le dévoiement est opiniâtre, si l'on remarque que la mucofité de boyaux se mêle avec la fiente, si le cheval perd l'appétit & son embonpoint, il faut bien observer la qualité des excréments & le caractère des autres symptômes, auxquels on pourra con-
noître

noître la nature du mal, pour employer les remèdes convenables.

Les signes généraux de toutes les espèces de dévoiements, sont que le cheval se vuide beaucoup plus souvent qu'à l'ordinaire, & que les matieres qu'il rend n'ont pas la consistance qu'elles doivent avoir. Je ferai connoître les signes particuliers en détaillant les espèces.

Dévoiement de crudité.

LE dévoiement pituiteux ou de crudité se manifeste par la matiere des excréments, qui est blanchâtre & comme de l'eau; & quand la foiblesse de l'estomac est fort grande, les aliments sortent sans aucune marque de digestion.

Ce dévoiement est la suite des mauvaises digestions, qui ont engendré dans l'estomac des humeurs crues, qui fermentent outre mesure avec les aliments, les délaient, & les entraînent avant que les sucs nourriciers s'en soient détachés pour passer dans le sang.

Les mauvaises nourritures, ou une nourriture trop abondante sans faire d'exercice, peuvent occasionner ce dévoiement. Il sera facile d'y remédier par un régime régulier,

en retranchant le foin & l'avoine ; & ne donnant que de l'orge moulu & de l'eau blanche : Il faudra donner souvent des lavemens émollients, & deux jours de suite vous ferez prendre au cheval une once de rhubarbe, avec deux gros de safran de Mars apéritif dans une pinte de vin.

Dévoiement bilieux, & flux dysentérique.

ON voit dans le dévoiement bilieux, que la matiere des excréments bouillonne à terre & y fermente. Cela prouve que la bile est épaisse, & que ne pouvant passer dans le foie, elle regorge dans les intestins ; elle y fermente & y dissout les aliments. C'est cette bile qu'on voit bouillonner dans la fiente, quand elle est à terre.

Ce dévoiement est d'autant plus à craindre, qu'il peut conduire en peu de temps au flux dysentérique, qui est le plus dangereux des dévoiements. Non-seulement il est dangereux ; mais communément il est mortel ; il est toujours occasionné par l'épaississement de la bile, qui, ne pouvant couler dans le foie, reflue dans les intestins. Cette bile, devenue plus âcre & plus inflammable par son épaississement, irrite le tissu des boyaux &

l'écorche. Delà vient qu'on apperçoit dans les excréments la raclure des boyaux, & que la matiere paroît rouge & ensanglantée. L'inflammation dans les boyaux est alors fort à craindre; & si la fièvre survient, la maladie est mortelle.

Mettez le cheval au régime ordinaire de la paille, de l'orge & de l'eau blanche; faites-le saigner. Donnez-lui les lavements suivants dont voici la composition.

Prenez Ecume d'antimoine, 3 onces.

Semence d'anis, demi-once.

Faites bouillir dans un pot de lait de vache : coulez, & ajoutez-y d'huile d'olive, 6 onces, baume opiatique chymiquement préparé, 40 gouttes. Partagez en deux portions égales, & appliquez-en une au cheval malade.

Ce lavement doit être réitéré de six en six heures, & continué jusqu'à parfaite guérison.

Donnez pour l'intérieur le remède qui suit.

Prenez Rhubarbe brulée, 3 onces.

Coquilles d'huîtres préparées, 4 onces.

De noix muscade, une demi-dragme.

De baume opiatique chymiquement préparé, une dragme.

Réduisez le tout en poudre fine, mêlez-y

Eau de cerises noires, 4 lb.

Esprit de nitre doux, 3 dragmes.

Faites-en une mixtion, dont vous donnerez, de quatre heures en quatre heures à votre cheval, une dose d'une once & demie.

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

DES MALADIES DE LA PEAU.

Des Dartres.

LA dartre est l'effet d'une sérosité âcre & mordicante qui sort des orifices des petits vaisseaux qui s'ouvrent dans la peau, & qui se répandant sur le tissu cellulaire de la même peau, dissout l'épiderme & la superficie des téguments. Toutes les maladies qui paroissent aux chevaux sur la peau, & qui dérivent de causes internes, peuvent être comprises sous le nom de dartre. Je vais en détailler les especes.

La *dartre farineuse* est celle où l'humeur se répand entre la cuticule & la vraie peau, dissout la premiere, & la fait tomber en farine.

La *dartre coulante* ou *vive* est un peu plus corrosive; elle use la premiere peau, & met la vraie peau à découvert.

La *dartre à grosses croutes* est la plus mordicante; elle ronge le tissu de la peau & y pro-

duit de petits ulcères, dont la matière très-épaisse se forme en croûte.

Toutes ces dartres proviennent d'un sang âcre & bilieux, dont la sérosité contient le même vice. Cette sérosité sort par les orifices des petits vaisseaux, & s'échappe par les pores en forme de transpiration; elle se répand sur la peau, & y produit les effets que je viens de décrire.

M. de Garfaut a très-bien parlé sur l'origine de ce mal. La bile, selon lui, coule avec le sang dans le foie. C'est là qu'elle doit s'en séparer selon les règles de la nature, enfilant pour cet effet certains canaux ou filtres, dans lesquels il n'y a que cette humeur qui puisse passer. Imaginez-vous un tamis imbibé d'huile; si vous voulez faire passer de l'eau au travers, vous n'y parviendrez point; mais si vous jetez dessus de nouvelle huile, elle y passera sans difficulté.

Le sang est donc cette eau qui coule sans pénétrer les pores du foie, que nous comparons au tamis, & la bile qui coule avec le sang venant à rencontrer l'orifice des pores du foie, s'y précipite sans difficulté, lorsqu'elle a sa fluidité ordinaire. De là elle est conduite dans les boyaux, pour les graisser & pour faciliter le passage des excréments.

Lors donc que cette bile devient trop épaisse par quelque cause qui aura diminué sa fluidité, & empêché par conséquent la facilité de rentrer dans son canal, elle est entraînée par le sang dans la circulation; & comme cette humeur est chaude & fermentative, elle fait bouillonner le sang, qui pousse la férosité contre la peau, qu'elle affecte selon le caractère de sa malignité.

Les causes externes de ce mal sont tous les dérèglements dans la nourriture prise sans choix, & dans l'exercice fait sans mesure & sans discernement.

La démangeaison n'est autre chose qu'une humeur dartreuse, qui se fait sentir à différentes fibres nerveuses distribuées dans le tissu de la peau.

Le but qu'on doit se proposer en traitant ces maladies, est de corriger le sang des parties âcres & bilieuses, d'en séparer celles qui lui sont contraires ainsi qu'à sa qualité naturelle, de procurer au sang une dépuration salutaire, & de le rappeler à sa substance balsamique.

La Médecine vétérinaire nous offre pour cet effet des matieres délayantes, atténuantes, absorbantes, diaphorétiques, diurétiques, &c.

L'électuaire indiqué dans le Chapitre de la gourme, renferme des substances douées de telles facultés. Son usage contribuera infailliblement au retour de la bonne qualité du sang ; mais avant que de charger l'électuaire seul de cette opération , il faut lui ouvrir les voies , & en détruire les obstructions qui pourroient l'arrêter dans son progrès.

Commencez par une saignée au col du cheval, & faites-lui prendre ensuite le remède que voici.

Prenez Racine d'oignon de mer ,
de guimauve , de chaque
3 onces.

Sel de tartre & de nitre , de chaque
une once ;
de tartre vitriolé , 6 dragmes ;
de safran de Mars apéritif , demi-once ;
d'antimoine diaphorétique , deux
dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine , mêlez-y du miel purifié autant qu'il en faut pour faire un électuaire. Donnez au cheval de cet électuaire , matin & soir , une once & demie , & continuez pendant quelque temps.

Pour guérir la darte extérieurement , faites l'onguent dont voici la composition.
Prenez de vif-argent , 4 onces.

248 CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

De soufre vif, 6 onces.

Broyez & mêlez le tout dans un mortier de pierre, ajoutez-y une once de cantharides, & broyez encore avec le vif-argent & le soufre, mêlez le tout avec autant de saindoux qu'il en faut pour faire un onguent.

Graissez le cheval avec cet onguent sur toutes les parties du corps où la dartre s'étoit manifestée, & réitérez cette friction deux ou trois fois de suite, & ne doutez pas que votre cheval, quant à son extérieur, n'en soit guéri.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Du Farcin.

LE Farcin doit être regardé comme une maladie causée par un sang vicieux, dont la qualité âcre & visqueuse se communique à la lymphe. & aux humeurs qui se répandent sur les téguments, & y forment des tumeurs & des abcès.

Les espèces de farcin ne different les uns des autres que par le progrès divers de la maladie. On voit d'abord plusieurs petites enflures ou boutons gros comme des grains de raisin, s'élever sur la peau en différents

endroits. Ces boutons causent de la douleur, quand on les touche : ils commencent par être durs. Ils s'amollissent ensuite, & deviennent des pustules tendres, d'où on voit découler une matiere huileuse & sanguinolente, ils se changent enfin en ulceres.

La premiere éruption de ces pustules se fait à la tête, ou sur la jugulaire extérieure, ou sur la veine du col, & elle gagne la partie intérieure du bras droit au-dessous de l'épaule vers le genou. Dans d'autres chevaux, le farcin paroît sur les parties de derriere auprès des paturons, & le long des grosses veines sur la partie intérieure de la cuisse, s'étendant vers l'aîne & les bourses. Il paroît aussi quelquefois aux flancs, & s'étend vers le bas ventre, partie où il est le plus incommodé. On multiplie ordinairement les especes de farcin que l'on désigne par dénominations particulieres. Pour moi je n'en reconnois que deux especes ; le farcin qui peut se guérir & le farcin incurable, ou du moins très-difficile à guérir.

Comme la disposition du sang est la cause de toute espece de farcin, tout consiste à bien connoître aux marques extérieures quel est le degré de malignité de l'humeur.

Le farcin qui forme des boutons dont la

matiere est la même que celle qui sort d'un ulcere, est l'effet d'un sang âcre, bilieux & visqueux, qui se dépure de sa malignité sur les téguments, par l'orifice des rameaux capillaires dont la peau est remplie, & le degré de cette malignité décide de la contagion du mal.

Cette espece de farcin peut se guérir; employez la saignée. Les remedes purgatifs & résolutifs, délayants, absorbants, anti-scorbutiques & diurétiques sont ceux qu'on doit employer pour combattre cette maladie. Faites usage principalement de l'électuaire décrit dans le Chapitre XVI; il fait son effet sur toutes les maladies qui ont leur principe dans la malignité corrosive d'un sang épaissi.

Le farcin qu'on regarde comme incurable, est celui dont les boutons se forment en ulceres sans matiere. Les bords de ces boutons se relevent en maniere de champignons. Ils sont teints d'un rouge noirâtre; ils sont presque toujours calleux & sordides. Ce farcin est l'avant-coureur & le symptome de la morve, ou à peu près du même virus qui déprave les humeurs. Je le regarde comme la morve, qui n'a point encore attaqué & ulcéré les visceres. L'électuaire préservatif dont j'ai parlé dans le Chapitre XVIII, est l'uni-

que remede qui guérit ce mal. Je m'en suis servi avec succès pour plusieurs chevaux rudement attaqués de cette espece de farcin. Je les ai guéris , malgré le désespoir des Maréchaux, qui les avoient condamnés à mort.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

DES FLUXIONS ET ENFLURES.

Des maux des yeux, & de la Fluxion habituelle, appelée Fluxion lunatique.

UN grand nombre d'Auteurs ont traité des causes qui affectent l'œil du cheval. Je crois qu'une grande partie en est ignorée encore; ainsi je ne m'y arrêterai pas. Je me borne aux maladies mêmes, & j'en indiquerai les plus communes, qui sont, *l'œil larmoyant; l'épanchement de sang dans l'œil; les chancres; les verrues; l'onglée; le cul de verre; le dragon; le coup dans l'œil; les taies, ou blancheurs; les fluxions, & la fluxion habituelle ou lunatique.*

L'œil larmoyant.

L'Œil larmoyant est une inflammation que l'âcreté des larmes, excitées par une fluxion ou par un coup, occasionne.

Saignez le cheval, mettez-le au son & à l'eau blanche, appliquez-lui un cataplasme de lait, de safran & de mie de pain; ou faites tremper un linge dans de l'eau préparée avec la pierre merveilleuse; appliquez-le en quatre doubles sur l'œil, & mettez par-dessus une compresse trempée dans de l'eau-de-vie. Point de graisse, point d'huile, elles sont ennemies de l'œil.

L'épanchement de sang dans l'œil.

DE petites taches rouges semées sur la conjonctive ou sur la cornée de l'œil, sont le signe de cette maladie. Un effort que le cheval aura fait, un coup qu'il aura reçu, suffisent pour rompre les petits vaisseaux de l'œil, & pour en extravaser le sang. On y remédiera en insinuant de l'eau-de-vie simple dans l'œil.

Le Chancre.

LE chancre dans l'œil se manifeste par des boutons rouges, les uns plus petits, les autres plus grands, qu'on apperçoit vers le grand angle de l'œil près du nez. On le voit au-dedans & au-dehors de l'œil, même sur les paupieres, & l'œil paroît rouge.

Ces boutons sont occasionnés par l'âcreté des larmes, qui corrode la caroncule lacrimale & les paupieres, & qui y produit ces *fungus*.

Mettez le cheval au régime; donnez-lui de l'acier, & ensuite du foie d'antimoine. Lavez le chancre avec de la décoction de graine de fenouil, que vous saupoudrez de tutie, ou de poudre de cloportes passée sur le porphyre, ou de couperose blanche, de sucre candi, & de tutie en parties égales.

Les Verrues.

ON nomme verrues des durillons ou des excrescences de chair, qui paroissent sur le bord intérieur des paupieres. On les coupe avec des ciseaux, & on pansé la plaie avec de l'eau vulnéraire & de la tutie.

L'Onglée.

L'Onglée est une peau membraneuse qu'on apperçoit au petit coin de l'œil. Presque tous les chevaux ont cette peau, qui, lorsqu'elle s'allonge, devient cartilagineuse & incommodé. Elle avance quelquefois sur l'œil au point d'en couvrir la moitié. On la coupe

alors avec beaucoup de précaution : il n'y a guere de Maréchaux qui ne s'acquittent de cette opération avec facilité.

Le Cul de verre.

LE cul de verre est une défec-tuosité de la prunelle qui paroît d'un blanc verdâtre, ou de la couleur d'un verd de fougere. Cette couleur pronostique un œil mauvais ; mais comme elle n'est point un vice accidentel, on doit seulement se défier d'un cheval qui a l'œil conformé de cette maniere.

Le Dragon.

LE dragon est une petite tache blanche, ou une excrescence membraneuse qui se forme dans l'humeur aqueuse, ou qui se manifeste sur la cornée au-devant de l'œil. Dans le commencement elle n'est pas plus grosse que la tête d'une épingle. Elle croît petit à petit, jusqu'à ce qu'elle couvre toute la prunelle ; le dragon est incurable.

Les Taies.

IL y a deux sortes de taies : l'une est comme un nuage qui couvre tout l'œil ; l'autre

est une tache ronde, blanche & épaisse qui s'apperçoit sur la prunelle. On l'appelle la perle, parce qu'elle en a la ressemblance.

Ces maux peuvent venir d'un coup ou d'une fluxion; ils ne sont autre chose que des concrétions d'une lymphe épaisse sur la cornée. On les dissipera, lorsqu'ils sont encore récents, en mettant sur la taie un mélange de couperose blanche, de sucre candi & de tutie en poudre en parties égales. M. de Garfaut a parfaitement bien décrit la nature & les circonstances des maux des yeux.

La Fluxion lunatique.

LA fluxion lunatique est un mal aux yeux des plus dangereux & des plus difficiles à guérir. Je ne m'attacherai pas à expliquer les causes & les accidents de cette maladie, qui se termine toujours par la perte de la vue, sans qu'aucun remède puisse empêcher cet effet. Je me contenterai de dire que moins on touchera à l'œil attaqué de la fluxion lunatique, plus on retardera la perte de la vue. Il est peu d'hommes de cheval qui ne prétendent avoir des secrets contre ce mal, & chacun se flatte que le sien est infailible. Cependant l'usage de ces remèdes n'aboutit

jamais qu'à rendre le cheval plutôt aveugle. J'ose avancer avec assurance, que cette maladie ne peut que très-rarement se guérir. Ainsi dès qu'un cheval éprouve les accidents de la fluxion lunatique, & que le mal se passe & revient par intervalles périodiques, il ne faut pas hésiter de s'en défaire, parce qu'il est constant que la perte de la vue s'ensuivra tôt ou tard.

L'expérience m'a découvert un remède, dont l'application à l'œil attaqué de différents maux, n'a jamais été sans succès. La fluxion lunatique même paroît s'y rendre, & ne pas faire de progrès sur l'extinction totale de la vue; & je puis dire avec confiance, qu'il n'y a guere de maladies des yeux qui ne cedent à ce remède.

Je crois rendre un bon service au Public de lui en communiquer la composition que voici.

Prenez Vitriol de Cypre,
Nitre, ou Salpêtre,
Alun de montagne, de chaque une
demi-dragme.

Réduisez le tout en poudre très-fine, & infusez dans quatre onces d'eau de puits, faites chauffer cette eau sur une plaque chaude, & faites dissoudre dedans cinq grains de camphre.

phre. Laissez refroidir l'eau à une tiédeur convenable, & trempez un linge dedans, avec lequel vous baignerez l'œil extérieurement six, huit, à dix fois par jour, toujours de façon qu'il s'introduise tant soit peu de cette eau dans l'œil, & continuez jusqu'à la guérison. Notez que cette eau doit se renouveler tous les deux jours, & qu'elle doit être appliquée tiède.

Pour aider l'effet de ce collyre, administrez en même-temps au cheval le remède qui suit.

Prenez Racine d'oseille,
de fougere,
de dent de lion, de chaque
2 onces.

Herbe de cochléaria,
de méniante, de chaque une
once & demie.

Fleurs d'auronne,
de romarin, de chaque deux
onces.

Semence de roquette sauvage,
d'anis,
de persil, de chaque une
once.

Tartre soluble, une once & demie.

R

Réduisez le tout en poudre très-fine, mêlez avec d'oximel scillitique, 3 onces.

Essentia lignorum, 2 onces.

Miel dépuré autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Donnez de cet électuaire au cheval tous les jours au matin & au soir la grosseur d'une noix, & continuez pendant quinze jours.

J'ai conservé par ce remède la vue à deux chevaux, qui, affligés de la fluxion lunatique, ont cessé de l'être aussi-tôt qu'on leur avoit donné ce remède. Ils voient tous deux distinctement bien de tous les deux yeux, & ils n'ont éprouvé depuis deux ans aucune récidive. J'espère qu'ils continueront de rester dans cet état, & que mon remède répondra à la satisfaction que j'aurai, quand je serai bien assuré que le présent que j'en fais au Public lui sera de quelque utilité.

DES MALADIES

Qui surviennent aux parties extérieures du cheval.

J'AI donné dans un autre Livre des remèdes pour différents maux qui arrivent aux chevaux & aux parties extérieures de leur

corps. Je pourrois renvoyer le Lecteur à ce petit Ouvrage intitulé : *Manuel du Cavalier*, qui même se rapporte à celui-ci en différents endroits. Mais considérant combien il seroit incommode pour ceux qui desirent de se mettre à portée de donner dans des cas de maladies imprévues de prompts remèdes, de porter toujours deux Livres dans leur poche, je crois devoir, pour éviter au Public cet embarras, insérer dans un seul livre les remèdes que j'avois partagés en deux :

ARTICLE PREMIER.

Des blessures des pieds.

L Orsque vous appercevrez qu'un clou ou un autre corps étranger s'est enfoncé dans le pied du cheval, arrachez-le aussitôt qu'il est possible ; faites couler ensuite dans le trou deux ou trois gouttes de baume, dont voici la recette.

Prenez Poix résine, 6 onces.

Térébenthine de Venise, 4 onces.

Gomme élémi, 2 onces.

Aristoloché ronde & longue en poudre, de chaque une once.

Oliban en poudre, une once.

R. 2

Sang de dragon en larmes pulvérisé ;
4 dragmes.

Infusez le tout dans une pinte du meilleur esprit de vin ; mettez-le au soleil ou dans une chambre chaude pendant quinze jours , & conservez ce baume pour l'usage.

Je dois la composition de ce baume à un Général des armées du Roi de France , qui m'en a fait présent , à condition d'en faire part au Public. Je le nommerois ici avec empressement , s'il avoit voulu me le permettre.

Le seul changement que j'ai fait à sa recette , c'est l'emploi de l'esprit de vin au lieu de l'huile & des graisses , qu'il ordonne avec les drogues pour en faire un onguent , qu'il veut qu'on applique tout bouillant sur la plaie. J'ai l'expérience que les corps durs , comme le fer & le verre , lorsqu'ils s'enfoncent dans le pied , blessent souvent un nerf ou l'os du petit pied , & on rendroit alors la plaie beaucoup plus dangereuse , si on y mettoit des matieres huileuses qui nuisent aux nerfs & aux parties osseuses.

Après que vous aurez fait couler deux ou trois gouttes de baume que j'ai indiqué , bouchéz le trou avec de la cire de Jardinier , pour garantir la plaie de l'ordure & de l'humidité.

Quelquefois une partie du corps qui s'est

enfoncée dans le pied, reste dans la plaie, & y produit de la matiere; ce qui se connoît par la douleur que le cheval ressent, & par la matiere qui sort : il faut dans ce cas agrandir le trou, ou, pour mieux faire, dessoler le cheval pour venir à la plaie, & pour arracher avec des pinces le fragment qui est resté dans le pied.

Le cataplasme composé de térébenthine, de jaunes d'œufs & d'esprit de vin est connu de tous les Maréchaux, & c'est le meilleur pour arrêter le sang, après que la sole est enlevée.

On ne court aucun risque en dessolant un cheval, & principalement lorsqu'on s'y prend avec dextérité : cette opération n'a rien de dangereux : la sole revient dès que la plaie est guérie, & pour la faire revenir comme il faut, on trouvera les remèdes & le traitement convenable dans le *nouveau parfait Maréchal* : quoiqu'il n'y ait rien de particulier à ce traitement, tous les Maréchaux le savent.

A l'égard d'un cheval qui fait campagne, l'opération de le dessoler a bien des inconvénients, soit par le défaut d'écurie, où il faudroit mettre le cheval pour préserver le pied malade de la boue & de l'humidité, soit par l'impossibilité de séjourner long-

temps dans les mêmes lieux, ce que la guérison du cheval exigeroit.

J'ai inventé un baume qui suppléera à tout le reste : il suffit d'en couler quelques gouttes dans la plaie fraîche ; on bouche ensuite le trou avec de la cire de Jardinier, & on continuera sa route.

Prenez Fleurs d'hypéricum, une once.

Myrrhe,

Encens mâle,

Aloès socotrin, de chaque demi-once.

Storax calamit, 2 onces.

Le tout en poudre fine.

Baume du Pérou, demi-once.

Safran oriental, une dragme.

Infusez le tout dans vingt-quatre onces du meilleur esprit de vin, & gardez ce baume pour l'usage.

ARTICLE SECOND.

De la suppuration de la fourchette.

LA suppuration de la fourchette est ordinairement causée par l'ordure du cheval, qui séjourne long-temps dans une écurie, où l'on n'a pas soin de nettoyer tous les jours

la litiere & sa loge. Cette matiere corrosive attaque la fourchette, y produit l'inflammation, & y forme des ulceres.

Faites couper l'endroit de la fourchette qui paroît être pourri; lavez le pied deux ou trois fois par jour avec du vinaigre, dans lequel vous aurez fait dissoudre de la myrrhe & de l'aloès; jetez ensuite de la chaux vive en poudre sur la plaie, & préservez le pied de l'ordure & de l'humidité.

Les chevaux d'un tempérament flegmatique sont sujets à une humeur vicieuse qui se dépose sur le pied; & il s'y fait un amas de matiere purulente qui attaque, non-seulement la fourchette, mais qui suinte dans le poil du pied à la couronne, y forme des ulceres, & détache quelquefois le sabot.

Tous les remedes sont inutiles, lorsque le mal dérive de la nature vicieuse. Les purgatifs, d'ailleurs toujours nuisibles aux chevaux, peuvent être de quelque secours en évacuant les premieres voies; mais ils ne sauroient corriger la nature: le mal est incurable dans les chevaux de cette espece, & il se perpétue dans leur race.



ARTICLE TROISIEME.

Du Chancre & de la perte du sabot.

UNe pourriture de la fourchette est capable d'engendrer dans le pied plusieurs maladies qui produisent le chancre, & qui font tomber le sabot.

Les fonctions militaires en campagne ne permettent point de donner le temps nécessaire à la guérison de cette maladie. Il est plus important de la prévenir, & d'obvier aux causes qui la produisent, que de se jeter dans les embarras d'un traitement dispendieux, & dont le succès est incertain.

Nettoyez les pieds du cheval tous les matins avec un bouchon de paille, pour ôter l'ordure qui s'est attachée au poil à l'entour de la couronne : lavez la fourchette avec du vinaigre mêlé avec de l'eau ; graissez le sabot trois fois par semaine avec l'onguent de pied qui est décrit ci-dessous, & lorsque vous êtes obligé de camper dans un terrain humide ou marécageux, versez dans le pied la composition faite moitié de suif, & moitié de poix, fondues ensemble au feu, & tenez votre cheval bien net.

Onguent excellent pour conserver le pied & le sabot.

Prenez de la graisse de mouton , une livre , huile d'olive , trois onces , cire blanche , six onces , miel , quatre onces , térébenthine , deux onces , mêlez le tout , & faites-le bouillir un moment ; retirez-le du feu , & ajoutez-y trois onces de suc d'oignons blancs récemment exprimés : mêlez le tout ensemble jusqu'à ce qu'il soit refroidi.

ARTICLE QUATRIEME.

Des Crevasses sur le sabot , appellées Seimes , & des Bleimes.

CE qu'on appelle seime ou quarte , est une fente qui traverse la corne depuis la couronne jusqu'au fer , & qui coupe le quartier en deux. Ce mal n'arrive gueres qu'aux quartiers de dedans , parce qu'ils sont plus foibles que ceux de dehors.

Les chevaux d'Espagne , ceux de race de différents pays , & généralement tous ceux dont le pied est disposé à l'encastelure , sont sujets à l'accident des seimes.

Les chevaux qui restent long-temps dans des écuries mal-propres & sur l'ordure qui gâte les pieds , sont exposés à la fente du sa-

bot : en remédiant à ce mal , on doit avoir deux objets en vue : le premier , de faire croître le sabot , pour que la fente disparoisse ; le second de l'affermir , pour que la fente ne revienne plus. C'est une erreur grossiere de vouloir faire rejoindre les deux parties de la corne fendue : le feu qu'on y applique pour cet effet , repousse le suc nourricier de la corne , il empêche son accroissement , & rend le pied difforme.

La fente s'ouvre lorsque le cheval met pied à terre : la membrane qui tapisse le pied dessous le sabot , & qui entre dans la fente de la feime est pincée , & elle s'enflamme par le sang qui s'y engorge dans le pincement du sabot fendu , qui s'ouvre & se resserre alternativement à mesure que le cheval pose le pied à terre , & qu'il le relève ensuite pour suivre son mouvement naturel.

Cette membrane est exposée à l'inflammation , lorsqu'elle est mise à découvert par les opérations ordinaires des Maréchaux , qui coupent ou brulent la corne pour élargir la fente ; & c'est de cette mauvaise maxime qu'il se forme quelquefois un ulcere , dont le Gentilhomme Maréchal parle dans son Traité. La matiere d'un ulcere rongera le pied à l'entour jusqu'à l'os du petit pied , &

mettra le cheval en danger de perdre le sabot.

Voici la maniere d'y remédier. Prenez une once d'esprit de vitriol, dans lequel vous ferez dissoudre deux gros d'opium; couvrez entièrement la fente depuis la couronne jusqu'au fer avec de la cire commune; ensuite vous percerez exactement la cire avec la pointe d'un couteau au-dessus de la fente, pour la découvrir dans toute sa longueur. Trempez une petite plume dans l'esprit de vitriol préparé, faites-en couler quelques gouttes au travers de la cire dans l'intérieur de la fente & tout le long de son ouverture. Cet esprit de vitriol mortifiera la membrane du côté de la fente, & préviendra l'inflammation.

Cette opération faite, ôtez la cire commune, & bouchez la fente du haut en bas avec de la cire mêlée de térébenthine, dont les Jardiniers se servent pour les arbres; frottez chaque jour la couronne avec de l'oignon blanc coupé en quatre; continuez ce frottement, jusqu'à ce que l'accroissement de l'ongle ait fait disparoître la fente.

Pour empêcher qu'elle ne revienne, ce qui arrive très-souvent, il faut faire ferrer le cheval toutes les six semaines; & si le mal provient du pied encastelé, il faut bien lui

ouvrir les talons & lui raccourcir la pince, sans cependant parer beaucoup de la sole des deux côtés de la fourchette : mettez ensuite de l'excrément humain dans le pied pour y attirer les humeurs qui doivent le nourrir & le maintenir en bon état.

Si le pied du cheval est comble, & si la fente dérive de la grande foiblesse du quartier, ne faites rien parer au talon, faites seulement vider un peu la pince & la fourchette ; mettez un fer à demi-lune avec du talc chaud dans le pied, ou de l'onguent nommé de l'emmiellure, & continuez de frotter la couronne avec de l'oignon blanc.

Pour prévenir tous les accidents qui peuvent faire éclater le sabot, usez deux ou trois fois par semaine de l'onguent de pied dont la composition est ci-après, & donnez tous vos soins à conserver la propreté des pieds.

Autre onguent de pied.

Tâchez de recueillir au printemps la seve que les vignes poussent quand on les coupe ; prenez deux pots de cette liqueur, & mettez-y deux livres de graisse fraîche de mouton ; faites bouillir la graisse avec la seve, jusqu'à ce que toute l'eau soit parfaitement évaporée ; passez-la par un tamis, & jetez

les parties grossieres qui restent ; mettez ensuite la graisse dans un vase plat de terre , & prenez les boutons que l'arbrisseau de sureau pousse au printemps , écrasez-les dans un mortier de pierre , mettez-en une poignée avec la graisse de mouton dans le vase de terre ; faites-la bouillir jusqu'à ce que la graisse ait pris une teinture verte ; passez cette graisse teinte à travers d'un linge , jetez le marc , & remettez la graisse dans le même vase au feu ; mettez-y encore une poignée de boutons de sureau écrasés , & faites-les bouillir comme auparavant ; passez-le de nouveau au travers d'un linge : continuez de mettre cette graisse au feu pour la troisieme fois , & de jetter dedans encore une poignée de boutons de sureau écrasés ; faites-la bouillir jusqu'à ce que la graisse soit toute verte , & passez-la pour la derniere fois par le linge ; mettez ensuite dans cette graisse , avant qu'elle refroidisse , de la cire jaune coupée en petits morceaux , six onces , suc d'oignons blancs exprimés , huit onces , & de l'esprit de sel ammoniac , une once , remettez le tout sur un feu léger , & remuez-le sans discontinuer , jusqu'à ce que toutes les matieres soient bien incorporées , & qu'on n'y reconnoisse plus aucune humidité.

Cet onguent se conserve long-temps; il est également bon pour faire croître les crins, comme la corne des chevaux; il faut seulement observer d'en faire une bonne provision au printemps, parce qu'il n'est pas possible de trouver hors de cette saison toutes les matieres qui sont nécessaires dans la composition.

Des Bleimes.

LA bleime est une maladie qui dérive d'une meurtrissure des vaisseaux sanguins dans le pied, entre la sole & le petit pied : il se peut qu'un cheval en trotant ou en galopant sur un terrain pierreux, marche sur une pierre qui comprime les vaisseaux sanguins & lymphatiques à travers de la sole, de maniere que le sang s'extravase, se caille dans cette partie, & forme une suppuration très-douloureuse.

Un coup de pied d'un autre cheval donné sur le sabot de l'un ou de l'autre côté, une atteinte fourde, une petite pierre ou du gravier enfermé entre la sole & le fer, ou enfin un fer mal posé, peuvent former la bleime. Ce mal est toujours reconnu pour une meurtrissure de vaisseaux, & pour un sang caillé

dans quelque endroit du pied que la bleime puisse être formée.

On distingue la bleime en trois espèces, & on la nomme bleime sèche, bleime encornée & bleime foulée; mais cette sorte de bleime n'est pas la même dont je parle; j'en ferai mention à la fin de cet article, & j'y ajouterai des remèdes.

La bleime que je me propose d'expliquer, est quelquefois regardée pour une atteinte ou pour un javart encorné: mais ce javart ou l'atteinte encornée provient précisément de la bleime, lorsque le sang extravasé des vaisseaux meurtris a formé la suppuration, & que la matière cherche son issue par la couronne: c'est alors que le mal a fait trop de progrès, que la matière a miné le pied dessous le sabot, & que la bleime ou le javart supposé sera très-difficile à guérir.

Quand vous vous appercevrez d'une bleime, c'est-à-dire, que votre cheval dénote des douleurs dans le pied, quand il boite, & a de la chaleur de l'un ou de l'autre côté du pied, ôtez le fer, & faites une ouverture à la sole, à l'endroit où vous remarquez la sensibilité que le cheval annoncera en retirant le pied lorsque vous l'y presserez: vous verrez d'abord écouler par l'ouverture de la

sole une eau noirâtre & puante, qui est la lymphe extravasée avec le sang, & qui a pris toute la disposition de la suppuration : il faut alors agrandir l'ouverture de la sole, ou, si la nécessité l'exige, en ôter la moitié pour découvrir la bleime, & pour y appliquer des remèdes : prenez ensuite deux onces d'esprit de vin, dans lequel vous aurez fait dissoudre deux dragmes d'aloès, trois dragmes de myrrhe en poudre, avec une dragme de quinquina en poudre ; injectez cette liqueur avec une seringue, pour bien nettoyer la plaie & pour enlever le sang caillé, ou la matière qui s'y sera formée : prenez de la térébenthine, deux onces ; mêlez avec de l'eau de chaux, deux dragmes, ajoutez-y de la myrrhe en poudre bien fine, quatre dragmes, & du baume du Pérou, demi-dragme ; mêlez le tout ensemble pour en faire un onguent, que vous mettrez sur des charpies, & l'appliquerez sur la plaie ; vous couvrirez après le pied avec de l'étoupe, & vous le ferez tenir avec des éclisses, en remettant le fer avec quelques clous, pour ne pas trop le serrer : on peut laisser ces appareils pendant deux fois vingt-quatre heures sans les ôter, à moins que le cheval ne parût souffrir de grandes douleurs ; il seroit dans ce cas à craindre que la matière n'eût
miné

miné en avant , & que le mal n'eût pas été découvert en entier : il seroit nécessaire alors d'enlever toute la sole , pour toucher au fond de la maladie. On fait qu'un pied récemment deffolé exige d'abord une compresse faite de térébenthine , esprit de vin & jaune d'œuf pour arrêter le sang ; & qu'on ne doit pas ôter cette compresse avant le troisieme jour ; alors vous pouvez examiner le pied , & sonder la profondeur de la plaie , pour faire entrer jusqu'au fond des charpies graissées avec de l'onguent ci-dessus décrit.

Il faut toujours , avant que d'appliquer les charpies , seringuer & nettoyer la plaie avec de l'esprit de vin préparé avec l'aloès , la myrrhe & le quinquina. Si le cheval perd l'appétit & bat des flancs , annonçant la fièvre , symptomes qu'une bleime trop invétérée peut produire , faites une saignée au col ; mettez le cheval à la diete , & donnez-lui tous les matins de l'herbe d'absynthe en poudre , demi-once , cinabre minéral , une dragme , quinquina en poudre , deux dragmes , le tout infusé dans six onces d'eau fraîche , & versez-lui dans la bouche.

Continuez de traiter la bleime de la façon que je viens de prescrire , & ne changez rien à cette méthode , à moins que la matiere ,

trop long-temps séjournée dans le pied, n'aït rongé plusieurs parties nerveuses & tendineuses, & causé un si grand mal, qu'il rendroit la cure difficile & incertaine.

Ce petit Livre ne me permet pas de m'étendre sur des opérations qu'on est obligé de faire dans un cas qui exige toute l'application des sciences chirurgicales, pour guérir un mal de cette conséquence. J'ajouterai seulement pour la commodité du pansement d'un pied dessolé, que les fers à vis de mon invention sont d'une grande utilité. On les applique & on les enleve sans ébranler le pied; au lieu que par le frappement du marteau qu'on doit employer en mettant un fer à clous, ou par la force de la tenaille avec laquelle le fer doit être enlevé, le pied malade est toujours considérablement ébranlé, & la plaie en est par conséquent irritée. Je donnerai à la fin de cet article une description de l'usage de ces fers, dont la Planche VI vous présentera la figure.

A l'égard des bleimes que l'on divise en bleimes seches, encornées & bleimes foulées, je ne suis pas bien sûr si les Auteurs qui en parlent dans leurs Ecrits, ont deviné l'origine de cette maladie: le mal qu'ils désignent par la dénomination de bleime, & dont le

siège local est entre la sole & le petit pied vers le talon, provient, à la vérité, d'une humeur extravasée qui séjourne dans cette partie, & acquiert une qualité purulente & corrosive : elle ronge les parties charnues, & fait boiter le cheval.

Les chevaux dont les pieds sont beaucoup ferrés du talon, & par conséquent disposés à l'encastelure, sont ordinairement sujets à cet accident des bleimes : mais l'expérience m'engage à faire une question ; si l'encastelure provient de la bleime, ou si celle-ci tient son origine de l'encastelure.

L'encastelure est un resserrement des quartiers dont les parties solides compriment les vaisseaux des fluides, & en empêchent le cours libre qui est absolument nécessaire à la nourriture du pied. Les vaisseaux comprimés souffrent un alongement ou froissement des fibres tendineuses si fort, que la lymphe qui y aborde pour les nourrir est arrêtée, & dilate les vaisseaux qui la contiennent, de façon qu'il se forme une irruption de ce liquide qui doit séjourner & acquérir une mauvaise qualité.

L'interruption de cours libre de la lymphe, qui est le suc nourricier des parties du pied, en cause une sécheresse & aridité dont

l'effet produit une diminution de son volume, & par conséquent un resserrement du sabot qui l'enveloppe & qui lui adhère, d'où provient l'encastelure.

Si au contraire l'encastelure dérive d'une disposition naturelle des talons étroits, que l'on observe aux chevaux dont les quartiers sont hauts & sujets à se jeter en dedans, ils se resserrent, & compriment les vaisseaux lymphatiques & ceux du suc nourricier, d'où se forme l'irruption des parties fluides & la bleime.

Les différentes opinions sur la cause originaires des bleimes ne sont pas assez démontrées, pour en adopter une qui nous mît à l'abri d'incertitude. L'expérience m'a prouvé qu'une humidité dans des écuries mal-propres est capable de s'insinuer dans le pied du cheval, & d'y ronger les parties molles : elle attaque les vaisseaux sanguins & lymphatiques, forme l'éruption des liquides qu'ils contiennent, & produit la bleime.

Quoi qu'il en soit de la vraie cause des bleimes, cette maladie fait boiter le cheval, & le rend quelquefois tout-à-fait inutile, lorsqu'elle est négligée au point que la matière mine dans le pied, & cherche son issue par la couronne ou par une autre partie qu'elle perce.

Faites parer votre cheval du côté du talon au quartier en dedans ; (c'est la place ordinaire de la bleime , & le côté auquel le quartier est sujet à se jeter dans le pied ;) faites-lui bien ouvrir les talons en parant la sole , pour découvrir la bleime ; injectez avec une seringue de l'esprit de vin préparé avec de l'aloès & de la myrrhe dans la cavité de la bleime pour bien la nettoyer ; remplissez ensuite cette cavité avec l'onguent composé de térébenthine , d'eau de chaux , de la myrrhe & du baume du Pérou ; faites ferrer le cheval avec un fer à demi-pantoufle , & observez régulièrement de lui tenir les pieds dans une propreté égale , vous le guérirez de la bleime , & le préserverez d'une quantité d'accidents.

Voici mon dessein , sur lequel j'ai inventé le fer à vis , & un autre à courroie.

Un cheval perd un fer en chemin , & on n'a pas toujours la commodité d'un Maréchal ; le cheval , par un effort , arrache le fer avec la corne , & il ne lui en reste pas assez pour y brocher des clous.

On a été obligé dans des cas pareils d'envelopper le pied du cheval dans du feutre pour le conserver , & on a souvent estropié le cheval malgré cette précaution.

Le fer à vis a rendu de bons services à tous ceux qui en ont fait usage.

Mettez la vis de maniere que la pointe sorte par le crampon extérieur du fer ; c'est-à-dire , si vous mettez le fer au pied du montoir , la pointe de la vis doit passer par le crampon de ce même côté ; & si vous mettez le fer au pied droit , la pointe de la vis doit passer par le crampon droit du fer de ce même pied. Cette précaution est nécessaire pour que le cheval ne se coupe point en marchant ; c'est ce qui arriveroit infailliblement , si la pointe passoit par le crampon en dedans.

On peut d'ailleurs appliquer ce fer aux pieds de derriere comme à ceux de devant , & il seroit fort utile que chaque homme de cheval en fût toujours pourvu en voyage.

Le fer à courroie fait le même effet que celui à vis ; la Planche vous enseignera la façon de l'appliquer au pied du cheval.

L'un & l'autre de ces deux fers est d'ailleurs d'un bon usage pour un cheval auquel on est obligé d'ôter & de remettre souvent le fer par rapport à un pansément que l'on fait à son pied : ce fer se laisse poser comme je l'ai dit tantôt , sans faire aucun mal au pied ; tandis qu'un fer à clous ne peut pas être ôté ,

ni remis sans ébranler le pied & sans en irriter le mal.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Forme.

LEs formes croissent sur les deux côtés du boulet ; elles sont immobiles , & pas plus grosses qu'une fève dans le commencement ; elles s'étendent & s'approchent de la couronne ; elles percent les tendons & les ligaments qui sont sur le paturon , & font boiter le cheval.

Percez la peau au-dessus de l'enflure avec des raies de feu , c'est-à-dire , prenez un couteau de cuivre rouge tout chaud , & coupez la peau au-dessus de la forme depuis le boulet jusqu'à la couronne ; faites cinq ou six raies à la distance d'un demi-pouce l'une de l'autre , sans pénétrer plus avant que la peau , & graissez ensuite les plaies avec l'onguent qui suit.

Prenez Huile d'olive , une once.

Céruse , une dragme.

Litharge , une dragme.

Myrrhe , une dragme.

Aloès , demi-dragme.

Broyez le tout bien ensemble, & faites-le cuire jusqu'à consistance d'onguent; usez-en ensuite comme je l'ai dit ci-dessus.

ARTICLE SIXIEME.

Des coups de pied, & des jambes enflées ou engorgées.

POUR l'enflure aux jambes qui provient d'un coup de pied, prenez de l'esprit de vin, six onces; infusez du camphre & du sel ammoniac de chaque une dragme, & lavez la partie enflée pendant deux ou trois jours de suite avec cette composition, elle dissipera l'enflure & l'inflammation.

Dès que vous appercevez une chaleur excessive à la partie enflée, & que le cheval en marque de grandes douleurs, ne tardez point d'appliquer sur la partie douloureuse de l'onguent d'althéa mêlé avec du miel: cet onguent accélérera la suppuration; vous laverez ensuite la plaie avec de l'esprit de vin préparé avec de la myrrhe & de l'aloès, & vous la guérirez avec l'onguent que vous trouverez dans l'article XII *des plaies sur le dos.*

A l'égard des enflures aux jambes qui viennent d'un engorgement causé par une grande

fatigue, ou parce que le cheval est resté longtemps debout sans se coucher, versez une chopine de vinaigre dans un pot d'eau fraîche; mettez-y une poignée de sel commun, & lavez-en les jambes du cheval deux ou trois fois par jour: promenez votre cheval pendant une demi-heure; faites-lui une bonne litière, & donnez-lui du repos.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Molettes.

LEs chevaux qui travaillent beaucoup, & qui ont la jambe fine & sèche, sont rarement exempts de molettes; & il est également rare que les molettes fassent boiter le cheval. Si elles se forment entre cuir & chair par une enflure qui contient une eau glaireuse, un bouton de feu appliqué sur l'enflure, fera sortir l'eau, & guérira le mal.

La molette nerveuse placée sur le tendon même, est très-difficile à guérir: prenez quatre onces d'esprit de vin bien rectifié; faites-y dissoudre une demi once d'ambre en poudre; humectez la partie malade pendant quelques jours, matin & soir, avec cette liqueur: elle fortifiera les nerfs, dissipera l'enflure, & em-

pêchera qu'il ne se forme d'autres tumeurs.

C'est une erreur d'appliquer aux chevaux le feu par précaution contre cette maladie : les molettes viennent malgré les raies qu'on fait avec le couteau rouge ; mais comme des cicatrices causées par le feu , couvrent les éminences des molettes nerveuses , cela fait illusion à certaines gens : ils aiment mieux voir des marques qui ôtent au cheval tout son prix , que de voir une petite grosseur qui est presque commune à tous les chevaux.

J'approuve l'opération du feu pour les vessigons qui se forment entre cuir & chair , entre le gros tendon & l'os au-dessus du jarret. Lorsque l'enflure molle , sans douleur , & grosse comme la moitié d'une pomme , vient en dehors du jarret , elle se nomme un vessigon simple : quand cette enflure se forme en dehors & en dedans du jarret , elle se nomme vessigon double : percez la peau du vessigon avec un bouton de feu ; mettez dessus la plaie l'onguent suivant : -

Prenez Miel , 2 onces.

Sel ammoniac , demi-dragme.

Alun , demi-dragme.

Savon , demi-dragme.

Mélez le tout ensemble , & faites-en un onguent.

ARTICLE HUITIEME.

Des entorses & dislocations du boulet, & des boulets enflés ou gorgés.

POur bien connoître l'entorse ou mémarchure, il faut observer le mouvement du boulet. Le cheval craindra de plier la jointure du boulet, posant le pied à terre.

Faites bouillir du romarin & de la sauge dans du vinaigre, trempez une compresse dans ce vinaigre, & appliquez-la autour du boulet. Saignez ensuite le cheval au col, & répétez l'application chaude de la compresse toutes les fois qu'elle se refroidit. Continuez cette conduite deux jours de suite; servez-vous le troisieme jour de la liqueur qui suit : Prenez Esprit de vin camphré, une once.

Esprit de sel ammoniac, une dragme.

Savon blanc, demi-dragme.

Ambre en poudre, quatre gros.

Infusez l'ambre & le savon dans les esprits, & mettez-le en dissolution pendant vingt-quatre heures. Lavez ensuite le boulet deux fois par jour avec cette composition, & continuez jusqu'à la guérison.

Il est rare que le cheval se démette l'os du

boulet ; la chose pourroit arriver par un effort violent : voici quels en sont les signes. Le cheval reste la jambe en l'air, ne pouvant se soutenir dessus ; & si on manie ou qu'on fasse mouvoir le boulet , on en sent le mouvement à côté , & rarement en avant. On sent aussi en tâtant que l'os de la jointure du boulet est hors de sa place.

Il faut d'abord remettre l'os dans sa place ordinaire par l'opération , appelée extension & contre-extension. Un habile Maréchal doit savoir le faire ; mais comme la plupart de ces gens-là n'ont aucune pratique de cette opération , il est bon d'en communiquer la méthode au Public.

Faites tenir la jambe au-dessous du genou par deux hommes bien forts , & faites prendre en même-temps le pied près du sabot par deux ou trois autres hommes ; faites-les tirer tous fortement à eux , jusqu'à ce qu'un homme , qui tiendra le boulet dans l'endroit où il est démis , le remette à sa place avec la main ; dès que le boulet sera remis , on mettra dessus de l'eau-de-vie , & par-dessus l'emplâtre *pro fâcluris* , puis des éclisses , ensuite un bandage à deux chefs , par-dessus une enveloppe de toile , qu'il faudra coudre & laisser ainsi pendant neuf jours. Au bout de ce

temps vous remettrez un nouvel appareil. Comme la partie enflera, il faudra la laver avec du vinaigre, dans lequel vous aurez fait bouillir du romarin & de la sauge.

Faites ensuite saigner le cheval au col, & donnez-lui des lavements avec le polycreste pendant huit jours, matin & soir, lui faisant observer le régime du son & de l'eau blanche.

A l'égard des boulets enflés ou gorgés, ne faites que laver deux fois par jour avec de l'esprit de vin camphré, mêlé de sel ammoniac, dont la composition est décrite dans la recette au commencement de cet article.

Il arrive souvent qu'un cheval boite, & qu'on ne peut pas trouver l'endroit ou le siège de son mal.

Je crois que par un effort que le cheval fait en sautant sur un terrain inégal, ou s'étant engagé de son pied dans une ornière, il se peut que les ligaments & les parties membraneuses & tendineuses qui enveloppent les os de la couronne, de la noix & celui du petit pied souffrent une extension violente, & causent la douleur que le cheval éprouve quand il met son pied à terre. Quoique le Sieur la Fosse, dans son *Guide du Maréchal*, dise que ces os se cassent, & que celui du petit pied se guérit facilement de lui-même,

je n'en connois pas d'exemple qui m'ait prouvé la réunion des deux parties fracturées de l'os du petit pied, sans qu'on ait employé avec beaucoup de peine l'opération de l'ouverture de la sole & de l'application des remèdes capables de faire souder les deux parties cassées.

Voilà comment le Sieur la Fosse s'explique sur cet article.

» L'os du petit pied étant renfermé dans
» le sabot, & n'ayant qu'un léger mouve-
» ment sur la sole charnue, & enchassé en-
» tre la chair cannelée & la sole charnue,
» qui est fortifiée par la sole de la corne,
» il n'est pas surprenant que les deux parties
» fracturées de cet os se réunissent & se sou-
» dent ensemble, &c.

Les bornes que je me suis prescrites dans ce petit Livre, ne me permettent pas de m'étendre sur cette matière pour faire sentir au Sieur la Fosse l'erreur dans laquelle il avance son opinion, qui sans doute n'est pas réfléchie. Je le renvoie à mon grand Ouvrage, où il verra de quelle méthode les fractures des os doivent être traitées pour qu'elles aient du succès.

Cependant il paroît que le Sieur la Fosse est bientôt revenu de son opinion, puisqu'il

dit encore dans le même article : » J'ai chez
 » moi un grand nombre d'os coronaires &
 » d'os de la noix fracturés, que j'ai disséqués. «
 C'est-à-dire, qui n'ont pas été guéris par la
 Fosse le père, ni par son fils.

ARTICLE NEUVIEME.

Des Javarts de toute espece.

ON donne à chacun des javarts le nom de la partie du pied à laquelle il se forme, & il est plus ou moins douloureux, à mesure qu'il occupe une partie plus ou moins sensible.

Le javart est une tumeur qui se forme dessus ou dessous le tendon du paturon sur le gros tendon de la jambe, ou sur celui du paturon sur la couronne au-dessus du quartier du sabot, & quelquefois il s'insinue entre le quartier du sabot, & pénètre jusques sous la sole.

Le meilleur remede est l'application des ramollitifs sur la tumeur, pour procurer la suppuration & pour faire sortir le bourbillion. Ce mal cause quelquefois des douleurs si excessives, qu'elles donnent la fièvre au cheval. Faites-le saigner ; mettez-le au régime

du son & de l'eau blanche, & donnez-lui contre la fièvre le médicament suivant :

Prenez Racine d'angélique, 2 onces.

Safran de Mars apéritif; demi-once.

Cinabre commun; une once.

Antimoine diaphorétique, demi-dragme.

Le tout réduit en poudre fine, infusé dans six onces d'eau commune.

Eau distillée de fleurs de renoncules, deux onces; & de l'esprit de nitre doux, une once.

Mêlez le tout ensemble, & donnez de cette mixtion deux fois par jour au cheval, chaque fois deux onces.

Lorsque la tumeur s'est ouverte, & que le bourbillon en est sorti, mettez dans la plaie de la chaux vive en poudre, & continuez la guérison.

Si la matière formée dans la tumeur pénètre dans la couronne du sabot, appliquez un bouton de feu à cette partie avec la précaution que je vais dire, pour ne pas offenser le tendon ou l'os.

Fourrez d'abord un tampon d'étoupe à force dans le fond de la plaie, puis brulez jusqu'à l'étoupe: quand vous aurez fait votre opération avec le bouton de feu, mettez dessus

dessus un peu de vitriol & de sucre, & pansez avec l'huile de *Gabian*.

La cure est quelquefois de longue haleine, suivant la partie plus ou moins tendineuse, qui est attaquée de ce mal. Il faut de la patience & du soin pour en venir à bout.

Le meilleur de tous les remèdes est de prévenir soigneusement cet accident; c'est ce qui peut se faire, en nettoyant exactement le poil à l'entour des pieds, pour ôter la boue qui s'attache, qui devient corrosive par son séjour dans le paturon, & qui cause ensuite des tumeurs.

Le cheval reçoit quelquefois un coup de pied, ou il marche lui-même d'un pied sur la couronne de l'autre, & se blesse avec le fer. Si la blessure est toute fraîche, mettez dessus de la poudre à canon, & allumez la poudre; cette brûlure empêchera qu'il ne se forme de la matière dans la plaie. Si au contraire vous ne remarquez la blessure au pied que lorsqu'elle commence à suppurer, prenez de l'esprit de vin préparé avec l'aloès & de la myrrhe, & lavez-en la plaie; mettez dessus de la chaux vive en poudre, ou du vitriol avec du sucre en poudre.

ARTICLE DIXIEME.

Des pieds encastelés , & des fers qui leur conviennent.

LEs chevaux fins, & ceux qui ont le talon haut, sont plus sujets à l'encastelure, que les chevaux plats, tels que ceux d'Allemagne, qui ont le talon bas & le pied assez large.

Aussi-tôt que vous voyez une disposition à l'encastelure, c'est-à-dire, que les talons se serrent, servez-vous du préservatif suivant : Abattez bien le talon sans creuser les quartiers ; parez à plat les talons & la fourchette ; laissez la sole forte. Si le mal est venu, laissez la sole extrêmement forte, & mettez un fer à pantoufle tel que vous le trouverez dessiné dans la Planche de fer à vis. Tab. VI.

Si vous pouvez faire en sorte que le quartier posant sur le talus du fer dans le milieu, ce qui en excède en dedans ne touche point à la sole, la chose n'en sera que mieux ; mais comme cela est difficile, il vaut mieux laisser la sole forte. Alors quand le fer y toucheroit, il n'y auroit pas d'inconvénient. Ces fers posés doivent suivre justement la rondeur du pied au talon à mesure qu'il croîtra. Ces fers sont très-stables.

Graissez le pied avec l'onguent de pied, & remplissez-le de l'ordure fraîche de l'homme. Lorsque l'encastelure est si forte qu'elle résiste à tout ce que je viens de dire, faites dessoler le cheval, & sans lui faire d'autre opération, mettez sur le pied dessolé l'onguent composé de térébenthine, de jaune d'œuf & d'esprit de vin mêlés ensemble.

Faites forger un fer large qui passe les quartiers d'un doigt; mettez votre fer avec les éclisses, qui tiennent l'onguent avec l'étoupe; laissez le cheval dans cet état deux fois vingt-quatre heures; ôtez ensuite le vieux appareil, & lavez le pied avec de l'esprit de vin; remettez de nouveau du même onguent, que vous ferez tenir dans le pied avec l'étoupe & les éclisses; continuez ce traitement, jusqu'à ce que vous voyiez que la sole a repris sa première consistance; usez alors de l'ordure de l'homme pour en remplir tous les jours les pieds.



ARTICLE ONZIEME.

Des plaies des chevaux.

LEs blessures qui viennent de coups de feu exigent des soins particuliers : une artere coupée peut produire une hémorragie considérable. Une balle de fusil n'a pas ordinairement cet effet ; mais un boulet de canon déchire & écrase. Si vous vous trouvez dans le cas d'une blessure que votre cheval aura reçue , soit par des armes ou des instruments tranchants de toute espee , & que vous observiez cette perte prodigieuse de sang , assurez - vous d'abord du vaisseau , en passant une aiguille courbe par-dessous , & en le liant avec un fil ciré ; mais si vous vous trouvez dans le cas de ne pouvoir faire cette ligature , comme il arrive souvent , trempez dans une forte dissolution de vitriol bleu ou d'eau styptique , un tampon de charpie ou d'éponge , & appliquez - le à l'orifice du vaisseau d'où le sang coule. Prenez le soin de l'y contenir par un bon bandage , jusqu'à ce que l'escarre soit formée : sondez ensuite la profondeur de la plaie , & observez la situation de la balle , pour la tirer sans offenser aucune partie par l'introduction de l'instrument.

La balle étant tirée ou non , lavez la plaie avec de l'esprit de vin mêlé de myrrhe & d'aloès ; faites ensuite des tampons d'étoupe bien graissés avec l'onguent , dont vous trouverez la recette à la fin de cet article , & enfoncez-les dans les cavités de la plaie. On panse de cette manière tous les jours , & on lave la plaie toutes les fois exactement avant que d'y mettre des plumasseaux.

Pour laver la plaie , tenez-vous à l'esprit de vin composé avec de la myrrhe & de l'aloès , & injectez-en dans la plaie pour faire sortir la matiere , & pour déterger la plaie aussi souvent que vous ferez le pansement.

Lorsque dans les échaudures & brulures la peau reste dans son entier , ou qu'elle donne une hémorragie très-considérable , arrêtez le sang de la manière ci-dessus ; & si la plaie est récente , mettez un plumasseau trempé dans le baume décrit dans l'Article premier *des blessures*. Ce baume vous sera d'un grand secours pour toutes sortes de plaies récemment faites.

Il est inutile de faire la réunion des levres par des points de couture , principalement si la blessure est faite aux hanches ou autres parties qui avancent , ou à travers quelques-uns des gros muscles. Dans toutes ces parties ,

la future est sujette à se défaire par le mouvement continuel que le cheval fait en se levant & en se couchant. Usez tant que vous pourrez, & que la situation de la plaie vous le permettra, de bandages pour tenir la plaie fermée.

Observez encore que l'usage du baume n'est bon que pour des blessures toutes fraîches. Lorsque vous remarquerez la moindre chaleur qui pronostique l'inflammation dans la plaie ou dans les parties voisines, n'usez point de ce baume; il ne feroit qu'enfermer le loup dans la bergerie par son effet astringent, & il empêcheroit l'écoulement de la matiere.

Usez d'abord de l'onguent ci-dessous; mettez-le sur des plumasseaux, & appliquez-le sur la plaie. Cet onguent produit quelquefois une excrescence de chairs baveuses & spongieuses. C'est l'effet ordinaire des onguents digestifs. Dans ce cas il est nécessaire de déterger la plaie aussi souvent que vous ferez le pansement, avec une dissolution de vitriol bleu, ou de la saupoudrer avec de l'alun brûlé; ou, en cas de besoin, de toucher avec la pierre infernale les excrescences.

Il importe plus, dit un savant Chirurgien, de savoir comment on doit panser

une plaie, que de savoir avec quoi on doit la panser.

L'observation principale est que la matiere doit venir à suppuration, & qu'on doit s'opposer effectivement aux excrescences que la plupart des onguents huileux produisent.

Les blessures sont quelquefois si considérables, qu'elles causent la fièvre; il faut dans ce cas donner une pilule dont voici la composition, & mettre le cheval au régime de l'eau blanche & du son avec de la farine d'orge.

Pilules contre la fièvre.

Prenez Racine d'angélique, 6 onces.

Herbe d'absynthe, 4 onces.

Baies de laurier, 4 onces.

Cinabre d'antimoine, 3 onces.

Tartre vitriolique, une once.

Safran de Mars apéritif, une once & demie.

Réduisez le tout en poudre fine, & mêlez-le avec de l'esprit de nitre doux autant qu'il en faut pour faire une masse de pilule; faites-en des pilules de quatre onces chacune, & faites-les sécher à l'ombre.

Lorsque vous voudrez donner de ces pilules au cheval, prenez-en une, & faites-la

dissoudre dans un verre d'eau , & donnez ce médicament au cheval par la bouche , ou bien faites-la piler en poudre avec du miel en consistance d'un opiate ; & vous la donnerez avec une spatule de bois à la bouche du cheval , & précisément sur la racine de la langue ; par ce moyen , le cheval avalera la médecine sans effort.

Il faut donner ce médicament pour le moins tous les deux jours , jusqu'à ce que vous ne soupçonniez plus de fièvre. N'oubliez pas les lavements , qui sont très-salutaires dans de pareils accidents.

Recette d'un onguent excellent pour les plaies.

Mettez dans un bassin sept livres d'huile d'olive , versez dedans une livre de céruse & une livre un quart de litharge d'or ou d'argent avec une pinte d'eau ; battez-le bien ensemble , & mettez le tout dans un pot de terre ; agitez ces ingrédients avec une grande & forte spatule de bois pendant un quart-d'heure ; puis ayant mis le pot sur un bon feu de charbon , faites-le cuire , remuant sans cesse jusqu'à ce que l'eau soit tout-à-fait évaporée ; c'est ce qui sera effectué dans l'espace d'une heure , & alors les matieres seront abaissées : ôtez le pot du feu , & ajoutez une de-

mi-livre de cire blanche coupée par petits morceaux. Faites piler en poudre fine & passer par un tamis fin, une demi-livre de la meilleure myrrhe & deux onces de bon aloès : mettez le tout avec la cire dans la première composition, & remuez sans discontinuer, pour bien incorporer ensemble les espèces, & sans remettre le pot sur le feu, continuez de remuer, jusqu'à ce que l'onguent se refroidisse.

Cet onguent ou emplâtre ôte l'inflammation, & cicatrise promptement la plaie.

ARTICLE DOUZIEME.

Du cheval foulé sur le garrot, & des plaies sur le dos causées par la selle.

SI vous voyez une légère enflure sur le garrot ou sur le dos de votre cheval lorsque vous lui ôtez la selle, prenez des feuilles d'aune cuites dans de l'eau & du vinaigre Prtie égale, & usez-en comme il suit :

Prenez une bonne poignée de ces feuilles, & faites-les cuire dans une pinte moitié eau & moitié vinaigre : exprimez légèrement les feuilles, & appliquez-les chaudes sur l'enflure ou sur la blessure ; mettez la selle dessus, & le cheval guérira.

Le cheval, écorché sur le garrot ou sur le dos, guérira également par l'usage desdites feuilles cuites, si l'écorchure est sans inflammation, & si elle n'est pas parvenue à former une tumeur qui annonce de la matière.

Quand vous remarquerez une enflure sur le garrot ou sur le dos, & qu'une chaleur avec battement désigne la matière qui y est enfermée, appliquez tout de suite sur la partie enflée l'onguent ou l'emplâtre annoncé dans l'article précédent; il disposera la tumeur à s'ouvrir, & procurera l'écoulement de la matière.

Les plaies du garrot paroissent quelquefois peu de chose, & elles deviennent très-dangereuses, si elles sont négligées. La matière qui s'y forme creuse profondément dans le garrot, de façon qu'elle pénètre dans la partie celluleuse de la graisse, & y cause une corruption gangreneuse & mortelle.

Les plaies foulées sur le rognon, qui arrivent par les mêmes causes que celles du garrot, sont presque aussi dangereuses, & se traitent de même.

Lorsque l'enflure du garrot ou du dos a été par le frottement de la selle sera ouverte par l'application de l'onguent ci-dessus élargissez l'ouverture, pour donner l'écoulement

libre à la matiere. Pour nettoyer la plaie, employez l'esprit de vin préparé avec de la myrrhe & de l'aloès; injectez-en dans la plaie; enfoncez-y des plumasseaux de charpies avec l'onguent dont j'ai parlé; saignez le cheval pour prévenir l'inflammation; n'oubliez pas de le mettre au régime de l'eau blanche & du son, & traitez la plaie comme je l'ai dit dans l'article précédent.

Examinez soigneusement la selle & la partie qui a blessé le cheval, & faites remédier au défaut par un habile Sellier.

Autre remede excellent pour les blessures appellées cors, enflures de garrot, & sur le rognon.

Prenez Huile de laurier, 4 onces.

Euphorbe en poudre, une once.

Mouches cantharides en poudre, demi-once.

Essence de térébenthine, une once.

Mercure vif, demi-once.

Broyez le tout dans un mortier de pierre, & mêlez avec deux onces de beurre frais, pour faire un onguent.

Si la grosseur est prodigieuse, faites saigner le cheval; frottez ensuite avec cet onguent toute la grosseur, mais très-légèrement, vingt-quatre heures après vous appercevrez

une espece de moiteur ou d'eau qui s'élèvera sur toute la grosseur. Si elle est abondante, ne faites plus rien au cheval; laissez-le tranquille, & en huit ou dix jours il sera guéri.

Si la tumeur ou la plaie n'avoit rien rendu, vous la frotterez une seconde fois au bout de quarante-huit heures seulement; le cheval souffrira un peu; empêchez-le de porter la dent à sa plaie.

Ce remede est excellent pour les grandes enflures squirreuses & les blessures calleuses: il ne faut rien couper; le durillon tombera de lui-même, & toute la callosité sera emportée par l'onguent.

ARTICLE TREIZIEME.

De la Nerfure, & du gros Ners du jarret blessé.

CE mal arrive par différentes causes, & principalement en marche dans des chemins pleins de cailloux, ou dans les ornières, lorsqu'on presse trop le cheval; car il peut s'attraper les tendons des jambes de devant avec les pieds de derrière, & se donner un coup fort dangereux.

La même chose arrive dans les boues & dans les terrains labourés, lorsqu'on presse le

cheval d'aller au trot, & qu'on ne lui laisse pas le temps de lever les pieds de devant avant de poser à terre ceux de derriere, qui d'ordinaire suivent les premiers dans la même place.

On connoît la nerferure, lorsqu'on voit qu'un cheval boite tout-à-coup : en portant la main tout le long du tendon, on trouvera de l'enflure, de la dureté & de la douleur; souvent même le poil est emporté, & quelquefois le tendon est découvert. Si le tendon est découvert, gardez-vous d'y appliquer des drogues huileuses ou grasses, elles sont ennemies des nerfs; baignez la plaie avec des herbes aromatiques cuites dans du vin ou du vinaigre, & usez du baume décrit dans l'article premier *des blessures*.

Si la nerferure n'est qu'une grosseur avec des douleurs qui font boiter le cheval, prenez une pinte d'esprit de vin camphré; infusez une once d'ambre réduit en poudre, une demi-once de savon d'Espagne coupé en petits morceaux; mettez le tout avec de l'esprit de fournis & de l'esprit de sel ammoniac, de chacun deux onces; lavez tous les jours deux fois la partie du tendon enflée avec la liqueur ainsi préparée, & continuez jusqu'à sa guérison.

De la Courbe & des Varices.

LES Maréchaux confondent souvent les varices avec la courbe, & ignorent peut-être la cause des unes & de l'autre.

Varice.

LA varice, qui se dénote par une tumeur à la veine saphene, qui passe à la partie latérale interne du jarret, partie la plus élevée de cet os, provient d'un effort & d'un gonflement excessif des muscles, qui compriment les vaisseaux sanguins. Le fluide ainsi pressé & arrêté dans son cours, occasionne une distension dans la tunique de ces vaisseaux : ce sang qui séjourne étant poussé par celui qui le suit, oblige le vaisseau de s'étendre, & de former la tumeur que nous reconnoissons pour la varice.

Courbe.

LA courbe est un gonflement de l'os nommé *tibia* : cette tumeur est située à l'extrémité latérale interne de cet os, vers son articulation avec l'os du jarret, un peu plus haut

que l'éparvin : sa figure ressemble à une poire coupée en deux, dont la partie supérieure est plus étroite que l'inférieure. Ce gonflement gêne le mouvement du genou à mesure qu'il augmente, de manière qu'il rend le cheval incapable de servir : les causes en sont, pour la plupart, externes, provenant des coups.

Quant à la cure de la courbe, elle est aussi difficile que celle de l'éparvin. Les remèdes dissolutifs & astringents peuvent opérer sur la dissipation de cette tumeur le meilleur effet.

Prenez de l'esprit de vin très-rectifié & camphré, trois onces; mettez-y du vitriol bleu en poudre, une dragme; du suc de coings récemment exprimé, une once; du sel ammoniac, deux dragmes; du savon blanc coupé en petits morceaux, une dragme, & de l'ambre en poudre très-fine, deux dragmes.

Frottez la tumeur de la courbe plusieurs fois par jour avec cette liqueur, & continuez-en l'usage. La tumeur s'amollira & se dissipera insensiblement.

Si la tumeur a pris par la longueur du temps une consistance dure & osseuse, il faudra recourir au feu, & en donner quelques raies au-dessus de la tumeur, & la graisser en-

suite avec du beurre , pour faire tomber l'escarre : je ne vous assûrerai cependant pas d'un succès de guérison radicale. La courbe invétérée & endurcie résiste aux remèdes les plus pénétrants.

A l'égard de la varice , ouvrez la veine précisément à l'endroit où vous observez la tumeur ; faites sortir le sang caillé qui s'y est amassé , & frottez la partie avec du vinaigre & du sel. Il n'est pas nécessaire de barrer la veine , comme plusieurs Auteurs conseillent de faire , pour guérir la varice. Une veine coupée ou barrée forme d'abord un nouveau canal pour s'anastomoser avec celui qui rapporte le sang dans le torrent de la circulation ; & un nouvel effort qui cause aux muscles un gonflement violent , produira une nouvelle varice ; de sorte que l'opération de barrer la veine ne peut pas préserver un cheval de cet accident , à moins qu'il n'en soit préservé en même-temps par la prévoyance de l'empêcher de faire des efforts.



ARTICLE QUATORZIEME.

Baume excellent pour effort de jarret ; cheval épointé ; nerferure ; contusion & nerf-foulé.

Mettez dans une fiole de deux pintes le plus que vous pourrez de roses, & dans une autre aussi grande la même quantité de fleurs d'hypericum, & par-dessus trois demi-setiers d'huile d'olive dans chaque fiole. Exposez au soleil les deux fioles légèrement bouchées pendant les grandes chaleurs ; mettez ensuite dans un troisieme vase de terre du petun, du romarin feuilles & fleurs, mille-feuilles autant de l'un que de l'autre, coupées menues, & une pinte d'huile d'olive ; bouchez le pot avec une vessie de cochon, mouillée en trois ou quatre doubles, percez la vessie avec une épingle, & exposez le tout au soleil dans les grandes chaleurs ; remuez le pot & les fioles tous les deux jours pendant un mois ; versez ensuite tout le contenu des deux fioles & du pot dans un seul vase de terre ; ajoutez-y encore une pinte de gros vin, une livre de graisse de cheval, une livre de graisse fraîche, qu'on a séparée des boyaux d'un chapon ou d'une poule avant que de la

cuire ; mettez encore une livre de sucre , & quatre poignées de fleurs de camomille & de mélilot : faites cuire le tout sur un feu clair , remuant sans cesse jusqu'à ce que toute l'humidité soit consommée , & que les fleurs & les herbes soient seches.

Passiez alors le tout ensemble au travers d'un tamis de crin ; jetez le marc , & remettez la liqueur passée dans un vase ; ajoutez deux livres de térébenthine de Venise ; faites cuire à petit feu , jusqu'à ce que toutes les matieres soient bien mêlées ; gardez ce baume dans une fiole légèrement bouchée pour l'usage.

Ce baume doit être fait dans les mois de Mai & de Juin , pour avoir les fleurs & les herbes fraîches , & pour en extraire un meilleur suc. Ce baume est excellent pour toutes les maladies que j'ai indiquées dans cet article.

Il faut frotter avec ce baume la partie malade de douze heures en douze heures ; & afin qu'il pénètre mieux jusqu'aux petits vaisseaux engorgés , il faut tenir à côté un réchaud de feu , pour échauffer la main avec laquelle vous frottez la partie.

Remarquez que ce baume est bon pour tous les maux où l'os & les nerfs ne sont pas

à découvert; car si vous l'appliquez sur une partie où les nerfs & l'os sont à découvert, ce baume occasionneroit la carie & la gangrene, au lieu de guérir la plaie.

Je conseille à tous ceux qui ont beaucoup de chevaux à conduire, de porter toujours une provision de ce baume pour les accidents qui arrivent journellement. Il seroit même nécessaire d'en distribuer aux Cavaliers des Régiments, pour que, si le cas arrive, ils ne soient pas pris au dépourvu.

Remede pour les efforts à la hanche & écarts, quelque vieux qu'ils soient.

Prenez d'huile de laurier, demi-once, autant d'euphorbe & autant d'ellébore blanc en poudre; ajoutez-y deux cuillerées d'huile de chenevis, & faites-en un liniment. Appliquez ce remede tiède, & frottez le cheval à sa partie offensée une fois seulement, & promenez-le une demi-heure soir & matin. Lorsque la peau sera enlevée, frottez-la avec de l'huile d'olive, & observez que pendant le temps que le cheval sera graissé avec l'onguent, il faut qu'il soit attaché à deux longues, pour qu'il ne puisse se coucher, ni se frotter, ni se mordre.

Nota. Je ne donne ce remede, que parce qu'il m'a été confié & recommandé pour infailible. Je ne l'ai jamais éprouvé, & je crois que pour un écart ancien, il faudra quelque chose de plus qu'un frottement seul d'un onguent.

ARTICLE QUINZIEME.

Du cheval épaulé, ou de l'écart à l'épaule.

IL n'est pas aisé de connoître l'écart à l'épaule, & de distinguer ce mal d'une fourbure invétérée, qui cause des douleurs dans les muscles qui dirigent le mouvement de cette partie. Le procédé des Maréchaux est très-contraire à la guérison de ce mal.

Comme il est causé par l'extension d'un ou de plusieurs tendons des muscles, ou par une fourbure mal guérie & invétérée, dont le principe est une lymphe extravasée qui est devenue âcre, & qui embarrasse le mouvement des muscles de l'épaule, & occasionne la douleur aux fibres nerveux; il faut des remedes résolutifs qui meuvent & dissipent ces humeurs, & qui rendent aux muscles leur ressort naturel. C'est pourquoi dès qu'on s'aperçoit qu'un cheval a pris un écart, ou

qu'on le soupçonne d'être entr'ouvert, il faut commencer par la saignée, pour empêcher l'amas des humeurs.

Prenez ensuite de l'esprit de vin camphré, une livre; infusez de l'esprit de sel ammoniac & de l'esprit de fourmi, de chacun deux onces; de l'ambre en poudre, une once & demie: frottez tous les jours deux ou trois fois l'épaule du cheval avec cette composition, & principalement sous l'aisselle, où le muscle pectoral se joint au bas de l'épaule, & continuez ce frottement jusqu'à ce que vous observiez que le mouvement de la partie devient plus facile, & s'exécute sans douleur.

Il faut donner intérieurement au cheval des remèdes qui procurent la transpiration.

Prenez Herbe de sanicle, une once.

Baies de laurier, 2 onces.

Semences d'anis, demi-once.

Sel de tartre, 2 dragmes.

Antimoine diaphorétique, 3 dragmes.

Réduisez le tout en poudre très-fine; mêlez-le avec huit onces de miel & deux onces d'esprit de sel ammoniac: faites un opiate, & donnez-en la grosseur d'une noix à la racine de la langue. Donnez de cet électuaire

pendant quinze jours tous les jours au matin, & mettez le cheval au régime de l'eau blanche; évitez soigneusement toutes les graisses & émollients à ces parties; elles ne font que boucher les pores, & enfermer davantage entre les muscles les humeurs qui les embarrassent.

Les opérations caustiques, les setons, l'usage du fer à patin, de faire nager le cheval à sec, &c. sont absolument pernicieux.

ARTICLE SEIZIÈME.

Des efforts des reins.

LE cheval fait effort lorsqu'il tombe, & dans le moment qu'il se relève, s'il vient à glisser, il emploie toute la force de ses reins: cet effort cause une extension considérable des tendons des muscles de l'arrière-main du cheval, qui prennent leur attache par leurs tendons aux vertèbres dorsales.

L'extension des tendons est quelquefois si considérable, qu'elle ôte au cheval tout mouvement, & qu'elle produit la fièvre.

Saignez le cheval sur le champ; donnez-lui des lavements anodins composés de mauve, semences de lin, camomille cuits dans

du lait ; ajoutez-y de l'huile de laurier : mettez ensuite sur les reins du cheval des draps trempés dans l'esprit de vin chaud, dans lequel vous aurez fait infuser des herbes aromatiques ; & enfin servez-vous de la composition de l'esprit de vin camphré ordonné dans l'article précédent, & continuez de frotter deux ou trois fois par jour les reins de votre cheval avec cette composition.

ARTICLE DIX-SEPTIEME.

De la jambe cassée.

LEs chevaux sont sujets à la fracture de l'os de la jambe, ou de celui du bras, ou de la cuisse.

Un ancien préjugé des Maréchaux condamne le cheval à jambe cassée à rester incurable. Ces gens, obstinés sur leur opinion frivole que l'os cassé de la jambe du cheval ne peut plus jamais se rejoindre & acquérir une consolidation nécessaire, pour qu'on puisse faire usage de l'animal, sont sourds à toutes les raisons simples & convaincantes par lesquelles il est prouvé que l'os du cheval avec toutes les parties qu'il contient, est doué des mêmes facultés de reprendre que le sont les

os de tous les autres animaux. En vain leur citera-t-on des exemples incontestables de chevaux parfaitement guéris de la fracture de la jambe ; on s'exposera au contraire à la haine irréconciliable de ces gens , en voulant les convaincre d'un fait capable de les dé tromper & de les éclairer.

Le peu d'industrie & de pratique des Maréchaux pour savoir placer un cheval à jambe cassée , & pour l'y assurer de manière qu'il ne dérange , toutes les fois qu'il se couche & se relève , les deux bouts des os qu'on aura exactement remis & rangés l'un sur l'autre , & affermis avec des éclisses , a fait naître dans leur cerveau stupide différentes chimères ridicules , dont ils s'arment pour objecter l'impossibilité de guérir cette maladie.

M. de Soleifel & M. de Garfault , deux hommes auxquels nous devons une grande partie des connoissances dans l'art vétérinaire , conviennent tous deux de la rejonction des os cassés de la jambe du cheval ; ils en citent même des exemples , dont ils se déclarent avoir été témoins oculaires. (1)

Mais , sans nous rappeler à un temps de-

(1) Le parfait Maréchal, partie I, Chap. LIX, page 198.

puis lequel les Arts & les Sciences ont fait, par des expériences infatigables, des progrès considérables, convenons du génie fécond & de l'application pour l'utilité publique, d'un Maréchal de village à deux ou trois lieues de la ville de Bonn, qui a lu dans un de mes Livres Allemands la méthode que j'emploie au traitement de la jambe du cheval cassée, & la machine dans laquelle est placé le cheval malade, restant debout sans pouvoir se coucher & sans être suspendu, pour lui éviter le dérangement qu'il pourroit faire en se couchant à la jambe remise & bandée avec des éclisses. Ce Maréchal, dépouillé des préjugés sur l'absence de la moëlle dans l'os de la jambe du cheval, sur la froideur de cette moëlle, sur son trop peu de consistance, & enfin sur mille absurdités communes à l'ignorance, a fait de son mieux pour exécuter mes instructions sur la guérison de la fracture de la jambe, & a si bien réussi dans une occasion que lui ont fourni deux chevaux l'un après l'autre, qui avoient la jambe cassée, qu'il les a guéris tous les deux dans la dernière perfection.

Voici comment vous devez vous y prendre pour traiter le cheval malade, & réussir dans votre entreprise : faites-lui faire dans sa loge

ou à une autre place destinée pour cette opération exprès, une espèce de travail, tel que je vais le décrire. (1)

Disposez en quarré quatre piliers hauts de sept à huit pieds a a a a, & quatre travers à six pieds de terre b b b b; donnez aux quatre premiers piliers un pied & trois ponces d'écarissage, & l'épaisseur d'un demi-pied à ceux de travers; observez que la hauteur de sept pieds des quatre piliers posés à plomb soit hors de terre sur deux pieds & demi en terre, pour que la machine résiste inébranlablement aux efforts que le cheval pourroit faire. Mettez ensuite des deux côtés latéraux deux travers cylindriques, qui tournent c c à la hauteur d'environ un pied au-dessus du ventre du cheval: les deux bouts de ces cylindres traversent l'épaisseur des piliers, & se terminent l'un & l'autre à la partie postérieure par un cric, dans les dents duquel s'engrainera un fer fait pour les retenir.

Vous attacherez au surplus à cette traverse cylindrique, à égale distance & sur le côté parallèle, trois ou quatre crochets la pointe en haut, pour y attacher une peau d, comme il sera dit.

(1) Voyez la Planche VII.

Quand votre machine sera ainsi construite, & que le tout sera bien affermi & garanti de tout ébranlement, vous y placerez votre cheval à jambe cassée, & vous le panserez comme il suit.

Faites tirer en haut par deux hommes bien forts la partie de la jambe au-dessus de la fracture, & en bas par deux autres hommes la jambe au-dessous de la fracture, pour replacer les deux parties de l'os l'une exactement sur l'autre : appliquez sur ces deux parties réunies une compresse simple, trempée dans la coction ci-dessous indiquée ; serrez-la avec une première bande faisant trois tours, & une seconde faisant aussi trois tours de l'autre sens : mettez ensuite des compresses de six à huit doubles du haut en bas, autant qu'il en faut pour remplir les vuides ; assujettissez le tout avec trois ou quatre éclisses de bois, que vous lierez avec une bande qui ne soit pas trop serrée, pour ne pas arrêter la circulation des humeurs.

Description de la fomentation pour premier appareil.

PRenez Herbe des chamaras, ou german-drée aquatique, six poignées; faites-la cuire

dans un pot d'eau de riviere avec une demi-pinte de bon vinaigre pendant un quart d'heure; jetez-y ensuite deux cuillerées de sel commun, & deux onces de salpêtre; trempez dans cette coction un morceau de linge, dont vous ferez la premiere compresse, comme il est dit, & l'appliquerez, étant d'une chaleur supportable, à l'entour de la fracture.

Pour observer que les deux bouts de l'os cassé soient exactement rangés l'un sur l'autre, passez la main par-dessus avant que vous ayez mis la premiere compresse; vous jugerez par l'égalité de ces parties de la position exacte des os, ou par une éminence plus ou moins élevée de leur position inégale, qui doit être remédiée sur le champ: il arrive souvent que l'on s'apperçoit d'une esquille, qui doit se détacher de l'os & sortir à travers de la peau; elle la percera en effet, à mesure que la suppuration s'établira; ou si elle paroît, ne pas percer; il faut, par une incision, faire une ouverture, pour faire sortir l'esquille.

Ce premier appareil serré avec les deux bandes tournées en deux différents sens, ne se levera point pendant trois fois vingt-quatre heures, à moins qu'elles ne parussent par

une inflammation de la jambe être trop serrées, auquel cas il faudra les relâcher tant que la prudence exige, pour aider à la circulation des humeurs, dont les vaisseaux ont été comprimés par le serrement des bandes.

La jambe pansée de la manière que je viens de dire, passez par-dessous le ventre du cheval la peau de bœuf ou de vache, que vous attacherez par les anneaux aux crochets fichés à égale distance dans les deux travers cylindriques, & tendez cette peau de façon, qu'elle joue tant soit peu sous le ventre du cheval, afin que l'animal étant debout, ne la touche qu'à mesure qu'il veut s'appuyer dessus pour se reposer.

Il faut que l'appareil ne soit pas levé durant trois fois vingt-quatre heures; trempez toutes les heures dans la décoction chaude une éponge, & baignez l'appareil tout à l'entour, de manière que la liqueur pénètre jusqu'à la peau de la jambe.

Lorsqu'on ôtera l'appareil pour en remettre un nouveau, il faut examiner la partie de la fracture, & voir, sans faire un mouvement qui peut déranger la jambe, s'il ne se présente pas quelque accident qui pourroit empêcher ou retarder la guérison; comme ce

feroit une esquille dont j'ai fait mention tantôt, ou du sang extravasé & caillé sous la peau, d'où dériveroit une suppuration que l'on devroit favoriser par quelque suppuratif, & faire une ouverture pour faciliter l'issue de l'une & l'autre de ces parties.

Examinez encore si les deux bouts de l'os cassé sont bien rangés l'un sur l'autre; ce qui se fera remarquer en passant légèrement la main par dessus la fracture.

Il faut renouveler la premiere fomentation, & y ajouter une poignée de marjolaine, faisant cuire tout ensemble, & tremper dedans la premiere compresse pour appliquer comme ci-devant à la fracture.

Il ne faut point user de l'esprit de vin, crainte d'empêcher la consolidation du *calus*. L'esprit de vin a une puissance dissolutive & assez forte pour dissoudre la partie gélatineuse qui forme le *calus*.

La compresse trempée dans la fomentation indiquée, & mise à l'entour de la fracture de l'os, doit être bandée comme la premiere fois avec deux bandes tournées à deux différents sens; mettez ensuite par-dessus des compresses de six à huit doubles de haut en bas pour remplir les vuides; affermissiez le tout par les éclisses, & liez avec une bande

qui ne soit point trop ferrée : le cheval ménagera lui-même sa jambe , par un instinct qui lui fera craindre le mal , qu'un mouvement de la jambe pourroit lui causer : il a au surplus dans la machine où il est placé , & lorsqu'il est las d'être debout , la commodité de se laisser aller , & de se reposer dans la peau qui est tendue sous son ventre , & de se remettre debout , sans faire aucun mouvement de la jambe cassée ; de façon que le cheval peut rester très-long-temps dans cette machine sans s'y lasser , & sans être exposé à la compression des vaisseaux , qui par une suspension dans des sangles , pratiquée autrefois sans succès , est inévitable & évidemment pernicieuse à la santé de l'animal.

Quand vous aurez appliqué le second appareil , vous continuerez de le lever , & de le remettre fraîchement préparé tous les jours une fois au matin , en observant de renouveler la fomentation toutes les fois par une nouvelle décoction , & de suivre le plan de pansement que je vous ai prescrit. Notez que toute la cure ci-dessus marquée , doit être précédée par une saignée au col du cheval , pour dégorger les petits vaisseaux sanguins d'un sang quelquefois arrêté dans

310 ARTICLE DIX-SEPTIEME.

son cours par une meurtrissure des vaisseaux capillaires, & pour empêcher une inflammation.

Les douleurs d'une jambe cassée & des nerfs offensés, donnent quelquefois à l'animal une fièvre très-vive : il faut alors donner tout de suite le remede dont voici la composition.

Prenez Coquille d'œufs en poudre, 2 onces.

Tartre vitriolique, demi-once.

Antimoine diaphorétique,

Cinabre de montagne, de chaque
2 dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine, partagez en deux portions égales, & donnez-en une au matin & l'autre au soir, mêlée avec une livre & demie d'eau de riviere.

Continuez à donner cette mixtion pendant huit jours ; mettez le cheval au régime & à l'eau blanche, & faites-lui donner tous les jours une ou deux fois un lavement comme celui qui suit :

Prenez Feuilles de mauve,

de camomille,

de pariétaire, de chaque une
poignée.

Semences de cumin sauvage, une
once.

Faites

Faites bouillir dans cinq livres d'eau de riviere, jusqu'à la diminution d'un tiers; coulez, & faites dissoudre dans la colature deux onces de sel polycrèste, & quatre onces d'huile de lin; donnez pour un lavement.

Pendant les detix premières semaines vous panserez la jambe cassée comme il a été dit; par les compresses trempées dans la décoction indiquée; mais ensuite si aucun autre accident ne vous engage à changer, vous graisserez la jambe avec l'onguent composé

D'onguent de guimauve,

Moëlle de cerf, de chaque 3 onces.

Ajoutez-y de la pierre nommée *Ostéocolé* en poudre très-fine, une once; mêlez, & broyez le tout bien ensemble; mettez-y encore huile de mille-pertuis & de pomme de merveille, de chaque une once; mêlez le tout en consistance d'onguent.

Vous remettrez ensuite les compresses sèches, en observant de bien remplir les vuides & les éclisses, pour maintenir les parties de l'os dans leur place; vous ne leverez l'appareil alors que tous les trois jours, à moins qu'il ne se présente, comme je l'ai déjà dit, un accident qui exige un pansément particulier, & dans ce cas, vous pouvez recour-

rir au conseil d'un bon Chirurgien, dont la méthode qu'il observe aux pansements de différentes fractures des os humains, convient parfaitement à celles du cheval, moyennant le traitement universel & l'administration des remèdes que je vous ai prescrits : une explication détaillée de la grande variété des fractures & des accidents qui peuvent en résulter, me meneroit à la traduction d'un volume, que j'ai composé de la Chirurgie vétérinaire en notre langue. Je ne veux point excéder les bornes que j'ai fixées à l'étendue de ce petit Livre.

Pour consolider la fracture & pour fortifier le *calus* qui s'y fera formé, vous mettrez une emplâtre par-dessus la partie ointe avec l'onguent ci-dessus. La composition est la suivante :

Prenez Racine de la Reine-des-Prés,
de cerfeuil,
Herbe véronique mâle vulgaire,
Mille-pertuis,
Sanicle,
Jubarbe,
Scabieuse, de chaque une
poignée.

Fleurs de pasquette, une poignée.
Coupez tout ceci bien menu, faites bouil-

lir dans une livre de beurre frais, jusqu'à ce que le beurre ait pris la couleur des herbes. Passez ce beurre au travers d'un linge; mettez-y

Semences de fanicle,

Sang de dragon, de chaque 2 onces.

Ostéocole, une once.

Mastic, une demi-once.

Le tout réduit en poudre très-fine, faites bouillir avec le beurre exprimé jusqu'à consistance : ajoutez de la cire blanche coupée en petits morceaux, demi-livre; de baume du Pérou, deux dragmes; mêlez & remuez bien, jusqu'à ce que la composition se refroidisse au point de pouvoir en faire des rouleaux.

Vous prendrez ensuite de cette emplâtre, & vous l'étendrez sur un morceau de linge long d'un pied sur un demi-pied de large, que vous appliquerez sur la partie malade, & par-dessus l'onguent dont vous l'aurez graissé.

Vous guérirez, suivant la méthode que je viens de vous communiquer, en cinquante ou soixante jours, la jambe cassée d'un cheval, au grand étonnement des Maréchaux.

ARTICLE DIX-HUITIEME.

De l'Éparvin.

J'Ai éprouvé toutes sortes de remèdes pour guérir l'éparvin, & je me suis convaincu que ce mal étoit tout-à-fait incurable, lorsqu'il est vraiment caractérisé par sa situation au-dessous du jarret entre l'os & le tendon, & sur l'expansion tendineuse qui dérive du fléchisseur en dedans de la jambe.

Les opérations par le feu & par les vésicatoires sont inutiles, & peuvent offenser les tendons & les ligaments.

Je ne m'étendrai point à expliquer la nature & les causes de l'éparvin; elles sont d'ailleurs imparfaitement connues. Le cheval boite plus ou moins, selon la grosseur, la dureté & la qualité de l'éparvin. Il boite, lorsqu'il commence à marcher, parce que l'éparvin contraint les tendons qui le couvrent, & les rend douloureux; mais dès que le cheval a un peu marché, & que le mouvement des jambes a assoupli les tendons, la compression de l'éparvin devient moins sensible; les douleurs cessent, & le cheval ne boite plus.

Il ne faut aucun remede à ce mal ; plus on voudra en essayer , & plus on nuira au cheval. Les remedes violents & caustiques rendront le défaut encore plus remarquable , & gâteront la jambe du cheval : ainsi il n'y a rien à faire. Après tout , ce mal est de peu de conséquence pour les chevaux de guerre & de chasse , à moins qu'ils ne boient de l'éparvin.

Il y a beaucoup de grands Seigneurs qui montent des chevaux attaqués d'éparvin , sans que personne s'en apperçoive. Ces chevaux fournissent leur carriere avec autant d'agrément pour le Cavalier , que les chevaux les plus sains.

Dans l'achat de chevaux , celui-là perd la moitié de son prix , à la vérité , qui est reconnu être atteint de l'éparvin : mais il ne sera pas d'ailleurs le plus mauvais pour l'usage , à moins que , comme je l'ai déjà dit , l'éparvin ne soit parvenu au point de faire boiter l'animal. Pour découvrir l'éparvin léger , il faut être un connoisseur assez fin. C'est pourquoi les Marchands ne font pas difficulté de nous amener quantité de chevaux étrangers qui ont ce défaut , & nous les achetons sans nous en appercevoir. On parle beaucoup de ce mal. On vante les remedes

qu'on a pour le guérir ; on prend quelquefois pour éparvin , les apophyses ou les éminences qui sont à l'articulation des os du jarret ; & on prend enfin , malgré un long examen des défauts d'un cheval , précisément celui qui a l'éparvin.

Je crois , avant que de finir ce petit Livre , devoir communiquer au Public un remède assez efficace pour guérir en peu de temps la tumeur appelée *capelet* , qui se forme à la pointe du jarret du cheval , & qui est occasionnée par un coup que le cheval aura donné contre un objet dur & résistant. Le *capelet* , ainsi qu'une autre tumeur qui vient au coude du cheval , & qui dérive ordinairement d'une habitude que l'animal contracte en se couchant le coude sur le fer du pied , ôte beaucoup de la belle apparence , souvent préférée par des curieux à toutes les autres qualités d'un cheval ; & lui est en même-temps un obstacle pour différents usages. Les Maréchaux ne savent , contre ce mal , d'autre remède que de couper ou de brûler la tumeur ; moyennant quoi elle dégénère en une plaie qui fait horreur à voir , & qui exige un temps infini pour être radicalement guérie. Prenez de l'extrait de ciguë , frottez-en la tumeur pendant quel-

ques jours une fois le matin, la tumeur disparaîtra successivement, sans en laisser la moindre marque.

L'une & l'autre de ces tumeurs provient d'une compression des vaisseaux, dont les fluides arrêtés dans leurs tuyaux, ne peuvent point circuler; elles s'accumulent par l'affluence continuelle de ces mêmes fluides, elles acquièrent une qualité épaisse, & elles produisent la tumeur: la ciguë opere sur la tumeur une résolution des humeurs, & elle en dissipe l'enflure. Il n'est pourtant pas dit que la tumeur, après être parfaitement guérie, ne revienne aussi-tôt que le cheval reprend son habitude de se coucher le coude sur le fer du pied, ou de donner des coups de jarret contre un mur, ou autre corps dur.

En voilà assez pour inspirer plus de retenue aux personnes qui, avec des connoissances très-médiocres, affectent une capacité supérieure. Pour parler pertinemment des maladies du cheval & de ses défauts, il faut avoir étudié la structure de son corps, & en posséder l'anatomie.

F I N.

TABLE

T A B L E

A L P H A B É T I Q U E

De plusieurs termes de Manege, & des substances pharmacopoles contenus dans ce Livre, & qui ne sont pas familiers à tout le monde. L'Auteur traduit ceux-ci en Latin & en Allemand, pour les rendre intelligibles aux Étrangers, & il explique ceux-là, pour mettre à portée les nouveaux Praticiens de l'Art équestre de s'en faire une juste idée.

A

Noms François.	Latins.	Allemands.
ABSINTHE.	<i>Absynthium.</i>	Wermuth.
ADIANTE.	<i>Adiantum.</i>	Frauen-haar.
AGNUS-CASTUS.	<i>Agnus-castus.</i>	Keisch lamm.
ALOËS-SOCOTRIN.	<i>Aloes-socotrina.</i>	Ost-indischer aloë.
AMBRE JAUNE.	<i>Succinum.</i>	Barenstein.
ÂME DU MORS. On statue dans l'art d'emboucher les chevaux l'ame du mors, c'est-à-dire, son point d'appui, dans les deux extrémités du mors proprement appelées <i>Fonceaux</i> ; extrémités dans lesquelles s'enfonce & s'affermit de chaque côté la branche par sa broche du banquet, dont le mors reçoit comme le point d'appui du levier la force du mouvement de la branche, à mesure de la distance du point mouvant.		

Noms François.

Latins.

Allemands.

Ce mouvement des branches sur le mors fait impression sur la bouche du cheval, pour lui faire connoître le différent commandement de la main du Cavalier, & pour l'en diriger en conséquence.

ANALEPTIQUES, ou CORDIALES, nom des substances, dont l'effet est de restaurer la nature affoiblie.

ANCHOLIE.	<i>Aquilegia.</i>	Clocklein.
ANGELIQUE.	<i>Angelica.</i>	Engelwurtz.
ANIS.	<i>Anisum.</i>	Anis.
ANODINS.	<i>Anodina.</i>	Schmerz stillend.

Nom des matieres qui mitigent les douleurs.

ANTI-ÉPILEPTIQUES. Nom des matieres qui résistent à l'épilepsie.

ANTIMOINE.	<i>Antimonium.</i>	Spies-glas.
AUNE.	<i>Alnus.</i>	Erlenbaum.
AURONE, fleur.	<i>Flos abrotani.</i>	Stabwurtz-blute.

B

BAIES DE GENIEVRE.	<i>Bacca juniperi.</i>	Wacholder korn.
BARRES. L'on dénote par le nom de <i>barres</i> , les parties des os maxillaires dans la bouche du cheval entre le crochet & les dents mâchelières, sur lesquelles on place l'embouchure ou le mors du cheval.		
BAUME OPIATIQUE.	<i>Balsamus opiativus.</i>	Mohnsafft balsam.
BETTE.	<i>Beta.</i>	Kohl.
BOUILLONBLANC.	<i>Verbascum.</i>	Woll kraut.
BUADE. Espece de filet avec des branches droites & courtes, dont se servent les Maquignons à leurs chevaux.		

C

Noms François.	Latins.	Allemands.
CAMOMILLE.	<i>Chamamelum.</i>	Chamillen.
CANNELLE.	<i>Cinnamomum.</i>	Zimet.
CANTHARIDÈS.	<i>Cantharides.</i>	Spanischefliegen:
CASTOR.	<i>Castor.</i>	Biber.
CENTAURÉE.	<i>Centaureum.</i>	Tausendgulden kraut.
CERFEUIL.	<i>Cerfolium.</i>	Kerbel.
CÉRUSE.	<i>Cerussa.</i>	Bleyweis.
CHAMARAS.	<i>Scordium.</i>	Lachenknoblauch:
CHARDON BÉNI.	<i>Carduus benedic-</i> <i>tus.</i>	Frauen-disteln.
CHATONS DE NOISETTIER.	<i>Juli coryli.</i>	Haselblute:
CHÊNE.	<i>Quercus.</i>	Eichbaum.
CHENEVIS, huile.	<i>Oleum canabis.</i>	Hant-ohl, ou oehl:
CIRE.	<i>Cera.</i>	Wachs.
CIRE DE JARDI- NIER.	<i>Cera hortulani.</i>	Gartner wachs:
COCHLÉARIA.	<i>Cochlearia.</i>	Löffel kraut.
COING.	<i>Cydonia.</i>	Quitten.
COQUILLE D'HUÎ- TRES.	<i>Concha ostrearum.</i>	Auster schalen:

COUCHER (se) DANS LA VOLTE. Terme de manege, qui se dit lorsque le cheval tourne sur un cercle, & penche son corps en dedans de ce cercle.

COURBETTE. C'est une action du cheval fort tride; il leve les deux pieds de devant dans une parfaite égalité en l'air, & suit de ceux de derriere par un fredon de la croupe, qu'on appelle rabattre.

CRÈME DE CINA- | *Cremor cinnabari* | Derbeste theil vom
X 2

Noms François.	Latins.	Allemands.
BRE ou de TAR- TRE.	aut tartari.	zinnaber oder von weinstein.
CROUPE. On dit à demi-croupe, lorsque le cheval en allant, soit au trot, au galop ou au pas, ne suit pas exactement de sa croupe la ligne qu'il décrit de ses pieds de devant, mais qu'il la porte obliquement en dedans du cercle ou du plan de terre qu'il doit suivre. Aller à toute croupe, se dit quand le cheval marche de côté, la croupe au niveau de la tête.		
CUMIN.	Cuminum.	Kimel.
CYPRÈS, herbe.	Santolina.	Cypressen kraut.

D

DIAPHORÉTIQUE. Nom qu'on donne aux substances qui excitent la sueur.

DIURÉTIQUE. Ce nom dénote les remèdes qui sollicitent l'issue de l'urine.

E

EAU BLANCHE, signifie l'eau mêlée & blanchie avec la farine, qu'on donne à boire aux chevaux en temps de maladie.

ÉCUME D'ANTI- MOINE.	Scoria antimon.	Spies-glas : schla- ken.
ELLEBORE.	Helleborus.	Christ-wurtz.

ENCASTELÉ. Se dit d'un pied de cheval dont les quartiers se ferment & s'approchent l'un de l'autre; ce mal arrive aux pieds de devant, & d'ordinaire aux chevaux fins & des pays chauds.

ENCENS.	Thus.	Weyrauch.
---------	-------	-----------

ENCOLURE. Terme d'équitation, dont on se sert pour exprimer la bonne ou mauvaise configuration du col du cheval. L'on dit une belle encolure, fausse encolure, encolure renversée, &c.

Noms François. Latins. Allemands.

ÉPARVIN. C'est une éminence osseuse qui se forme aux jambes de derriere & à leur partie latérale intérieure au-dessous des jarrets des chevaux. L'éparvin est une maladie incurable, qui cependant n'empêche pas l'animal d'être de bon usage, à moins que le mal ne soit parvenu à un degré de faire considérablement boiter le cheval.

ÉPHÉMERE. Nom d'une fièvre qui ne dure qu'un jour. Ce nom dérive d'un insecte appelé ainsi, & qui ne vit qu'un jour sous la figure de papillon.

ÉPIDERME. L'épiderme est la première cuticule à la superficie du corps, & le plus fin, le plus extérieur des téguments de tous les animaux.

ESPRIT DE FOUR- | *Spiritus formicæ,* | Ameisen-geist.
MI,

DE NITRE. | *nitri.* | Salpeter geist.

EUPHORBE. | *Euphorbium.* | Euphorb-gummi.

EXCRÉTION. Terme de médecine qui signifie l'expulsion des matieres & humeurs inutiles dans un corps vivant, & qui sont rejetées par la nature, par différentes voies destinées à leur issue. Les conduits qui servent à l'excrétion se nomment *vaisseaux excrétoires.*

F

FÉBRIFUGE. On entend par ce mot tous les remèdes qui résistent à la fièvre.

FENU-GREC. | *Fœnum-græcum.* | Griechischer heu
saam.

FERME-A-FERME (de). Terme de manège, qui se dit d'une action que le cheval exécute de pied ferme, sans s'y préparer préalablement par un autre mouvement. *Par exemple,* le cheval fait un saut, une courbette, une passade ou un autre air de manège, & l'exécute de pied

Noms François.

Latins.

Allemands.

ferme : on dit alors , le cheval faute de ferme-à-ferme ; il opere de ferme-à-ferme ; il change de main de ferme-à-ferme , c'est-à-dire , il change de main sans gagner , ni retrécir le terrain.

FEUILLES DE SENÉ,	<i>Folia sennæ.</i>	Senneblatter.
DE GARDE-ROBE.	<i>Santolina.</i>	Cypressen kraut.
DE CHÈNE.	<i>Querci.</i>	Eich blatter.
FLEURS. <i>De différentes especes.</i>	<i>Flores.</i>	Blute.

FONCEAUX. On appelle ainsi les deux extrémités du mors du cheval qui couvrent les broches du banquet des branches , par lesquelles elles sont fixement attachées au mors.

FORME. La forme est une maladie & une grosseur qui paroît d'abord légèrement à la couronne du pied du cheval. Elle est cartilagineuse dès son commencement ; mais elle augmente à mesure qu'elle vieillit , & elle devient successivement osseuse.

FOUGERE, <i>racine.</i>	<i>Filix.</i>	Faren kraut.
FRÊNE.	<i>Fraxinus.</i>	Eschbaum.

FUIR LE TALON. Terme de manège , que l'on emploie pour signifier que le cheval marche de côté en croisant les jambes de devant ainsi que celles de derriere , l'une par-dessus l'autre. Ce nom dérive d'une ancienne méthode presque généralement pratiquée de nos Ecuyers , qui , pour faire exécuter au cheval l'allure de *fuir le talon* , lui appuient le talon & lui font sentir l'éperon du côté opposé à celui où il doit aller , pour l'obliger à y aller. Cette méthode défigure la belle assiette de l'homme à cheval , & donne une attitude gênée & désunie à l'animal : l'industrie nous a fourni une maniere plus agréable pour l'exécution de cette allure. On dirige le mouvement du cheval par la main seule , sans aucun

Noms François. Latins. Allemands.

dérangement des jambes , ni de l'affiette du Cavalier.

G

GABIAN.	<i>Petrolaum.</i>	Steinohl.
GALANGA.	<i>Galanga , major & minor.</i>	Galantwurtzel.

GALOPADE. Le mouvement de la galopade se distingue de celui du galop , par une action plus raccourcie , plus tride & plus diligente : mouvement qui se pratique au manege.

GARDEROBE.	<i>Santolina.</i>	Cypressen kraut.
GAYAC.	<i>Guajacum.</i>	Franzosen holtz.
GENTIANE.	<i>Gentiana.</i>	Bitterwurtz.
GERMANDRÉE.	<i>Chamedris.</i>	Gamanderlein.
GINGEMBRE.	<i>Zingiber.</i>	Ingber.
GOMME ELEMI.	<i>Gummi elemi.</i>	Elemi gummi.

GOURMETTE. C'est une chaînette attachée au mors du cheval par un crochet , & qui sert pour donner aux branches du mors la force convenable d'agir.

GRAISSE DE MOUTON.	<i>Axungia ovis.</i>	Hammelfet.
GUIMAUVE.	<i>Althaa.</i>	Eibisch.

H

HUILE DE LAURIER.	<i>Oleum lauri.</i>	Lohrbeer ohl.
HYPÉRICUM.	<i>Hypericum.</i>	Joannis kraut.

HYPOCONDRE. La partie des hypocondres du cheval est située entre le nombril & le thorax. Elle est partagée en hypocondre droit & hypocondre gauche. Le droit couvre une partie du foie ; le gauche couvre la rate , une partie de l'estomac & l'intestin colon.

HYSSOPE.	<i>Hyssopus.</i>	Hop.
----------	------------------	------

J

Noms François.

Latins.

Allemands.

JAVART. Tumeur entre cuir & chair, qui se forme au-dessous du boulet ou du paturon des chevaux. Celui qui vient sur le nerf s'appelle *javart nerveux*; sous la corne, *javart encorné*.

JUBARBE.

| *Sedum*.

| Hauswurtz.

L

LAIT DE SOUFRE.

| *Lac sulfuris*.

| Schwefelmilch.

LANGUE DE CHIEN.

| *Cynoglossum*.

| Hunds zung.

LAURIER.

| *Laurus*.

| Lorberbaum.

LIERRE TERRESTRE.

| *Hedera terrestris*.

| Gunderman.

LINAIRE.

| *Linaria*.

| Flachs kraut.

LITHARGE.

| *Lythargium*.

| Silberglet.

M

MANIGUETTE.

| *Cardamomum*.

| Kardamomeln.

MARTINGALE. Nom d'une large courroie de manege, qui, attachée par un bout aux fangles, & de l'autre au-dessous de la muserole, doit empêcher un cheval de battre à la main ou de se cabrer. Il avoit été à la mode d'appliquer la martingale indistinctement à tous les chevaux de selle, & on se croyoit regardé pour mauvais Ecuyer, quand on auroit monté un cheval dépourvu de cet instrument, qui, au lieu d'inspirer aux véritables connoisseurs une opinion favorable de l'homme à cheval, n'a fait que décréditer l'animal & le soupçonner vicieux. En effet; les véritables principes de l'équitation exercés par un Ecuyer judicieux, renferment assez de moyens pour empê-

Noms François. Latins. Allemands.

cher & corriger la désobéissance des chevaux, sans recourir à un instrument aussi inutile que la martingale.

MAUVE, plante.	<i>Malva.</i>	Pappel kraut.
MÉLILOT.	<i>Melilotus.</i>	Steinklee.
MÉNIANTE.	<i>Menyanthes.</i>	Fieberklee.
MENTASTRE.	<i>Mentha sylvestris.</i>	Kraufmuntz.
MERCURIALE.	<i>Mercurialis.</i>	Bingel kraut.
MERCURE VIF, ou VIF-ARGENT.	<i>Mercurius, seu ar- gentum vinum.</i>	Queck silber.

MESAIR. Terme de manège, qui signifie une action d'un cheval dans laquelle il se leve de son devant, & rabat de sa croupe de façon que ses pieds de derriere sont presque détachés de terre. Action usitée dans la courbette, pesade & au terre-à-terre.

MILLE-FEUILLE.	<i>Mille folium.</i>	Schaaf-garbe,
MILLE-PERTUIS.	<i>Oleum hypericonis.</i>	Joannis blumen ohl.

MOLÉCULES DU SANG. Les Anatomistes prétendent que la partie rouge du sang consiste en petits globules qui roulent l'un sur l'autre : ces globules sont nommés *molécules*.

MOLETTE. Maladie du cheval, qui consiste dans une tumeur molle à côté du bouler. Il y a des *molettes nerveuses* qui viennent aux jambes de derriere : l'une & l'autre des molertes s'appelle en Allemand *Steingal*.

MYRRHE.	<i>Myrrha.</i>	Myrrhen.
---------	----------------	----------

N

NITRE DÉPURÉ.	<i>Nitrum depura- tum.</i>	Gereinigter salpe- ter.
---------------	--------------------------------	----------------------------



Noms François.	Latins.	Allemands.
OIGNON DE MER.	<i>Scilla marina.</i>	Meer zwibel.
OLIBAN, gomme.	<i>Gummi olibani.</i>	Olibanscher-gummi.
ONGUENT DE GUI-MAUVE.	<i>Unguentum althea.</i>	Althe-salbe.
OSEILLE.	<i>Acetosa.</i>	Sauertampfer.
OSTÉOCOLE.	<i>Osteocola.</i>	Steinbruch.



PARIÉTAIRE.	<i>Parietaria.</i>	Zag-und nacht.
PAS D'ANE.	<i>Tussilago.</i>	Huflattig.
PASQUETTE, fleur.	<i>Bellis.</i>	Maslieblen.
PASSEGE. Terme de manege, qui se dit d'un cheval qui exécute une action vive avec une espece de fâche, & qu'il continue sa marche comme en dansant, dans une agitation fiere, cadencée & majestueuse. Les chevaux de cette nature sont employés pour l'usage des grands Princes dans une fonction solennelle.		
PAVOT.	<i>Papaver.</i>	Magenblum.
PENTAPHYLOÏDE.	<i>Pentaphyloides.</i>	Oder saame.
PÉRIPNEUMONIE. Nom d'une maladie, qui consiste dans une inflammation de poumon, accompagnée de fièvre, de douleur & d'une grande difficulté de respirer.		
PÉROU, baume.	<i>Balsamum Peruvianum.</i>	Peruvianscher balsam.
PESADE. Terme de manege, qui se dit de l'action d'un cheval, lorsqu'en se levant; il tient à terre les pieds de derriere sans les remuer. On donne cette leçon aux chevaux pour leur affermir la tête & leur affermer les hanches.		

Noms François, Latins. Allemands.

PETITE CENTAU- | *Centaureum minus.* | Klein tausend-gul-
RÉE. | den kraut.

PETUN. | *Nicotiana.* | Tabacs-blatter.

PIAFFER. Terme de manège, qu'on dit de l'action d'un cheval qui l'exécute dans le même gout que le passage. Le piaffer est un mouvement moins grave que le précédent.

PIERRE MERVEILLEUSE. Composition de matieres propres à guérir les maux des ieux.

PIROUETTE. Terme de manège, qui se dit d'un tour que le cheval fait sur une jambe de derriere, qui lui sert de pivot.

PLATE-LONGE. Nom d'une courroie de plusieurs usages. On appelle *plate-longe*, une longe de fil pour abatre un cheval pour différentes opérations. *Plate-longe* se dit aussi d'une corroie qu'on attache d'un bout aux sangles ou aux porte-pistolets de la selle, & dont on passe l'autre bout par un anneau du caveçon pour s'en servir de rêne, & pour travailler le cheval avec plus de facilité en lui ramenant la tête.

PLANTAIN. | *Plantago.* | Wegerich.

POIX, résine. | *Resina picis.* | Fichten hartz.

POMMEAU DE LA SELLE. C'est l'éminence antérieure de la selle qu'on appelle ainsi.

POMME DE MER- | *Momordica.* | Balsam apfel.
VEILLE.

POURPIER. | *Portulaca.* | Burtzel kraut.

PYLORE, intestin. | *Pylorus.* | Pfortner.



QUINQUINA. | *Chinachina.* | Fieber-rinde.

R

<i>Noms François.</i>	<i>Latins.</i>	<i>Allemands.</i>
RACINE D'ESQUI-NE.	<i>China radix.</i>	Bocken wurtz.
REINE-DES-PRÉS.	<i>Ulmia.</i>	Geisbart.
RENVERSER. Terme de manege, qui se dit lorsqu'on fait aller un cheval la tête où il avoit tantôt la croupe. On appelle <i>volte renversée</i> , quand le cheval porte la tête vers le centre du cercle, & qu'il décrit le contour du cercle par sa croupe.		
RÉSOLUTIF. Terme de médecine, qui signifie des substances qui ont la vertu de dissoudre.		
RHUBARBE.	<i>Rhabarbarum.</i>	Rhabarbera.
ROMARIN, fleur.	<i>Flos rosmarini.</i>	Rosmarin blut.
ROQUETTE, semence.	<i>Semen cruce sylvestris.</i>	Wilder weiser senf.

S

SAFRANDE MARS.	<i>Crocus martis.</i>	Eisen saffran.
SAFRAN ORIENTAL.	<i>Crocus orientalis.</i>	Saffran.
SANG-SUES.	<i>Sanguisuga, vel hirudines.</i>	Blut igel.
SANICLE.	<i>Sanicula.</i>	Sanikel kraut.
SAVON.	<i>Sapo.</i>	Seife.
SEL POLYCRESTE.	<i>Sal polycreste.</i>	Polycrest saltz.
SEMENCE CONTRE LES VERS.	<i>Semen santonicum.</i>	Wurm saam.

SETON. Opération qu'on fait par une incision sur une partie charnue du cheval, en passant par la peau une petite corde de crin de cheval, par le moyen de laquelle on entretient la plaie en suppuration.

SETON.	<i>Setaceum.</i>	Haarseil.
--------	------------------	-----------

Noms François.

Latins.

Allemands.

SOUFRE.	<i>Sulphur.</i>	Schwefel.
SOUFRE D'ANTI- MOINE D'OR.	<i>Sulphur antimonii auratus.</i>	Spiesglas gold- schwefel.
STORAX CALA- MIT.	<i>Styrax.</i>	Juden weyrauch.

STYPTIQUE. Médecine astringente.

SUBLIMÉ. On prépare le mercure par la sublimation, & on le rédige en sublimé corrosif & en sublimé doux. Le premier n'est pas pour l'usage intérieur; le second doit être usé avec prudence.

SUREAU. | *Sambucus.* | Holder.

SUPPURATIF. Remède qui procure la suppuration.

SYMPTOME. Signifie accidents qui arrivent dans une maladie, & dont il y a quelque lumière à tirer.

SYNOQUE. Terme de médecine; on appelle *fièvre synoque*, une espèce de fièvre continue, sans aucun redoublement & sans variation.

T

TALUS DE FER. Terme de Maréchallerie, qui signifie la partie postérieure des deux bouts du fer.

TARTRE SOLU- BLE.	<i>Tartarum solubile.</i>	Erofnender weinf- stein.
----------------------	---------------------------	-----------------------------

TEINTURE DE MARS APÉRITIF DE LUDOVIC.	<i>Tinctura Martis aperitivi Ludo- vici.</i>	Erofnender eisen saffran nach Lu- dovici gebrauch.
---	--	--

TÉREBENTHINE DE VENISE.	<i>Terebinthina Ve- neta.</i>	Wenerianscher Terebintin.
----------------------------	-----------------------------------	------------------------------

TERRE-A-IERRE. (le) Terme de manège, qui se dit d'une suite de sauts fort-bas qu'un cheval fait sur un cercle, observant toujours de lever les deux pieds de devant dans une parfaite égalité, & de suivre de ceux de derrière par un fredon des hanches. On dit, le che-

Noms François.

Latins.

Allemands.

val manie bien *terre-à-terre*; ou, il entend bien le *terre-à-terre*.

TERRE SIGILLÉE.	<i>Terra sigillata.</i>	Siegel-erde.
TUTHIE.	<i>Tuthia.</i>	Kupfer-rauch.

U

UNICORNE MINÉ- RAL.	<i>Unicornu fossile.</i>	Gegrabenes ein- horn.
------------------------	--------------------------	--------------------------

URÈTRE. Terme d'anatomie. Signifie le conduit par lequel l'urine se porte du col de la vessie hors du corps. En Latin, *Uretheres*.

V

VARICE. Terme de médecine, qui signifie une veine trop dilatée par quelque effort. Elle consiste dans une tumeur molle à la jambe de derriere d'un cheval & au-dedans du jarret, & elle est causée par le dégorge-ment de la veine crurale. En Latin, *Varix*.

VÉRONIQUE MA- LE VULGAIRE.	<i>Veronica mas vul- garis.</i>	Ehrenpreis.
VERS DE TERRE.	<i>Lumbrica terreni.</i>	Erd-wurmer.
VESSIGON. Maladie aux chevaux.		Flusgalle.

Y

YEUX D'ÉCREVIS- SES.	<i>Lapides cancri.</i>	Krebs-agen.
-------------------------	------------------------	-------------

Fin de la Table.

